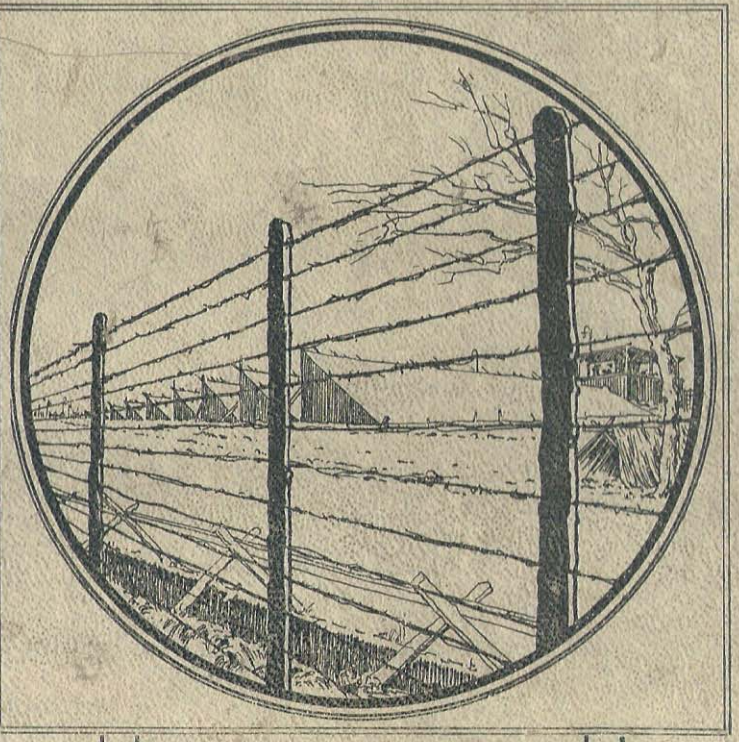
Souvenir de Captivité

UN PARC A PRISONNIERS

Souvenir de Captivité

HAUS-SPITAL

PRÈS MÜNSTER - EN - WESTPHALIE



— Texte par le —

Sergent PIERRE

du

1er Rég. Territ. d'Infanterie

— Illustrations de —

A. POTAGE

du

145e Régiment d'Infanterie

15 fr.

IMPRIMEUR-ÉDITEUR
CAMILLE ROBBE (O. Marquant, Successeur)
98, rue Léon-Gambetta, LILLE

...-vous à 9 h. 30, au stade, pour entraînement.

Equipe minimes, rassemblement à 9 heures, place du Marché, pour déplacement à Montfort.

...préfectorale de la Sarthe de M. Dorotte, directeur des services vétérinaires ; de M. David, de Vallon-sur-Gée, membre de la commission, et de M. Petit, secrétaire,

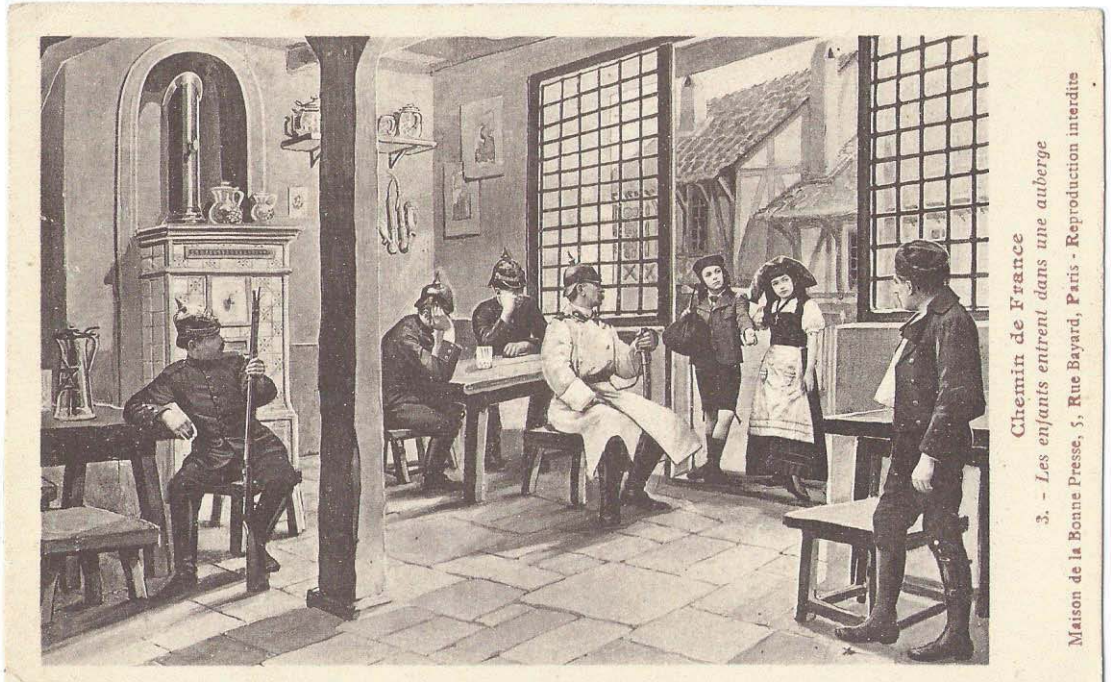
20 locataires ont pris de leurs appartements H.L.M.

Un groupe des premiers locataires posant pour notre journal, en pré... H.L.M. et de M. Jarry, maire.

Hier vendredi, dans la matinée, une vingtaine de locataires ayant postulé pour un appartement dans les H.L.M., qui viennent de se construire aux Bordelières, en notre ville, ont reçu les clefs de leur nouveau logement. Cette remise s'est effectuée en présence de M. Braunstein, représentant de l'Office départemental d'H.L.M. de la Sarthe ; de M. Dolbeau, agent d'enquête à cet office d'H.L.M. ; de M. Jarry, maire, et de M. et Mme Gouhier Raphaël, qui ont été choisis comme concierges des 69 appartements qui constituent cette importante construction.

A ce jour, 33 logements étaient disponibles, se répartissant ainsi : 8 F3, 16 F4, 8 F5 et celui du concierge. Avant la fin de la présente année, les deux autres blocs en cours de finition, soit 3 6autres appartements, seront mis à la disposition des familles, lesquelles peuvent s'adresser dès maintenant à la mairie pour présenter leur demande de location.

Cette année, en notre ville, un effort de construction a été fait, puisqu'en dehors de ces 69 logements, 26 pavillons ont été construits par la Société mancelle d'H. L.M., dont 13 de ceux-ci ont été



Chemin de France

3. - *Les enfants entrent dans une auberge*

Maison de la Bonne Presse, 5, Rue Bayard, Paris - Reproduction interdite

50e ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE DE 1918

APPEL AUX SARTHOIS pour l'exposition de Vivoin

Le cinquantième anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918 doit être l'occasion, sur le plan national, de cérémonies auxquelles le gouvernement et les organisations d'anciens combattants entendent conférer une importance toute particulière.

Le département de la Sarthe ne manquera pas de s'associer pleinement à la célébration d'un événement qui a marqué le souvenir de tous ceux qui l'ont vécu et qui doit demeurer comme le signe du sacrifice d'une génération de Français à la paix et à la liberté.

Il est ainsi apparu à M. Tony Roche, préfet de la Sarthe, qu'une exposition d'objets, documents, etc., de cette période serait propre à illustrer cette commémoration et à marquer la participation d'un département français comme la Sarthe à un tel événement.

Le prieuré de Vivoin a été choisi pour cadre de cet hommage, et M. Ganeau, directeur de la Maison des Jeunes de Vivoin, en collaboration avec MM. Blanc, conservateur en chef des musées ; Naud, directeur des archives départementales, et Troulay, conservateur de la bibliothèque nationale, ont été chargés de l'organisation matérielle.

D'ores et déjà, un grand nombre de documents, témoignages, photographies, objets ont été recensés et rassemblés, qui constituent une sorte d'historique de la participation de la Sarthe à la guerre 1914-1918 et à la période de l'armistice.

DES ARMES DE 1914-1918 RECHERCHEES

Il paraît toutefois nécessaire aujourd'hui de franchir un pas supplémentaire et de faire appel à la population sarthoise tout entière, afin qu'elle apporte sa contribution à une telle manifestation.

Greniers et armoires recèlent, à coup sûr, des trésors de documentation (correspondance, cartes postales, etc.) ou d'objets (armes, objets de fourniment tels que sacs, musettes, plats de campement, gamelles, bidons), dont la valeur historique est souvent mal connue des propriétaires, mais qui pourraient être du plus haut intérêt pour cette exposition.

D'autre part, les organisateurs de cette exposition manquent tout particulièrement d'armes, et notamment de fusils français de l'époque indispensables à une telle commémoration.

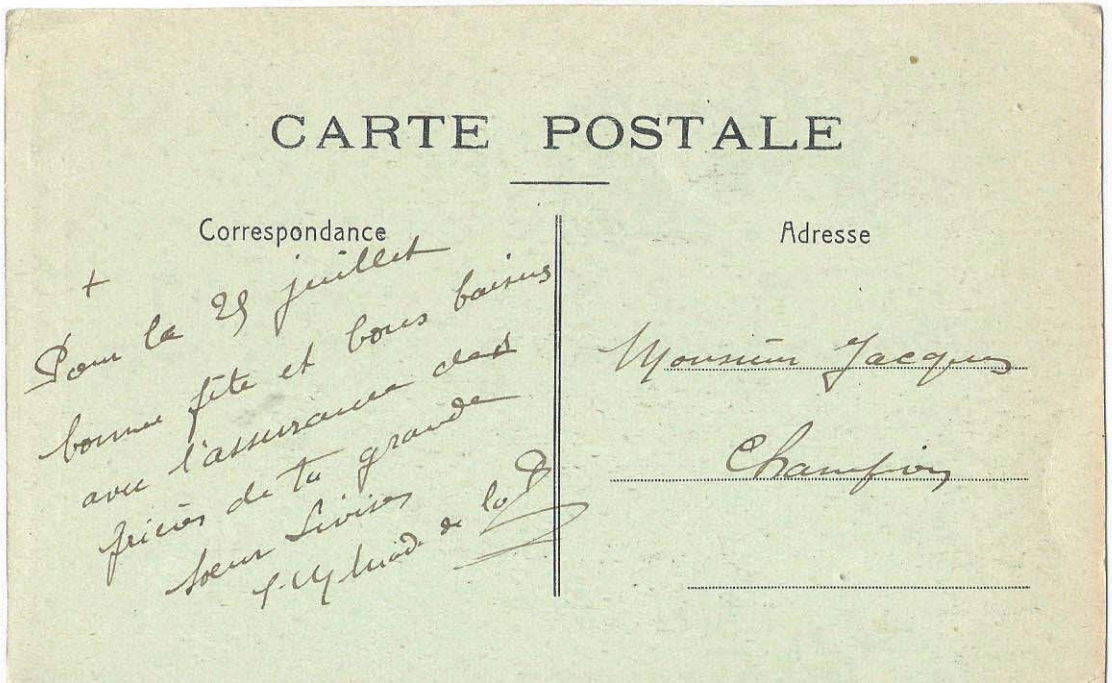
C'est pourquoi nous demandons à tous les propriétaires de tels objets ou documents d'entrer en contact avec le **service départemental des Anciens Combattants et Victimes de guerre** (préfecture de la Sarthe).

Tous les objets prêtés seront évidemment traités avec des soins tout particuliers et rendus à leur propriétaire après l'exposition.

ENCORE QUELQUES PLACES AU FOYER DE JEUNES FILLES DE LA CITÉ DES PINS

Le foyer de jeunes filles l'Arc-en-Ciel dispose encore, exceptionnellement, de quelques chambres à une et deux places. Sel-service, locaux communautaires modernes, clubs, espace vert, garage. Prix très étudiés. Self autorisé aux travailleuses munies de carte de membre. Accueil très amical.

Adresse : 1, rue du Capitaine-Ferber, Le Mans, tél. 28-62-25.



CARTE POSTALE

Correspondance

Pour le 29 juillet
bonne fête et bons baisers
avec l'assurance des
prières de ta grande
Sœur Livion
s. Sylvie de la D

Adresse

Yvonne Jacques
Champion

A

Mlle Jacqueline CHAMPION
Employée du Trésor
ST AUBIN DE LOCQUENAY
72 — FRESNAY s/ Sarthe

en souvenir de mon Mari
E. Walkers - Prisonnier G 1914 . 1918

Mlle Jacqueline CHAMPION
Employée du Trésor
ST AUBIN DE LOCQUENAY
72 — FRESNAY s/ Sarthe

CE LIVRE rép
à Lille, ava
désiraient p
d'en écrire

Cette promesse, l
directeur de l'imprimeri
notre ami, poète de l'exi
sur un théâtre de prison

Les 122 illustrati
des Français à Haus-Sp
état et presque en ruines

Valeur documentaire
lignes essentielles. On e
pas qu'on étalât l'incurie
réparti dans les sacs ou
en cas de perquisition) ;
il fut fouillé deux fois, e

Valeur artistique :
craint de leur enlever d
d'esprit ; il n'était jama
protecteurs. C'est rendr
rencontrées dans l'exécu

Ce livre est, enfi
d'ingéniosité, leur habi
meilleure occasion de s'
l'organisation rapide et
A ces persécutions mes
et contre la barbarie.

PRÉFACE

CE LIVRE répond à une promesse faite en captivité. Aux camarades des camps de Münster, O. MARQUANT, imprimeur-éditeur, à Lille, avait annoncé la publication, après la guerre, d'un album illustré ; il avait recueilli les noms de tous ceux qui désiraient posséder un souvenir de leur séjour au camp de "Haus-Spital". Bien longtemps à l'avance il avait prié G. PIERRE d'en écrire le texte et il avait demandé à A. POTAGE, artiste peintre, de lui réserver les croquis qu'il avait exécutés sur place.

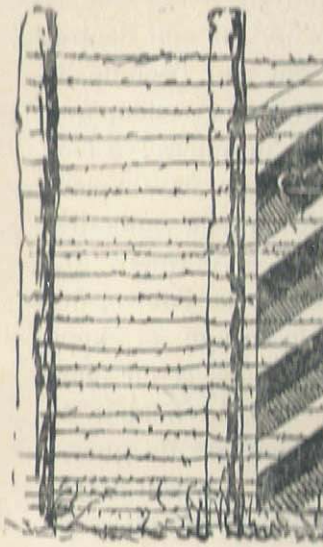
Cette promesse, les trois anciens prisonniers de Haus-Spital la tiennent aujourd'hui, et leur collègue de captivité, A. PEINNEQUIN, directeur de l'imprimerie Camille Robbe (O. Marquant, successeur), s'est empressé de leur offrir sa collaboration. Alphonse MOTTE, notre ami, poète de l'exil en Allemagne, a bien voulu nous autoriser à reproduire des chansons de sa revue, **Münster qui chante,** jouée sur un théâtre de prisonniers, au mois de janvier 1915.

Les 122 illustrations de cet ouvrage sont des originaux inédits. Il n'y a jamais eu de photographies tirées pendant l'internement des Français à Haus-Spital ; plus tard, lorsque ce camp fut évacué, des Allemands prirent quelques clichés du décor, déjà en mauvais état et presque en ruines. Les croquis de A. Potage ont donc une exceptionnelle valeur, tant documentaire qu'artistique.

Valeur documentaire : pris sur le vif, rapidement, en se cachant des Allemands, ces dessins ont saisi le fait ou le milieu par ses lignes essentielles. On en causa : les Allemands, à plusieurs reprises, essayèrent de découvrir ces mystérieux croquis ; ils ne voulaient pas qu'on étalât l'incurie, même voulue, de la fameuse organisation allemande. Au départ du camp de Haus-Spital, A. Potage avait réparti dans les sacs ou dans les poches de plusieurs de ses amis, les dessins les plus caractéristiques (pour que tout ne fût pas perdu en cas de perquisition) ; lui-même avait conservé les plus compromettants. Dans le camp de Rennbahn, où il demeura quatre ans, il fut fouillé deux fois, et pendant deux heures on retourna toutes ses affaires ; rien ne tomba aux mains des Allemands.

Valeur artistique : ces dessins sont des ébauches, parfois des instantanés ; A. Potage n'a pas voulu les retoucher ; il aurait craint de leur enlever de leur sincérité. Il n'est que trop juste de signaler qu'il n'en a fait aucun en toute tranquillité de corps ou d'esprit ; il n'était jamais ni dans la meilleure lumière, ni à la meilleure place ; il croquait très vite, abrité le plus souvent de dos protecteurs. C'est rendre hommage à sa probité professionnelle et à son talent que de marquer les difficultés particulières qu'il a rencontrées dans l'exécution.

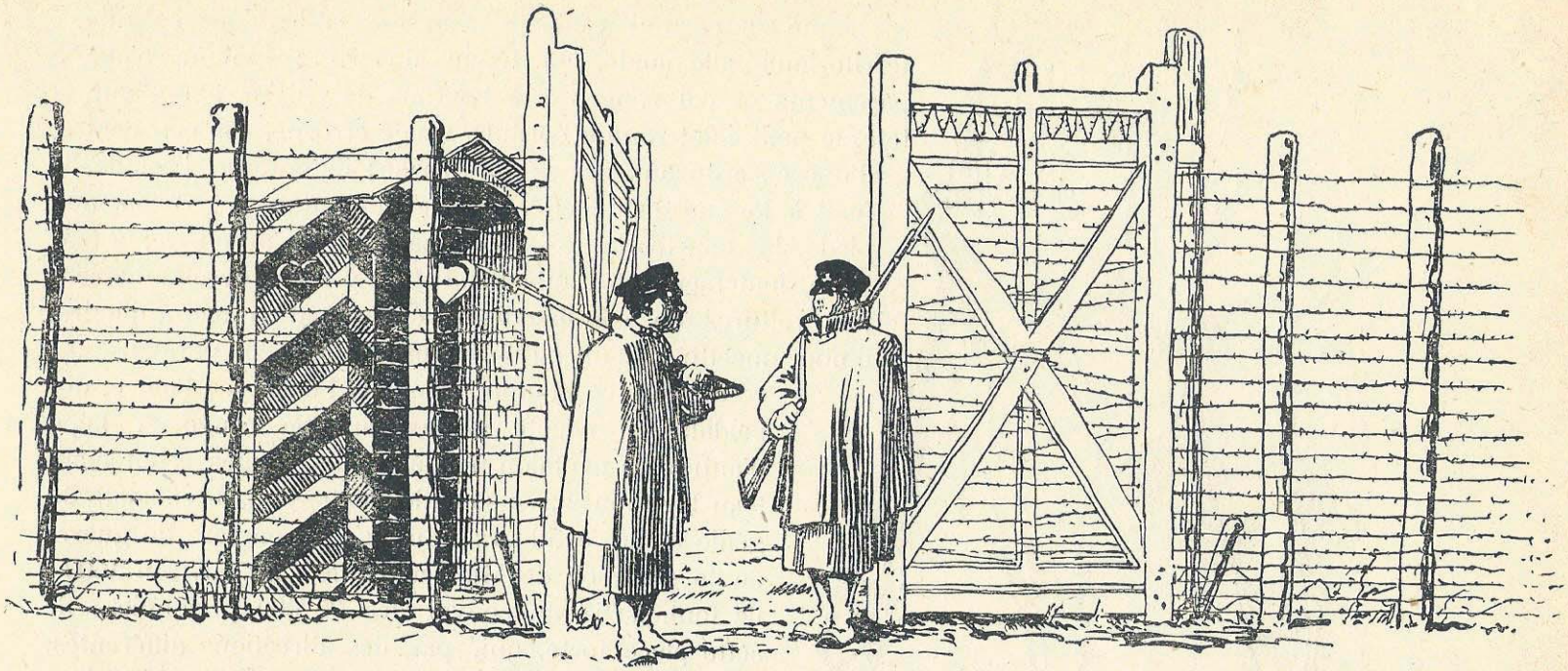
Ce livre est, enfin, un hommage à l'excellente tenue des soldats français à Haus-Spital : leur énergie morale, leur esprit d'ingéniosité, leur habitude de prendre les pires misères par la blague et de masquer la souffrance d'un sourire, n'ont jamais eu meilleure occasion de s'exercer que dans un camp de quarantaine ; ils y perdirent cette illusion que les Allemands ont le sens de l'organisation rapide et ils y gagnèrent la conviction que l'administration militaire ennemie faisait tout pour affaiblir leur résistance. A ces persécutions mesquines et sauvages, ils ont répondu par un magnifique courage dans la lutte obscure pour la vie quotidienne et contre la barbarie.



L'entrée du camp de
allemandes, en capote et

NIENBERGE
petite g
tombe.
le long du quai ; u

CHAPITRE I



L'entrée du camp de Haus-Spital. — Des fils de fer barbelés ; une porte à doubles battants — la guérite aux armes de Prusse ; deux sentinelles allemandes, en capote et pèlerine, portant la casquette de cuir bouilli sur laquelle la croix de fer est accrochée avec ces mots : « Gott mit uns ».

L'ARRIVÉE AU CAMP

NIENBERGE, Westphalie, sur la ligne du chemin de fer, qui mène de Münster à la Hollande : petite gare allemande. Il est huit heures du matin, le 14 septembre 1914 ; une pluie fine tombe. Un train de marchandises, coupé de quelques wagons de troisième classe, s'arrête le long du quai ; un officier allemand clame un ordre. Les glissières et les portes des wagons s'ouvrent ;

Les gardiens du convoi : ils ont la tenue de paix, en bleu de Prusse, et un petit calot rond sur leurs têtes carrées : la quadrature du cercle! A leur ceinturon, cartouchières et fourreau de baïonnette, décoré du gland, colorié suivant le chiffre de leurs bataillons.

à chaque compartiment apparaissent d'abord les figures de deux territoriaux allemands, en tenue de paix : tunique bleue à parements et col rouges et à boutons de cuivre, ayant sur la tête, le petit calot rond à bordure rouge et orné, en son centre, d'une cocarde aux armes de Prusse ; ils ont, sur l'épaule, le fusil à longue baïonnette, sur le dos, un sac tyrolien, aux pieds, les courtes bottes. Ils descendent les premiers ; à leur suite, lentement et péniblement (il n'y a pas de marchepieds aux voitures de marchandises) chargés d'un sac militaire, d'une musette et d'un bidon en bandoulière et parfois d'une couverture en sautoir, viennent, l'un après l'autre, des soldats en capote bleue, pantalon rouge et képi, d'autres en pantalon noir à bandes rouges et en manteau bleu foncé ; ce sont des fantassins, des soldats du génie et des artilleurs français, prisonniers de guerre de la garnison de Maubeuge. Ils sont environ 1500 ; ils font partie du convoi des 35.000 prisonniers de cette place forte, qui, par des directions différentes, par étapes et en plusieurs trains sont acheminés vers l'Allemagne depuis le 7 septembre, date de la capitulation. Le corps d'armée allemand de Westphalie formait la majeure partie des 60.000 hommes qui avaient investi Maubeuge, et la province de Westphalie avait été désignée pour recevoir les prisonniers.

D'un compartiment réservé, du fourgon, sortent quelques soldats anglais et écossais, une trentaine environ, sans manteau, sans sac, sans bagages, en veste khaki et culotte de même teinte, les jambes enserrées dans des molletières ; les Ecossais ont la petite jupe à carreaux et les genoux nus. Ce sont

presque tous des bles
où la capitulation les

Tous ces prison
fatigue ; il y a soixa
wagons à bestiaux ;
sont lassés ; plus d'u
un appui à son dos.
dispose par rangs de
les soldats de la com
nous attendaient à la
en petite tenue (le bl
sur de grands cheva
carrée le petit calot r
se met en marche.

Un sourire indéfi
mouvement, l'air frais
de subir une épuisan
odeur de fumier : cr
dans les wagons, au
d'arbres fruitiers, es
rappellent à certains
sante à qui n'a pas v

La conversation
soldats qui faisaient
prenaient au sérieux
une certaine timidité

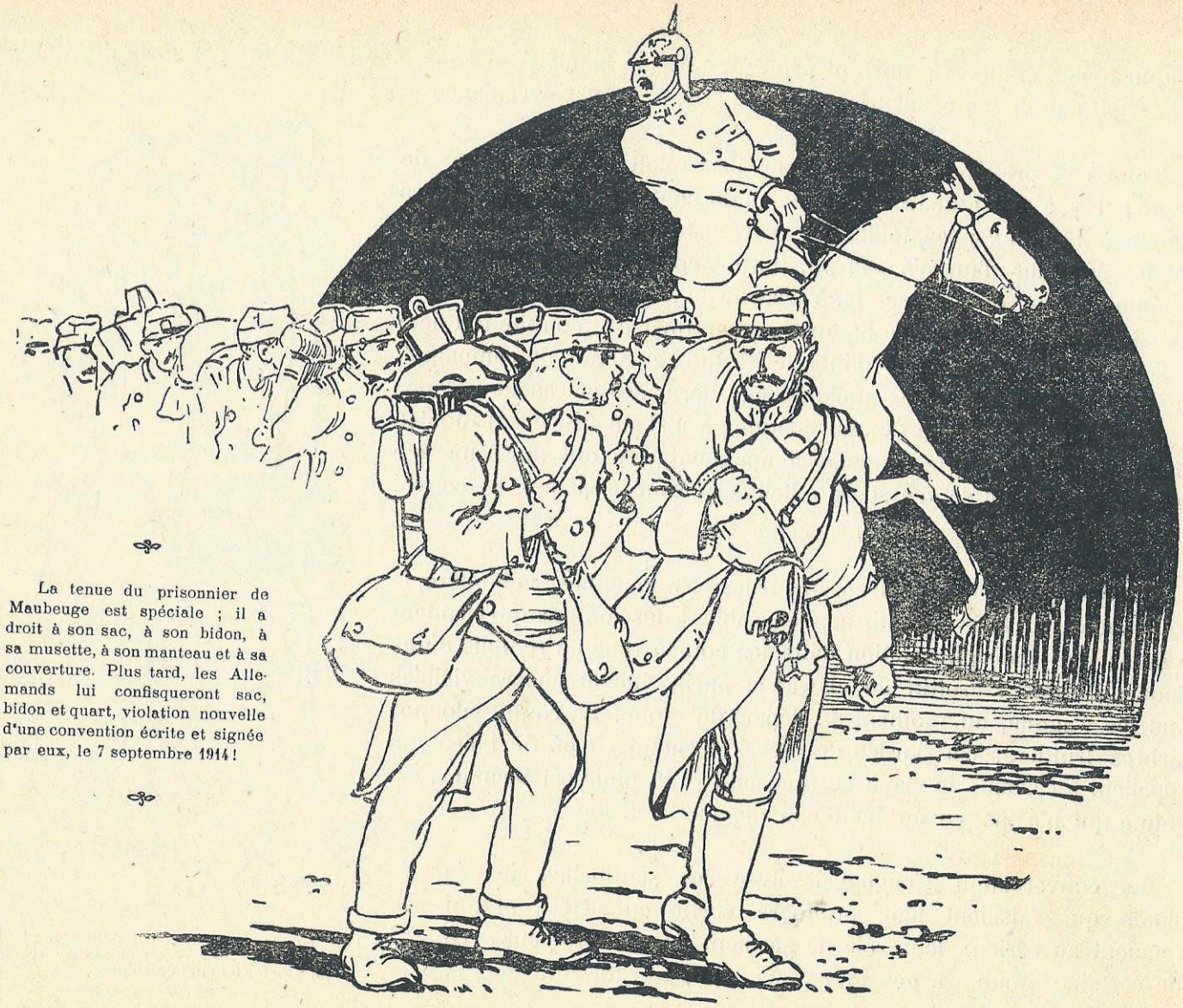
presque tous des blessés, qui ont pénétré, après la bataille de Mons, dans l'enceinte des forts de Maubeuge, où la capitulation les a surpris. Ils sont l'objet d'une surveillance spéciale.

Tous ces prisonniers sont pâles ; ils grelottent de froid et de fatigue ; il y a soixante-trois heures qu'ils sont enfermés dans leurs wagons à bestiaux ; les tailles se redressent avec effort, les reins sont lassés ; plus d'un n'a pas pu, durant ce long parcours, trouver un appui à son dos. Chacun se secoue et s'attife. La colonne se dispose par rangs de quatre hommes, « par quâtre », comme le crient les soldats de la compagnie d'infanterie, qui, en tenue de campagne, nous attendaient à la gare ; quelques cavaliers, des cuirassiers blancs en petite tenue (le blanc de leur costume est d'ailleurs écru) montés sur de grands chevaux, nous accompagnent ; ils ont sur leur tête carrée le petit calot rond et leurs officiers portent le casque. Le convoi se met en marche.

Un sourire indéfinissable paraît sur les physionomies ; la lumière, le mouvement, l'air frais du matin sont agréables à des hommes qui viennent de subir une épuisante station dans les compartiments remplis d'une odeur de fumier : crottin de cheval et purin étaient encore visibles dans les wagons, au moment du départ de Mons. La route, jalonnée d'arbres fruitiers, est bordée de prés, de champs clos de haies qui rappellent à certains le paysage normand et la pluie est bienfaisante à qui n'a pas vu ou bu d'eau depuis trois jours.

La conversation s'engageait avec les sentinelles, jeunes soldats qui faisaient leur première sortie en armes et qui prenaient au sérieux leur rôle de gardien. Ils s'adressaient avec une certaine timidité à des prisonniers qui, territoriaux pour le

Les Anglais n'ont que leur habillement : tout le reste leur a été enlevé : les gradés sont la majorité ; l'Ecossais est un pipe-major ou chef de clique.



La tenue du prisonnier de Maubeuge est spéciale ; il a droit à son sac, à son bidon, à sa musette, à son manteau et à sa couverture. Plus tard, les Allemands lui confisqueront sac, bidon et quart, violation nouvelle d'une convention écrite et signée par eux, le 7 septembre 1914 !

plus grand nombr
étaient de beaucou
leurs aînés, mais,
temps à autre ils lai
percer, par des exclar
rauques la haine que l
pline de l'école et de
leur dicte vis-à-vis
« chiens de cochons » fi

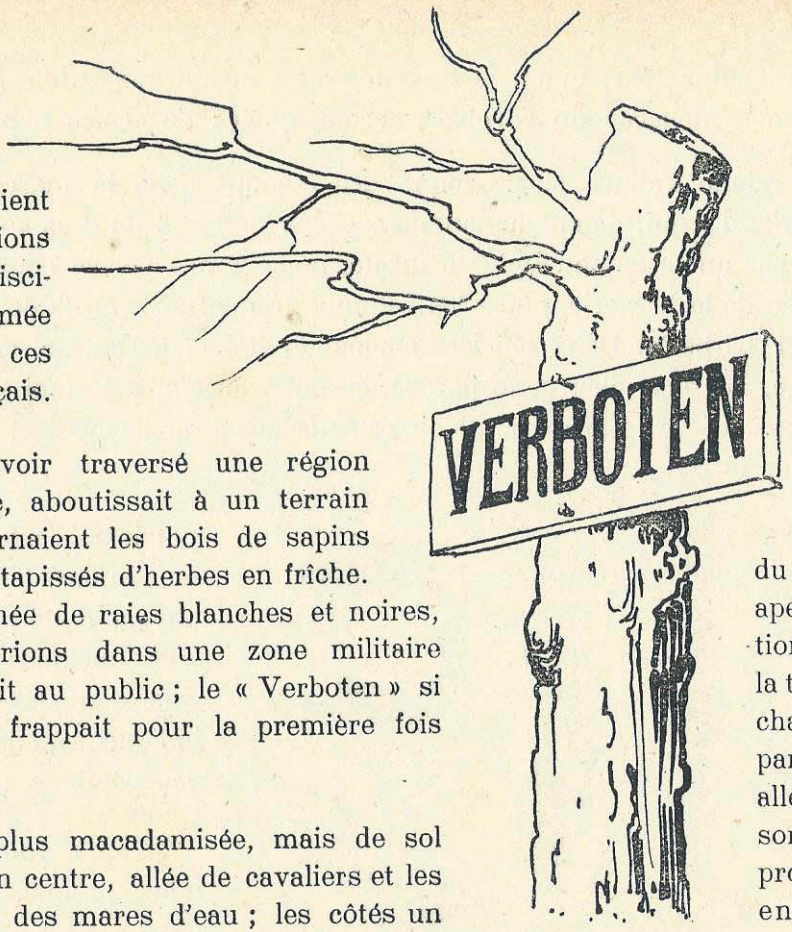
La route, après
cultivée d'horizon lir
de manœuvres, où
et les carrés d'exerci
Une pancarte, badige
indiquait que nous
dont l'accès était int
fréquent en Allemag
nos regards.

La chaussée, ne
sablonneux, était, en
pluies y avaient prod
peu plus élevés étaier
laissèrent les Franç
mais forcèrent le pe
dans l'eau ; elles-mêm
bottes dans la fange,
l'ennemi que le sold

plus grand nombre, étaient de beaucoup leurs aînés, mais, de temps à autre ils laissaient percer, par des exclamations rauques la haine que la discipline de l'école et de l'armée leur dicte vis-à-vis de ces « chiens de cochons » français.

La route, après avoir traversé une région cultivée d'horizon limité, aboutissait à un terrain de manœuvres, où alternaient les bois de sapins et les carrés d'exercice tapissés d'herbes en friche. Une pancarte, badigeonnée de raies blanches et noires, indiquait que nous entrions dans une zone militaire dont l'accès était interdit au public ; le « Verboten » si fréquent en Allemagne, frappait pour la première fois nos regards.

La chaussée, non plus macadamisée, mais de sol sablonneux, était, en son centre, allée de cavaliers et les pluies y avaient produit des mares d'eau ; les côtés un peu plus élevés étaient moins humides. Les sentinelles laissèrent les Français suivre les bas-côtés herbeux, mais forcèrent le petit groupe d'Anglais à marcher dans l'eau ; elles-mêmes, d'ailleurs enfonçaient de leurs bottes dans la fange, naïvement fières de montrer à l'ennemi que le soldat allemand passe à travers tout.



"Verboten". Un des mots les plus usités dans le langage de l'Administration allemande, à la ville comme dans les campagnes. A perdu de son importance par l'abus qui en a été fait. Les Français comprennent mal ce mot allemand et en appliquent avec esprit la lettre.

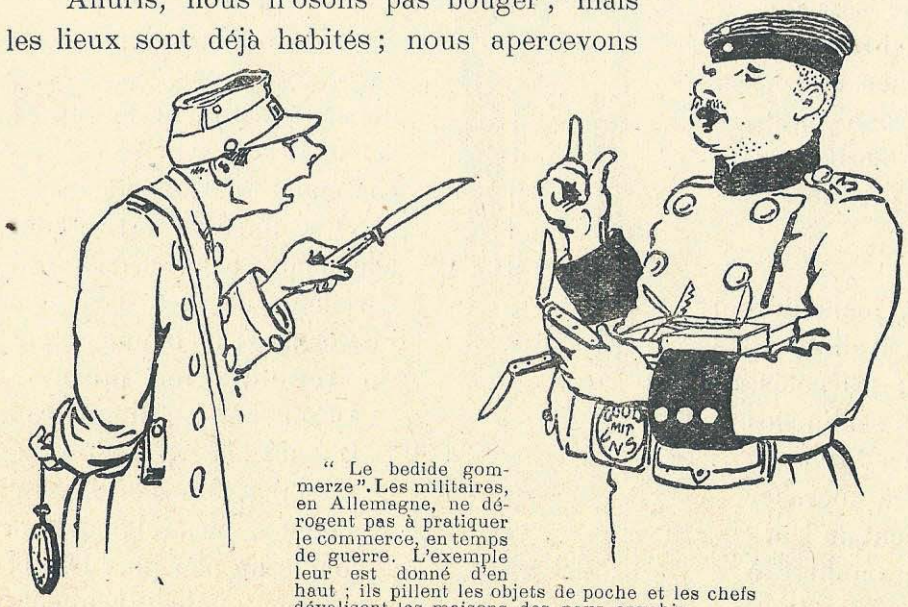
Les Anglais, sans qu'un muscle de leur visage trahît un sentiment quelconque, acceptèrent cette brimade ridicule et conservèrent le pas et l'alignement du soldat d'élite.

Une heure s'était déjà écoulée et plus d'un se ressentait des fatigues des jours précédents et du poids du sac, lorsque nous aperçûmes quelques habitations, des bâtiments de ferme ; la tête du convoi prit à travers champs et nous fûmes assaillis par une nuée de territoriaux allemands sans armes qui sortaient de ces casernes provisoires ; ils nous criaient en tendant les mains : « Couteaux ! Allumettes ! Donnez ! Si pas donnez, Kapout ». Ce jargon impressionna ; on craignait une fouille un peu plus loin et presque tous les prisonniers

remirent ce qu'ils avaient d'allumettes ; quant aux couteaux et même aux canifs à ongles, ils avaient déjà été confisqués, à Mons, sous menaces du revolver, accompagnées de gestes expressifs.

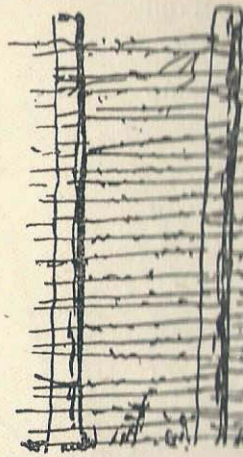
Cet intermède avait ralenti l'allure et provoqué des à-coups dans la marche, les sentinelles nous pressèrent d'un « Allez ! Allez ! » qui, dans leur langue est plus bref et plus gras « Los ! Los ». Nous prîmes le pas de gymnastique et par un brusque crochet à droite, nous fûmes portés comme des moutons que les chiens bousculent à l'entrée de la bergerie, entre les battants grands ouverts d'une porte à claire-voie, dans une enceinte de fils de fer barbelés. Deux officiers allemands étaient à l'entrée, arrogants et goguenards ; l'un d'eux, à notre passage, laissa tomber cette phrase, en pur français. « A quoi sert de courir ; vous êtes arrivés ; vous avez le temps. Rien ne presse ». Nous ralentissons brusquement et au centre du clos, nous mettons sacs et bagages à terre.

Ahuris, nous n'osons pas bouger ; mais les lieux sont déjà habités ; nous apercevons plusieurs centaines de Français, ce sont nos camarades de Maubeuge, dont le voyage a été plus rapide ; on remarque aussi quelques Belges et des isolés Français dont les numéros de régiments indiquent qu'ils ont été pris au cours des combats en Belgique.



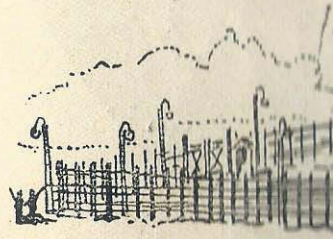
" Le bedide gommerze ". Les militaires, en Allemagne, ne dérogent pas à pratiquer le commerce, en temps de guerre. L'exemple leur est donné d'en haut ; ils pillent les objets de poche et les chefs dévalisent les maisons des pays envahis.

Nous voilà donc enfermés dans notre première prison ; on nous renseigne, c'est un camp de concentration, c'est Haus-Spital. Il est 9 heures 1/2 du matin ; surpris de ne plus sentir à nos côtés de soldats allemands, nous nous enhardissons ; nous reprenons nos formations de campagne : les escouades,

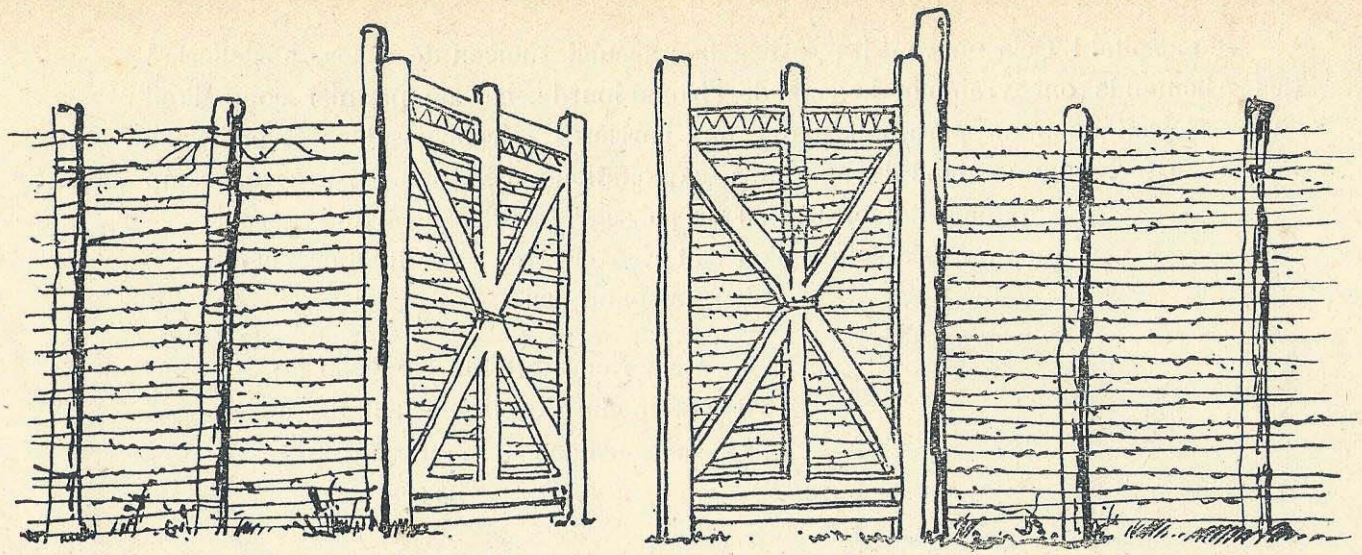


Ce

les sections, les régim
impressions, du moin
exacte de la situation
encore humides de la
reins et à regarder

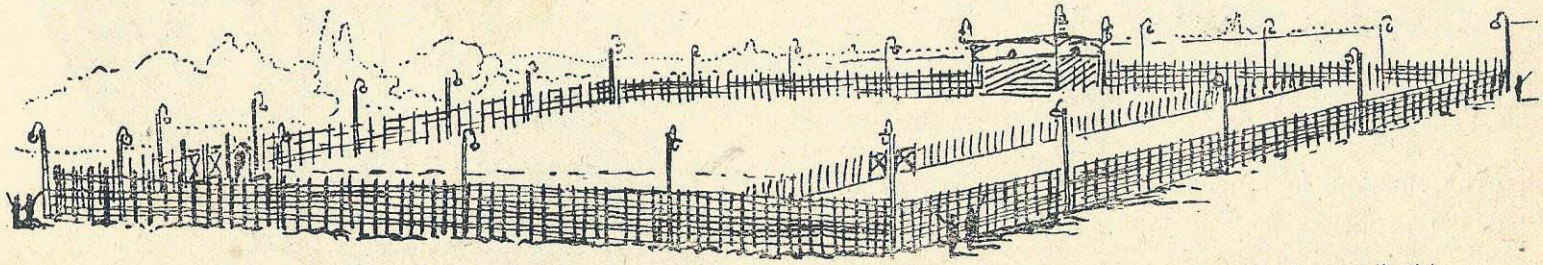


Enclos perfectionné avec



Ce n'est pas une entrée de château, ni une porte de ville ; c'est une barrière de bêtes au pâturage.

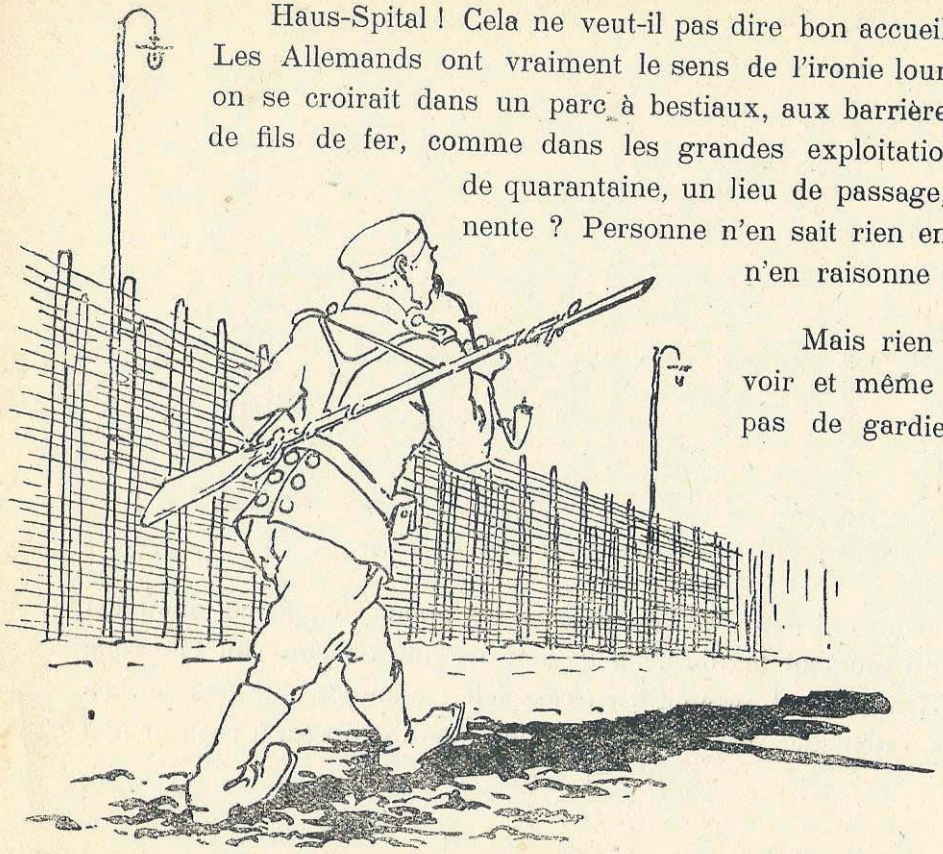
les sections, les régiments se rassemblent par armes, et avec des figures connues nous échangeons sinon des impressions, du moins des regards ; et c'est un moment lugubre, un de ces instants où l'on voit l'horreur exacte de la situation. Mais le tempérament français est prompt à se ressaisir ; allongés sur des herbes encore humides de la pluie, nous commençons à détendre nos muscles, à étirer nos membres, à reposer nos reins et à regarder ensuite autour de nous.



Enclos perfectionné avec lumières électriques et mitrailleuse ; des ombres sinistres à l'extérieur un grand clos et un parc de réserve à l'intérieur.

Haus-Spital ! Cela ne veut-il pas dire bon accueil, maison de repos, hostellerie ! Les Allemands ont vraiment le sens de l'ironie lourde, car au premier coup d'œil on se croirait dans un parc à bestiaux, aux barrières infranchissables et pourvues de fils de fer, comme dans les grandes exploitations d'élevage. Est-ce un camp de quarantaine, un lieu de passage, ou une demeure permanente ? Personne n'en sait rien encore, c'est militaire et on n'en raisonne pas.

Mais rien ne nous empêche de voir et même de circuler ; il n'y a pas de gardiens à l'intérieur du



Ce territorial allemand est en service commandé puisqu'il a le fusil, muni de la baïonnette et les cartouchières au ceinturon. La pipe est un accessoire que les règlements militaires français interdisent à une sentinelle.

corral ; faisons le touriste, puisque nous ne sommes pas les propriétaires.

Les lieux sont faciles à inspecter ; représentez-vous un grand carré de 500 mètres de long sur

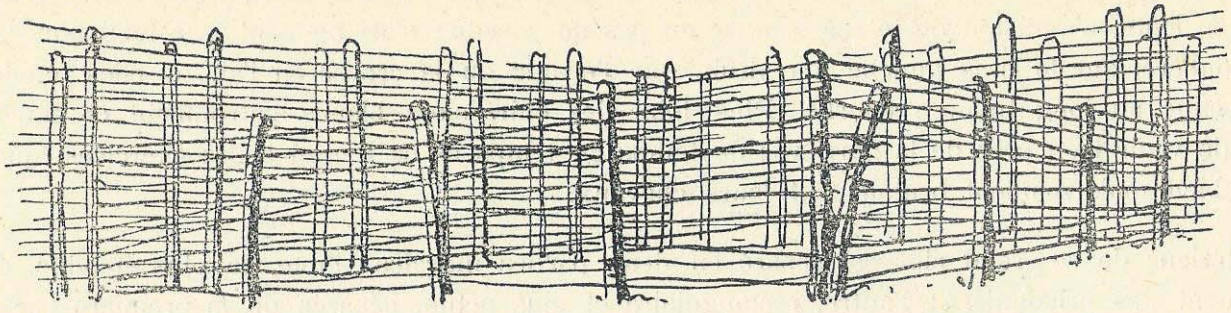
Les cuirassiers blancs, très fiers de leur costume, de leurs chevaux et de leur prestance. Leur costume, un peu voyant, est tenue de paix ou de gardiens de prison.

Comment
La clôture

500 mètres de large
séparés par un cou
de fer, hérissés de
pas y passer le bras
par une porte à de
poutre transversale,
de fer ; c'est l'unique

Sur le côté mé
tout le parc et de
sur les prisonniers ;

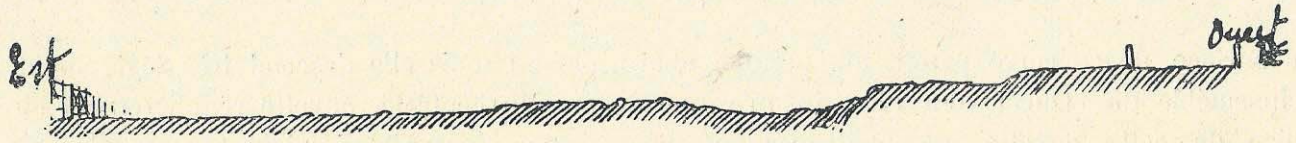
Le relief du cam
et par endroits, impo



Comment on isole les hommes dangereux !
La clôture supplémentaire à l'usage des Anglais. Répétons l'imprécation consacrée : « Dieu punisse l'Angleterre » !

500 mètres de large, compris dans une double rangée de poteaux placés à égale distance l'un de l'autre et séparés par un couloir de un mètre de large ; ces poteaux sont reliés entre eux par six rangées de fils de fer, hérissés de pointes, barbelés et entrecroisés ; c'est un grillage assez serré pour qu'on ne puisse pas y passer le bras. La clôture a environ 2 mètres 80 centimètres de hauteur ; elle s'ouvre du côté oriental par une porte à deux vantaux ; deux poutres en croix de Saint-André, renforcées en leur milieu d'une poutre transversale, s'emboîtent dans les montants de chaque vantail et les intervalles sont garnis de fils de fer ; c'est l'unique entrée.

Sur le côté méridional, un échafaud, protégé d'un toit à quadruple pente, domine de plusieurs mètres tout le parc et de partout on distingue sur la plateforme de ce bâtiment en bois une mitrailleuse braquée sur les prisonniers ; des soldats allemands sont de faction auprès de la machine à tuer, en tenue de combat



Le relief du camp de Haus-Spital : d'Ouest en Est, pente insensible avec une dépression centrale ; l'écoulement des eaux est très lent et par endroits, impossible.

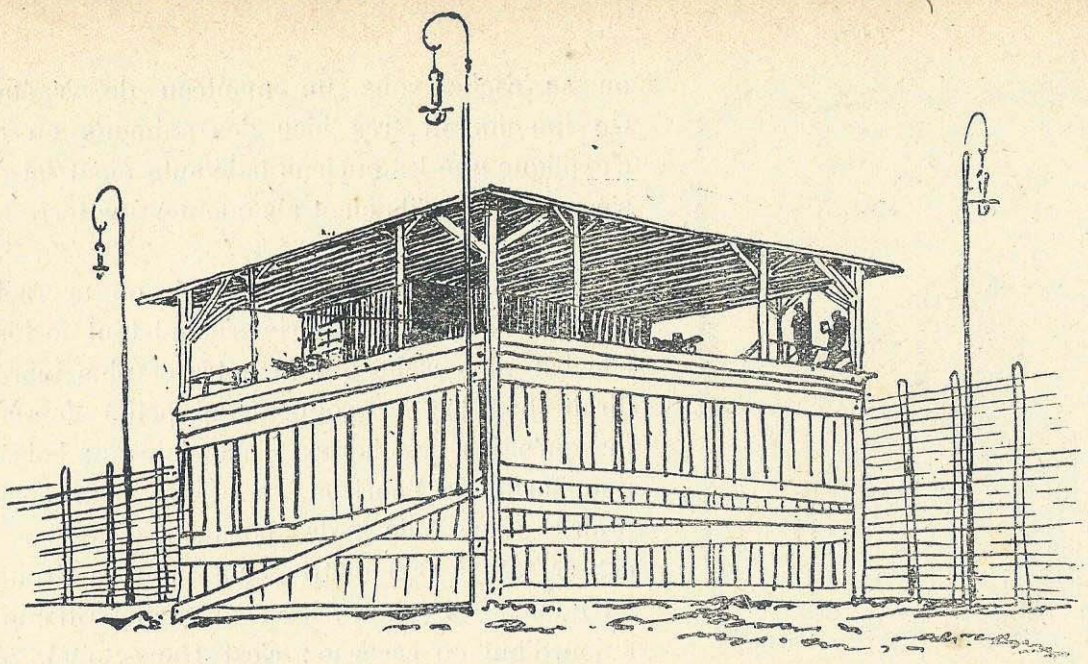
et casque à pointe. Autour des fils barbelés, à l'extérieur, des sentinelles stationnent ou circulent d'une allure très lente, s'amusant de temps à autre au pas de parade ; elles tiennent leur fusil nonchalamment, en bandoulière, sur le bras gauche ou droit, sur l'épaule ou la crosse en l'air, et elles fument la pipe de porcelaine au long tuyau recourbé. Plus loin, des cuirassiers blancs patrouillent et empêchent les curieux de venir trop près de la barrière ; de temps en temps ils se livrent à des exercices équestres ; ils montent bien mais manient brutalement leurs chevaux.

L'intérieur de ce grand clos est séparé en deux parties inégales ; l'une, la plus étendue, doit servir au logement des prisonniers ; l'autre, rectangulaire et plus petite, séparée de la première par une ligne de fers toujours barbelés, que n'interrompt qu'une ouverture de quelques mètres, est un parc de réserve.

A la porte même, à droite, en entrant, des fils de fer plus bas isolent un petit carré où sont parqués très étroitement les prisonniers anglais, à l'écart des autres nations et sans communication avec elles. Des sentinelles spéciales les gardent de tout contact et les insultent, en pure perte d'ailleurs ; ces soldats de métier en ont vu bien d'autres dans leurs campagnes de l'Inde, du Transvaal et de l'Egypte et ne daignent pas s'inquiéter de propos auxquels ils ne comprennent rien. Les factionnaires allemands les suivent des yeux avec curiosité et nous n'avons jamais oublié le spectacle grotesque d'une sentinelle se baissant jusqu'à terre pour voir si un Ecossais, occupé à laver son plat, portait un caleçon sous sa petite jupe à plis.

Telles sont les barrières en poteaux et fils de fer qui délimitent le camp tant extérieurement qu'intérieurement. Toutes les précautions sont prises pour empêcher les fuites ou réprimer une émeute ; militairement parlant, l'organisation répond à son objet.

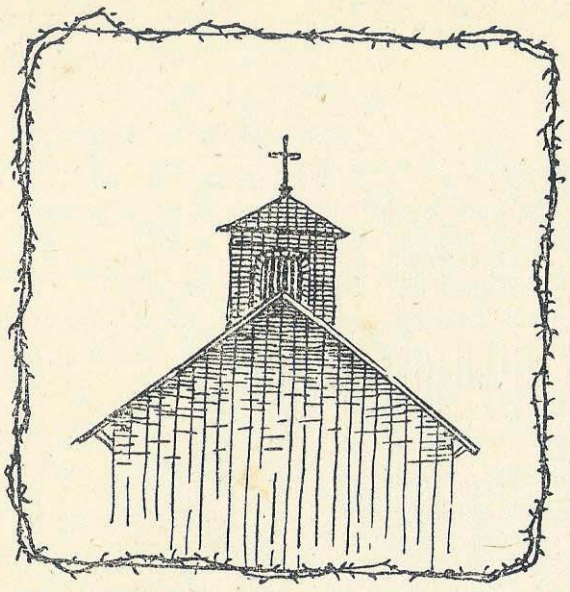
La surface de ce carré paraît, au premier abord, plane ; mais elle descend très légèrement par une pente insensible de l'Ouest vers l'Est jusqu'à une dépression centrale, cuvette régulièrement circulaire ; au milieu de cette cuvette, de petits renflements presque insensibles laissent apercevoir sous leur maigre couverture végétale, des briques en morceaux et des débris de construction ; les archéologues



L'échafaud : machine perfectionnée qui peut donner la mort à répétition ; plus expéditive que la guillotine.

y reconnaîtraient les ruines d'une vieille ferme westphalienne, rasée au niveau du sol ; après cette dépression, le relief est plat jusqu'à la porte d'entrée.

Le sol est gras, d'une argile consistante, mélangée d'un peu de sable : les plantes sont rares et à tendances marécageuses : tout autour de la partie centrale, une prairie en friche, assez pauvre en herbes ; près des ruines, quelques arbres, ormes, chênes, hêtres, mérisiers, qui indiquent l'ancienne limite de la ferme et son potager ; le parc de réserve est sans arbres et un peu plus fourni en graminées que le reste, mais nous sommes déjà à la fin de septembre ; l'herbe est courte, elle a poussé par plaques ; ce qui donne au terrain un aspect pelé et galeux. L'humidité suinte en plus d'un endroit, et dans les parties les plus basses, il y a de l'eau, qui, faute de pente suffisante, stagne



Cette chapelle ne nous intéressait guère, au début. Dans la suite, elle devint un lieu de souvenir ; c'est là que les cercueils de nos camarades morts en captivité passaient les dernières heures avant d'être inhumés en terre étrangère !

ou se cache sous un manteau de végétation aquatique. On imaginerait très bien des animaux en ces lieux et on s'explique que les anciens habitants aient laissé leur demeure s'écrouler et qu'ils aient abandonné une terre aussi détrempée.

A travers le réseau barbelé, on aperçoit la campagne. Vers le Nord, une prairie s'étend tout le long des poteaux, elle est plus riche que la nôtre et plus marécageuse ; on la dirait bossuée et coupée de petits fossés de drainage, masqués par les herbes ; plus loin un bois de sapin ferme une partie de l'horizon, se creuse pour enserrer une autre prairie et se relie à des bosquets d'essence variée : la vue est arrêtée à 500 mètres, mais sur la droite, on découvre, au milieu des futaies, les constructions d'une ferme changée aujourd'hui en caserne : c'est Haus-Spital, le logement des territoriaux qui forment notre garde. On distingue une grange, une charretière et un corps de logis aux murs bas, percés d'étroites ouvertures rectangulaires. Les soldats ont établi leurs différents services au hasard des locaux utilisables et l'on dirait d'un de ces bâtiments malpropres qui servent provisoirement, en campagne, à une troupe en manœuvres. Conjointement à ces vieilles masures, une petite chapelle d'aspect misérable, sans autre décoration extérieure qu'un édicule carré à claire-voie qui domine son toit aigu à double pente, et où, derrière des abat-sons en bois, se devine une cloche.

Sur le côté qui regarde l'Est, au delà de l'enceinte barbelée, la pente du terrain continue par un espace en jachère que longe une allée d'arbres. Cette allée, longue de 200 mètres, mène de Haus-Spital à la route qui va vers Münster ; de sable à l'intérieur du champ de manœuvres, la route se poursuit

en dehors de la zone
et de cultures maraîch
porte du camp, quelqu
de la vieille exploitati
Witikind, et la West
héros saxon.

Vers le Sud, le
dessus des jardins, de
des bosquets de bois
Münster, la capitale
à son extrémité, est
prendrait à l'idée de
tout d'un coup que l
attache qui, pour n'êt
se trouve entre cam
discipline, on obéit fa
gère, au parler âpre,
besogne à exécuter,
lyser profondément, la
sur le cœur.

Le dernier côté
donne un premier pl
manœuvres jusqu'à u
vers la frontière holl
comme accroupies dan

en dehors de la zone militaire par une chaussée macadamisée, bordée à droite de champs de céréales et de cultures maraîchères, fermée à gauche par une ligne ininterrompue de bois de sapins. Face à la porte du camp, quelques beaux arbres, comme il s'en trouve toujours au voisinage de la vieille exploitation rurale des Saxes ; car nous sommes dans la patrie de Witikind, et la Westphalie a, dans son blason, le cheval blanc et légendaire du héros saxon.

Le cheval blanc de Witikind ; sert de blason à Münster et d'enseigne aux marques de bière de Westphalie. Il se cabre sur fond de gueules ! Il a peur du rouge !

Vers le Sud, le paysage est plus varié et la vue moins circonscrite ; par-dessus les jardins, des arbres fruitiers, des terres cultivées, très morcelées, entre des bosquets de bois se détachent des tours, des dômes, des clochers ; c'est Münster, la capitale de la Westphalie, à 4 kilomètres de notre camp : l'horizon, à son extrémité, est frangé de collines boisées — et n'était la captivité — on se prendrait à l'idée de faire un tour dans cette ville, mais on se rend compte tout d'un coup que les pas d'un prisonnier sont surveillés et qu'une chaîne les attache qui, pour n'être pas visible, n'en est pas déjà moins lourde. Tant qu'on se trouve entre camarades de régiment, habitués à la vie commune et à la discipline, on obéit facilement à la règle ; mais dès qu'on entend une voix étrangère, au parler âpre, qui vous recommande une direction à prendre ou une besogne à exécuter, on n'a plus besoin de s'interroger longuement ou de s'analyser profondément, la chaîne est là qui se resserre et vous presse douloureusement sur le cœur.

Le dernier côté du carré est tourné vers l'Ouest ; la prairie de réserve donne un premier plan qui mène le regard moins brusquement par un champ de manœuvres jusqu'à une route qui se dirige d'un côté vers Münster et de l'autre vers la frontière hollandaise. De petites maisonnettes au toit rouge, basses et comme accroupies dans la verdure, sont entourées de haies, et leurs jardins s'ouvrent

sur le chemin par un portillon en bois. Que de fois avons-nous envié le sort de ces campagnards qui peuvent s'ébattre librement et qui ne semblent pas comprendre le bonheur qu'il y a à ne pas être asservi dans ses mouvements ?

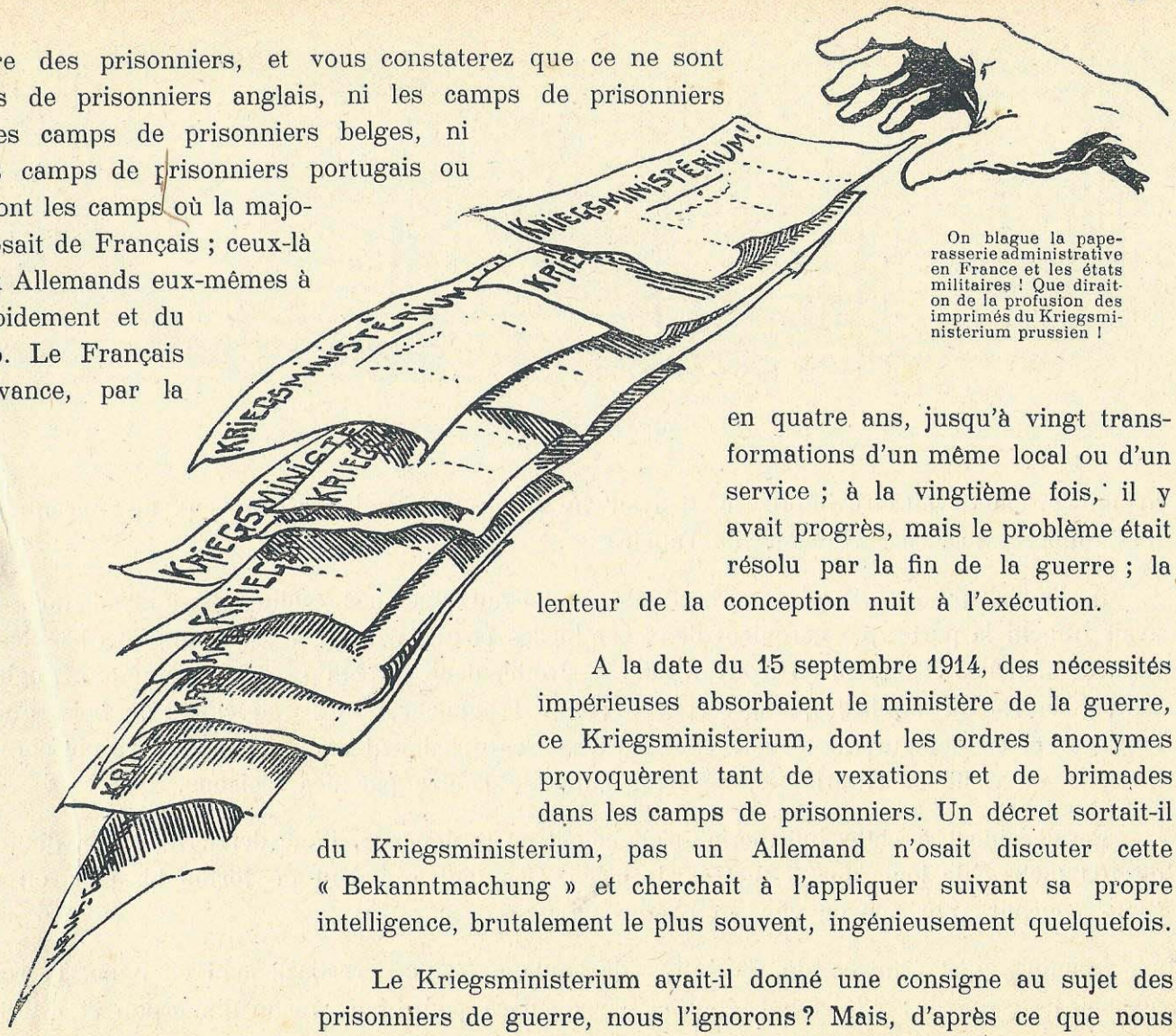
Au milieu de ce décor où dominent les prairies et les bois, l'horizon n'est guère étendu que vers le Sud, et par suite de l'absence de relief, le ciel paraît encore plus bas, l'atmosphère est souvent traversée de nuages, et quand le soleil les dissipe ou s'enfonce vers l'Ouest, il se livre, à l'aube et au crépuscule, entre l'ombre et la lumière, un combat où les buées aident à varier ou à fondre les teintes ; ce sont les heures douces et mélancoliques où le prisonnier aime à s'évader de soi-même et à puiser dans les spectacles de la nature, clémente sous tous les cieux, un peu de réconfort et d'espoir.

A notre arrivée, le camp était en mal d'installation ; 15.000 hommes, venus avant ou après nous, en formaient la population. Il fallait les loger ou les abriter et les nourrir. Voyons comment l'Administration allemande y avait pourvu.

Il était de règle et de mode, avant la guerre, de s'extasier sur l'esprit d'organisation de la race allemande. Il est de fait que leur machine militaire était montée avec un luxe et une minutie qui font honneur à la rage de destruction et aux convoitises de ce peuple de parvenus : installés les derniers en Europe et dans le monde, ces nouveaux riches voulaient dominer sur les vieilles nations et mettre la science au service de leur ambition colossale. Ils comptaient sur leur armée, et ce merveilleux instrument avait été mis au point pendant 44 ans ; qui dira toutefois les expériences multiples qui les avaient amenés à ce résultat final ? Dans tous les cas, ils n'avaient pas dû prévoir l'installation de camps de prisonniers. Furent-ils surpris par le chiffre important de leurs prisonniers dans les premiers mois de guerre ou avaient-ils écarté de leurs calculs l'application de la Convention de La Haye ? Toujours est-il que nous avons été les témoins, pendant les premiers mois et dans les années qui suivirent, de leur incapacité à tracer à l'avance une ligne de conduite ; sans plan ni méthode, ils ont agi au jour le jour, et si, en certaines parties de l'Allemagne, ils sont arrivés à un certain ordre, ce n'est pas à eux-mêmes qu'ils en sont redevables. Prenez la liste de tous les camps, où des services bien agencés travaillaient

au mieux-être des pri
ni les camps de prisc
russes, ni les camps
plus tard les camps d
italiens. Ce sont les cam
rité se composait de Fr
apprirent aux Allemand
organiser rapidement e
premier coup. Le Fra
arrête à l'avance, pa
plume ou par
le dessin, ses
idées, surtout
quand il est
maître d'agir
à sa guise ;
l'Allemand
fait un essai
qu'il est obli-
gé de modifier
à plusieurs re-
prises avant
d'obtenir un
rendement
intéressant ;
nous avons
pu compter,

au mieux-être des prisonniers, et vous constaterez que ce ne sont ni les camps de prisonniers anglais, ni les camps de prisonniers russes, ni les camps de prisonniers belges, ni plus tard les camps de prisonniers portugais ou italiens. Ce sont les camps où la majorité se composait de Français ; ceux-là apprirent aux Allemands eux-mêmes à organiser rapidement et du premier coup. Le Français arrête à l'avance, par la plume ou par le dessin, ses idées, surtout quand il est maître d'agir à sa guise ; l'Allemand fait un essai qu'il est obligé de modifier à plusieurs reprises avant d'obtenir un rendement intéressant ; nous avons pu compter,

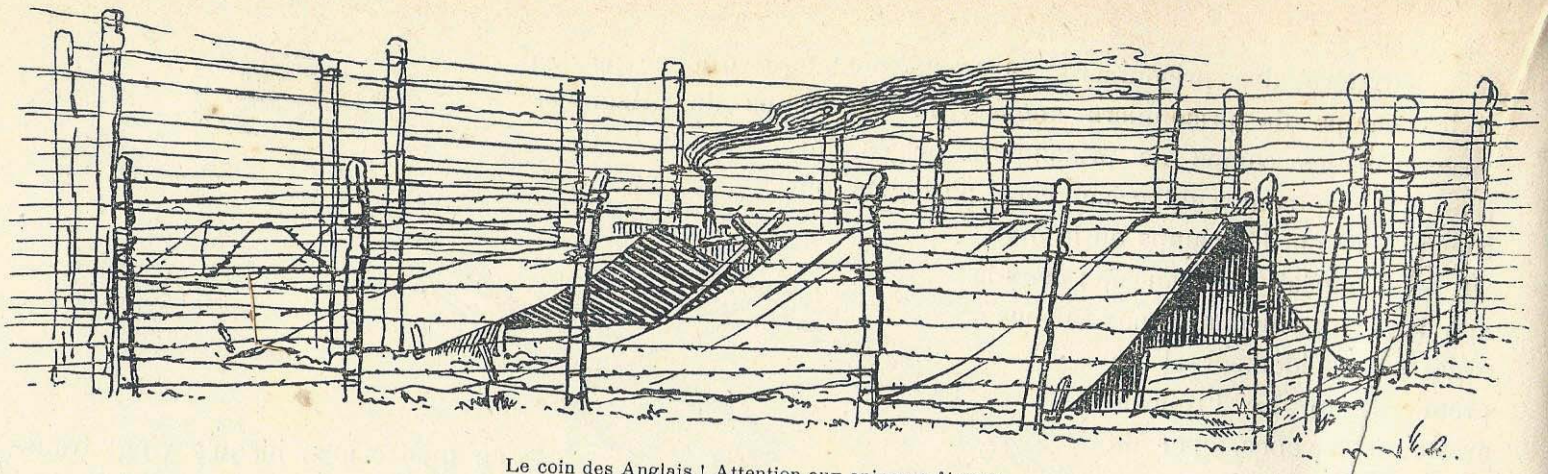


On blague la paperasserie administrative en France et les états militaires ! Que dirait-on de la profusion des imprimés du Kriegsministerium prussien !

en quatre ans, jusqu'à vingt transformations d'un même local ou d'un service ; à la vingtième fois, il y avait progrès, mais le problème était résolu par la fin de la guerre ; la lenteur de la conception nuit à l'exécution.

A la date du 15 septembre 1914, des nécessités impérieuses absorbaient le ministère de la guerre, ce Kriegsministerium, dont les ordres anonymes provoquèrent tant de vexations et de brimades dans les camps de prisonniers. Un décret sortait-il du Kriegsministerium, pas un Allemand n'osait discuter cette « Bekanntmachung » et cherchait à l'appliquer suivant sa propre intelligence, brutalement le plus souvent, ingénieusement quelquefois.

Le Kriegsministerium avait-il donné une consigne au sujet des prisonniers de guerre, nous l'ignorons ? Mais, d'après ce que nous



Le coin des Anglais ! Attention aux animaux féroces

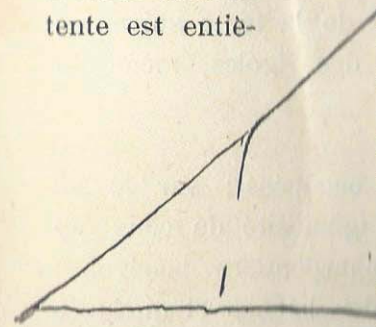
avons vu, elle devait être imprécise. Il avait dû simplement désigner des lieux de concentration et laisser aux lumières locales les détails de l'affaire.

A l'intérieur des fils de fer barbelés, il y avait quelques rudiments d'installation. Lorsque l'on avait franchi la porte que gardaient deux sentinelles et que décoraient deux guérites bariolées de grandes rayures blanches et noires, on trouvait sur la droite, dans le petit espace réservé aux Anglais, de petites tentes basses du modèle militaire courant ; sur la gauche, un baraquement de bois, qui rappelait en longueur et en hauteur, les constructions provisoires qu'édifient sur un chantier les entrepreneurs : c'était la salle de visite et l'infirmerie, séparées l'une de l'autre par des cloisons.

Parallèlement à cette infirmerie, s'alignaient en profondeur, l'une derrière l'autre, dix grandes tentes de 100 mètres de long sur 5 mètres de large. Ces tentes étaient de forme bizarre ; on se serait cru à un concours agricole ou sur un champ de foire.

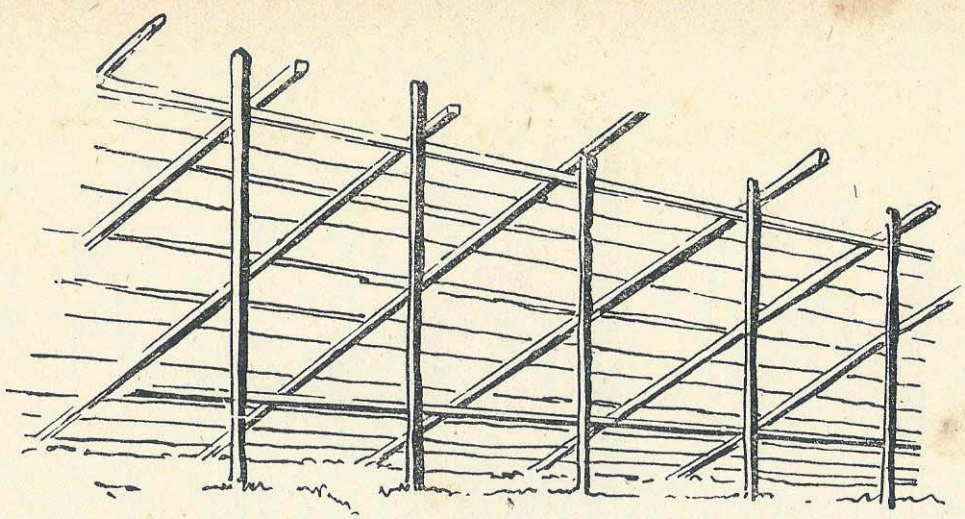
Imaginez des poutres de 6 mètres de hauteur plantées verticalement en ligne, et reliées par une planche transversale : elles sont étayées par d'autres poutres de même dimension et à forte inclinaison,

qui leur servent de contreforts ; la charpente s'achève par une claire-voie dont les bois figurent le dessin d'une vaste caisse d'emballage. Sur cette carcasse de poteaux et de planches, étendez une bâche et vous avez un ap tement pour prisonniers. toile garantit des vents dominants d'Ouest mais la tente est entiè-

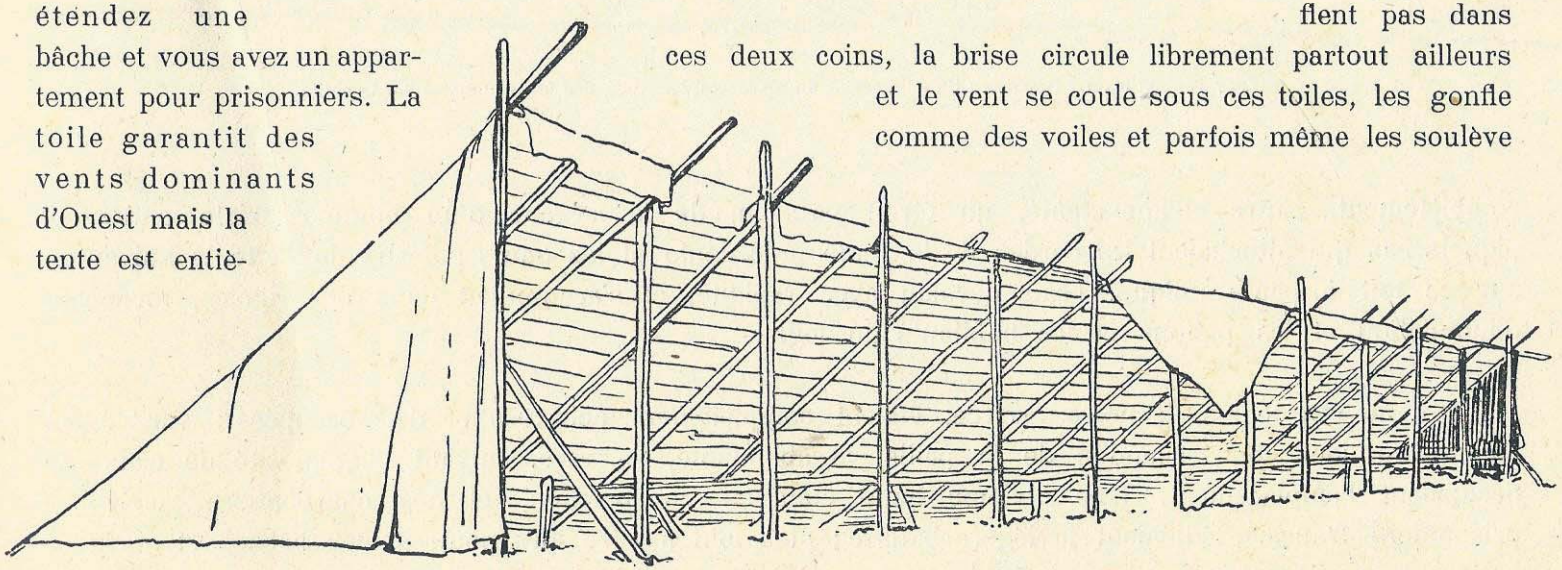


Les mêmes, couvertes de toile. Tou

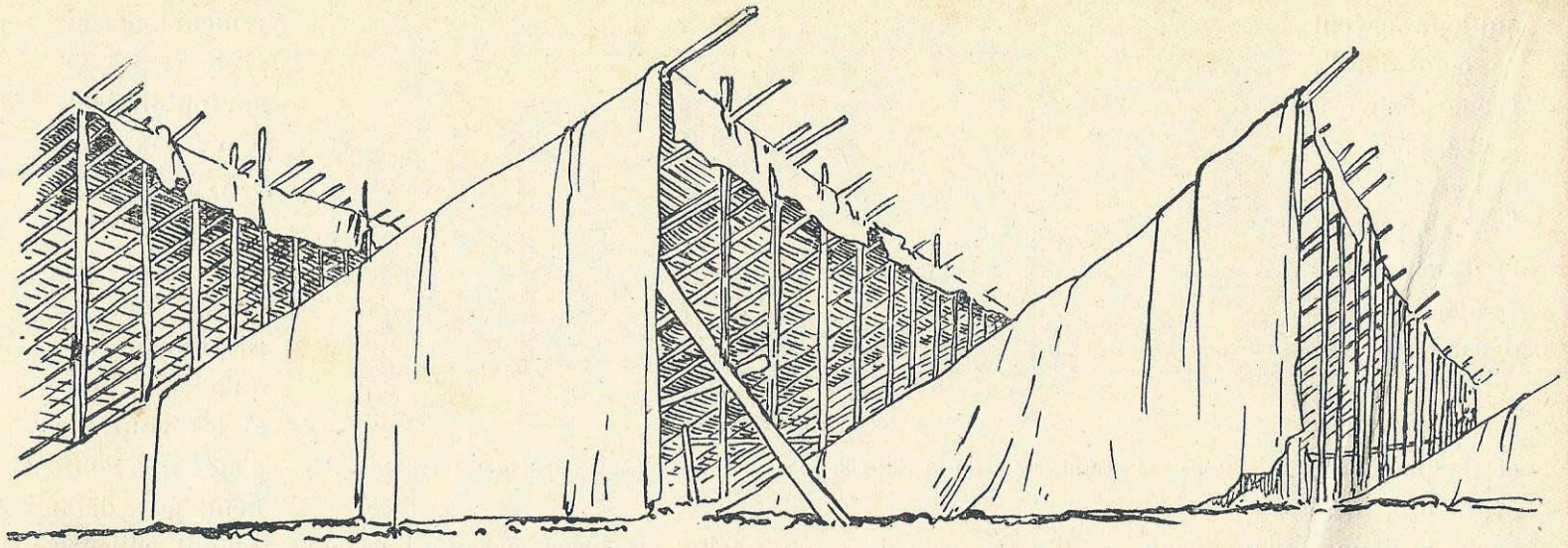
qui leur servent de contreforts ; la charpente s'achève par une claire-voie dont les bois figurent le dessin d'une vaste caisse d'emballage. Sur cette carcasse de poteaux et de planches, étendez une bâche et vous avez un appartement pour prisonniers. La toile garantit des vents dominants d'Ouest mais la tente est entièrement découverte vers l'Est sur toute sa hauteur ; aux deux extrémités de cet appentis géant, les pans de la toile se rabattaient jusqu'à terre, mais si les courants d'air ne soufflent pas dans ces deux coins, la brise circule librement partout ailleurs et le vent se coule sous ces toiles, les gonfle comme des voiles et parfois même les soulève



Poutres et planches ! Construction simplifiée ! Architecture primitive. Bâtiments provisoires !



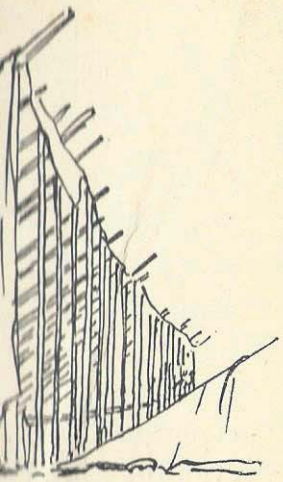
Les mêmes, couvertes de toile. Tout en devanture ! Installation de pays chauds dans un climat humide ! Recommandé à ceux qui dorment la fenêtre ouverte !



Qu'y peut-on loger ? Réponse : En Allemagne, au 20e siècle, on y loge des êtres humains sur la paille.

complètement. Entre chaque tente, un étroit passage, de la largeur d'un homme existe entre les piquets bas qui attachaient les cordes de la tente précédente et les hauts poteaux de la tente suivante ; sur ce toit à pente unique, l'eau dévalait avec rapidité, et s'accumulait dans des rigoles, menaçant d'inondation et les piétons et les habitants du logis.

Dix de ces tentes, à notre arrivée, étaient complètement achevées et déjà occupées ; sur le sol encore humide, était répandue de la paille, là abondante, ici rare, suivant l'ingéniosité de ceux qui occupaient l'emplacement. Une dixième tente était en construction, et des charpentiers bénévoles, prisonniers français, édifiaient la légère bâtisse ; plus loin à terre, des poutres, des bâches et quelques bottes de paille, qui devaient sans doute être utilisées par de nouveaux venus, dont nous étions.

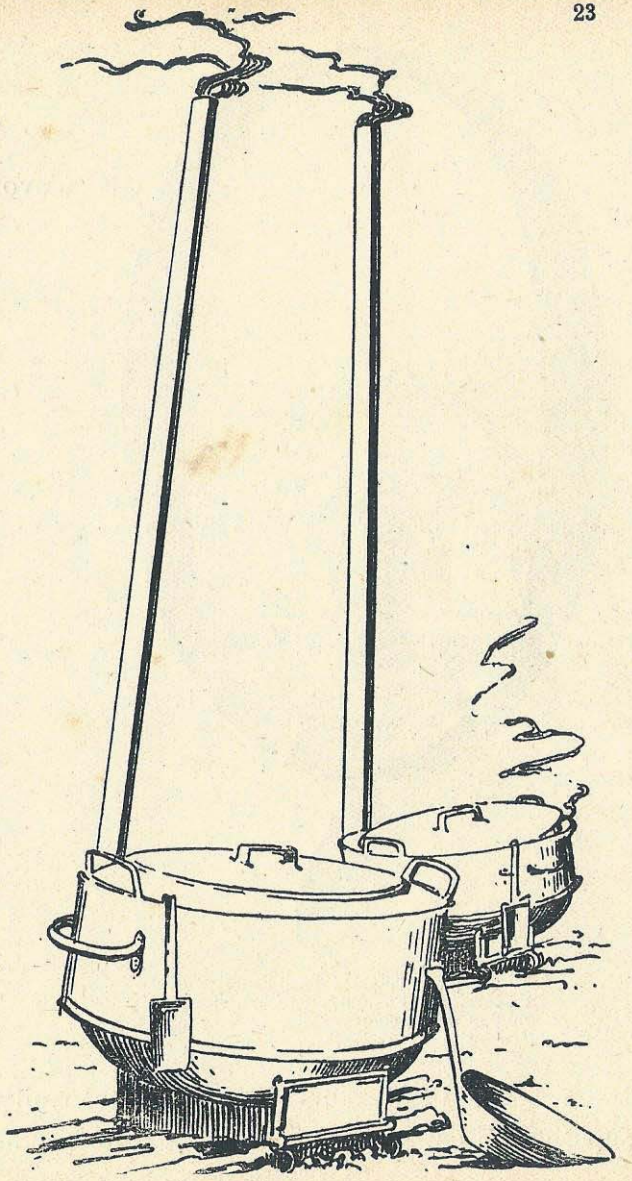


existe entre les
tente suivante ;
igoles, menaçant

ées ; sur le sol
sité de ceux qui
ntiers bénévoles,
ches et quelques
nt nous étions.

Au centre du parc, dans la région accidentée et boisée, sur le sol de l'ancienne ferme, était dressée une tente longue de dix mètres, large de six, et basse ; elle était à double pente, et par l'ouverture qui lui servait d'entrée, on apercevait des sacs de vivres, des pains de munitions allemands, quelques quartiers de viande. Nos hommes de corvée et des gradés français, adjudants et sergent-majors surtout, s'agitaient ; le crayon d'une main, le carnet de l'autre, ils prenaient des notes ; un adjudant, maître d'armes, commandait d'un ton bref. C'était la tente aux provisions ; un fil de fer bas, grossièrement planté, défendait les abords de ce magasin. Sage précaution ; car du 8 septembre au 15 septembre, les Allemands avaient distribué à leurs prisonniers une livre (500 grammes) de pain, par homme !

Tout le long de cette tente, mais d'un seul côté, étaient posées des marmites en fonte ; à chaque tente étaient attribuées deux marmites, reposant sur des fourneaux primitifs. Des cuisiniers s'étaient offerts pleins de zèle et d'appétit, et un gradé, sergent-major pour le moins, adjudant le plus souvent, avait la garde de la petite guitoune où l'on serrait les distributions, et la surveillance du personnel, particulièrement aux heures des repas. Une vive animation régnait autour de ces foyers et il fallait de nombreuses admonestations, enguirlandées de quelques apostrophes monosyllabiques, pour tenir les



Ces marmites sortent des grands établissements industriels d'Allemagne. On n'y fait pas la lessive, mais la soupe ou le café.

Le tout-à-l'égoût ! Trop d'air, trop de lumière ! Pas d'hygiène. Lettrine : ne pas lire latrine.

curieux et les affamés à distance. Un barbelé protégeait « la cuistance » et ses précieuses denrées.

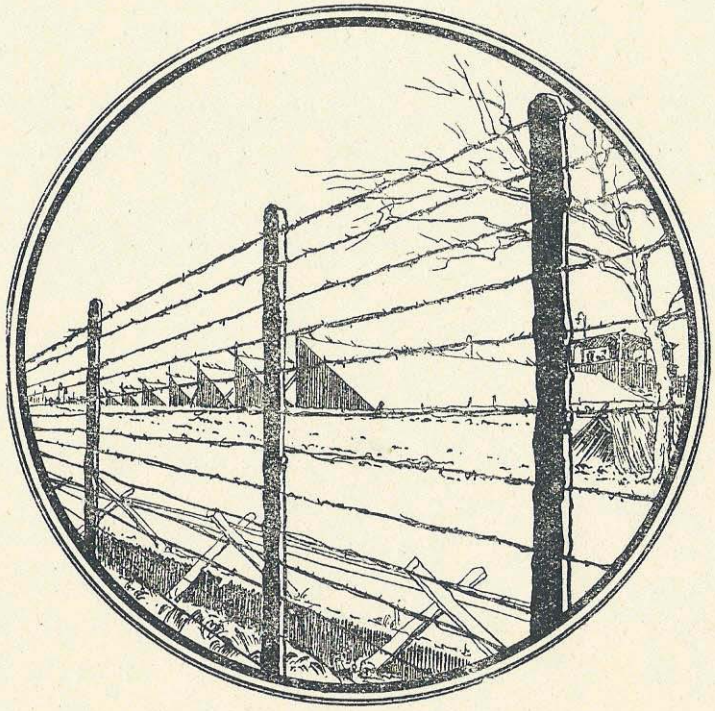
QUE n'avons-nous maintenant, pour achever notre description des richesses de ce camp, la possibilité de parler en latin ; mais nous devons être complets. Tout le long des poteaux à barbelés qui clôturaient notre camp, au Nord, était creusée une tranchée de 1 mètre de profondeur et de 50 à 60 centimètres de largeur ; au-dessus de ce fossé, sur deux poutres entrecroisées et fortement fichées en terre de distance en distance, un troisième « bâton » plus long et posé de travers, permettait à chacun de satisfaire à la nature ; au centre, une grande fosse carrée, un peu plus profonde servait à une opération moins compliquée. C'étaient des feuillées : et pour donner à ce nom plus de couleur locale, l'administration allemande avait garni l'entrecroisement des fils de fer de branches d'arbres, mais hélas ! les branches coupées ne conservent pas leur garniture de feuilles indéfiniment, et les curieux peuvent découvrir ce qui n'est même plus voilé !

Un phénomène climatologique expliquait l'emplacement, au côté Nord, de « ces lieux » ; les vents ne soufflent de cette direction qu'exceptionnellement (mais l'exception ne fut pas toujours la règle).

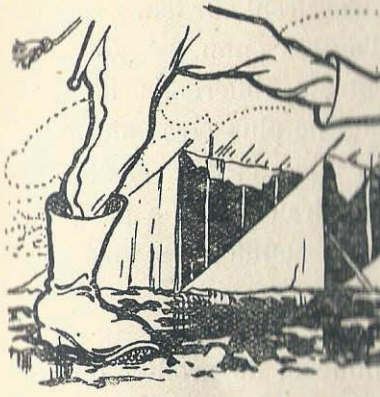
Tel est l'état dans lequel se trouvait le parc à prisonniers de Haus-Spital. Notre inspection superficielle est terminée, et après cette promenade, nous attendons patiemment de savoir où nous serons

logés. Nous apprenons
nos sacs et nos couve
un loustic. Allons, tou

logés. Nous apprenons que notre bataillon occupera la dernière tente en construction. Nous prenons nos sacs et nos couvertures. En route pour la tente, dit un sergent. Elle sera longue l'attente, répond un loustic. Allons, tout n'est pas perdu, puisque l'on plaisante.



Le prisonnier ne voit et n'est vu qu'à travers un grillage de fils de fer barbelés

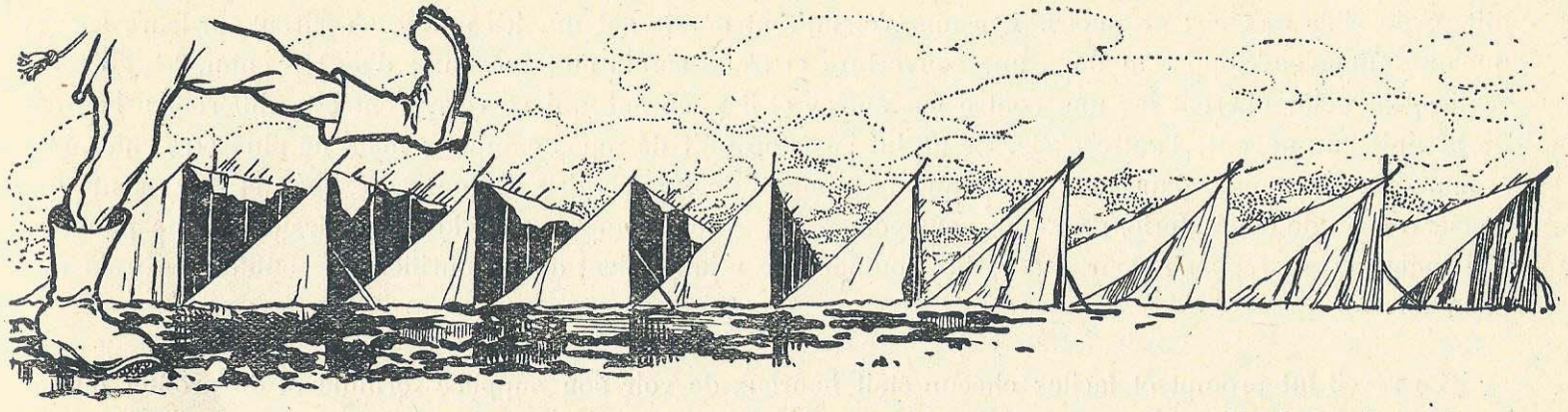


LES TENTES. — Un peu d'ir
plan et les bo

AU MOIS D'OCT
brouillards
l'obscurité
journée que pour la n

Les tentes déjà m
était incomplètement dr
à l'air libre qu'on leur
parti à prendre ; ils d

CHAPITRE II



LES TENTES. — Un peu d'imagination pourrait faire croire à un campement de nomades, dans les régions du soleil. Mais la boue du premier plan et les bottes de la sentinelle nous ramènent au pays des brouillards septentrionaux et du « pas de l'oie ».

LA TENTE

AU MOIS D'OCTOBRE, dans la région de Westpthalie, les jours ensoleillés sont rares ; les brouillards du matin et du soir sont fréquents, les pluies tombent un jour sur deux et l'obscurité tombe à sept heures. Il y a donc nécessité d'avoir un abri, tant pour la journée que pour la nuit.

Les tentes déjà montées étaient occupées par un contingent plus que suffisant, et la dernière tente était incomplètement dressée ; tous ceux qui étaient arrivés dans la journée du 14 septembre, attendaient à l'air libre qu'on leur désignât un emplacement. L'approche du crépuscule dicta aux gradés français le parti à prendre ; ils décidèrent d'entasser les nouveaux venus provisoirement sur les lieux mêmes où

devait s'élever la nouvelle tente ; une portion en était déjà couverte ; le reste ne montrait que quelques éléments de sa carcasse de bois. La crainte de rester une nuit entière à l'humidité fit que l'on s'adapta le mieux possible aux circonstances. Les uns s'étendirent sur le sol nu, les autres s'assirent sur leurs sacs ; quelques-uns s'enveloppèrent dans une couverture et s'adossèrent aux poteaux ; d'autres enfin, les genoux repliés, se pelotonnèrent les uns contre les autres et il y en eut qui se relayèrent aux différentes heures de la nuit l'un debout, l'autre assis. Ce ne fut pas une nuit de repos complet ; mais ne plus être enfermés à cinquante au moins, dans un compartiment empuanti de fumier, des senteurs du tabac et des relents de conserves ou de charcuterie, parut un soulagement, et si les membres ankylosés souffraient de ne pouvoir s'allonger ou se replier à leur guise, les poumons se réjouissaient de se purifier au souffle très frais du plein air.

Le réveil fut prompt et facile ; chacun était heureux de voir son supplice terminé et de profiter d'une matinée qui, par surprise, fut douce, de cette douceur d'automne où le soleil se plaît à des caresses dernières. La leçon de la nuit fut profitable et quelques ardents mirent délibérément leur capote par terre et s'improvisèrent charpentiers. Les poteaux furent consolidés ; les étais en contreforts furent assujettis, les planches transversales bien fixées, et peu à peu la bâche de toile recouvrit cette primitive armature. Le tout manquait un peu de précision ; c'était la faute aux instruments incomplets dont disposaient des ouvriers qui n'étaient pas de métier. Un poteau était moins enfoncé que son voisin ; un contrefort dépassait de un mètre, l'autre de deux mètres ; la toile pendait sans régularité et cette fantaisie qu'a marquée très exactement notre dessinateur est une preuve de plus de la fidélité de son observation.

Des Allemands, on n'en voyait heureusement que peu ; cependant, quelques voitures pénétraient dans le camp et apportaient ou les vivres du jour, ou des planches et des poutres, ou de la paille. Les hommes du train des équipages, les tringlots allemands qui les conduisaient ne se préoccupèrent que de les décharger au plus vite ; leur consigne s'arrêtait à mener un chargement au camp et à en revenir à vide. Et personne ne se préoccupait de leur indiquer un emplacement. Aussi, les prisonniers,

las d'assister à une telle
et si les voitures à pr
les escortait à cheval et

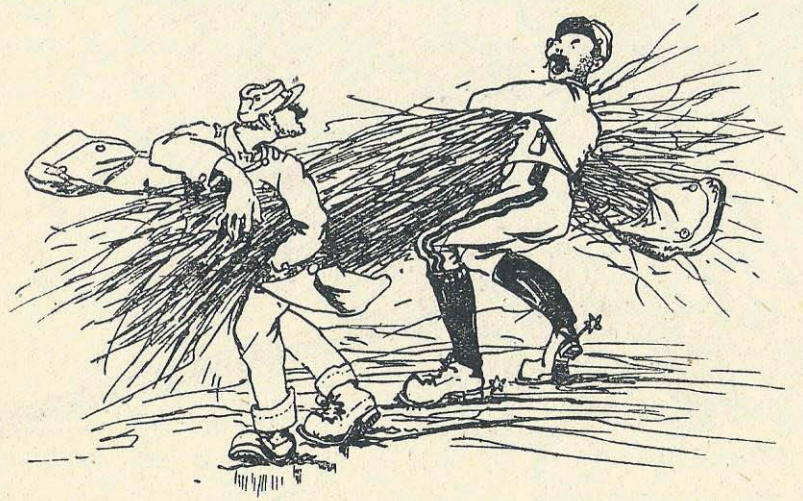
La voiture d

las d'assister à une telle gabegie de l'administration militaire, prirent la décision de se servir eux-mêmes ; et si les voitures à provisions furent délivrées en mains propres, grâce au sous-officier allemand qui les escortait à cheval et qui avait une responsabilité à garder, les voitures de paille et de planches

La voiture de paille. — Ce chariot, de forme antique, porte une des denrées les plus précieuses de Haus Spital.

furent assaillies par les prisonniers et dépouillées avec une prestigieuse rapidité ; on en voyait qui arrachaient une botte de paille, parfois même deux bottes et se hâtaient vers leur groupe ou leurs amis, mais avant d'avoir atteint leur but, ils étaient dévalisés par les retardataires incapables de percer jusqu'à la voiture. Dans ce brouhaha, les plus vigoureux avaient le dessus et l'esprit de corps venait à la rescousse. Les fantassins ont toujours prétendu que les artilleurs et les soldats du génie avaient abusé de leurs forces pour se servir les premiers ; ces corps d'élite eurent, il est vrai, plus d'entente et plus de hardiesse.

Il fallut procéder à des opérations stratégiques, désigner l'homme qui prendrait la botte sur le chariot, celui qui la recevrait au bas et l'escorte qui protégerait des bras et de la voix, les porteurs du précieux fardeau. Grâce à ces précautions, la tente, construite la dernière, put avoir sa litière ; mais qui dira les regards de convoitise qu'un groupe lançait sur le voisin dont la provision avait été plus abondante, qui relatera les propos aigre-doux qui s'échangèrent de groupe à groupe, d'arme à arme, de l'infanterie à l'artillerie et de la douane au génie ! On en vint à établir des hommes de garde qui veillèrent ce jour-là sur la litière.



Ces deux compatriotes se disputent leur lit. Ils se disent quelques aménités qu'on peut traduire sous cette forme poétique.
« Sors vainqueur d'un combat dont « la paille » est le prix ».

Avec la paille pour plancher, la toile pour toiture et muraille de fond, l'habitation était achevée ; les portes et les fenêtres étaient inutiles ; l'air et la lumière entraient à plein flots, par suite de l'ingénieuse disposition de ces tentes à un côté ; la pluie même pouvait y avoir accès quand les remous de l'atmosphère chassaient les gouttes à contre-vent. Si longues que fussent les tentes, il ne pouvait,

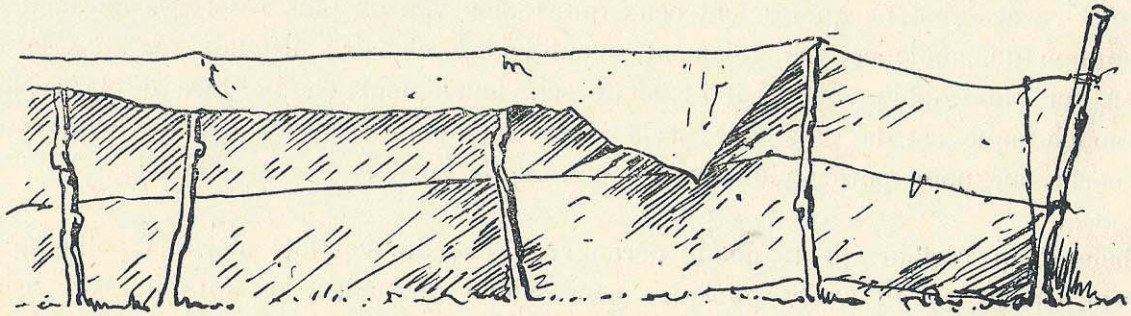
vu le nombre des prisonniers, y avoir de place perdue : l'espace était très restreint et la paille convenablement étendue en accentuait encore l'étroitesse. Ce fut une opération délicate de donner à chacun sa place ; quiconque avait participé de ses mains ou de ses conseils à l'édification du bâtiment prétendait à une situation privilégiée. Des discussions s'élevaient, dont le ton menaçant risquait de détruire la camaraderie, et les hurlements du plus grand nombre couvraient les récriminations de ceux qui, s'étant installés les premiers, gardaient leur lot avec la fierté de Mac-Mahon à Malakoff. Les gradés français firent procéder, avec tact et équité, à l'évacuation complète de la tente, réunirent une commission de campement, délimitèrent géométriquement l'espace départi à chaque section de cinquante hommes, réservèrent aux deux coins le logement du chef de groupe et de la douane. On se serait cru à l'entrée du Grand Palais, le jour où l'on indique à chaque éleveur le box réservé à ses produits sélectionnés.

Les 1.000 hommes du groupe, divisés en sections de cinquante hommes, à l'extérieur de la tente, prirent leur rang dans la colonne ; et section par section, chacune sous la direction d'un homme de confiance, vinrent, à leur tour, occuper, sacs en main, musette et bidon en bandoulière, leur portion de tente. Quand l'homme de confiance eut dit aux hommes de sa section : « c'est là », il ne fut pas besoin de les pousser à entrer ; ils se précipitèrent en bloc vers le fond, se bousculèrent et firent acte de propriétaires en s'étendant de toute leur longueur et de toute leur largeur à la place qu'ils avaient repérée et regardèrent narquoisement ceux qui, moins vifs ou plus réservés, devaient se contenter du reste. L'homme de confiance, généralement, n'eut pas à choisir ; il était sûr que le dernier coin lui était laissé, et philosophiquement, il installait son fourniment en bordure de la ruelle, là où la circulation atmosphérique est la plus vive et la paille la moins épaisse ; son seul avantage était d'être voisin de la porte ou, pour parler plus exactement, de la sortie.

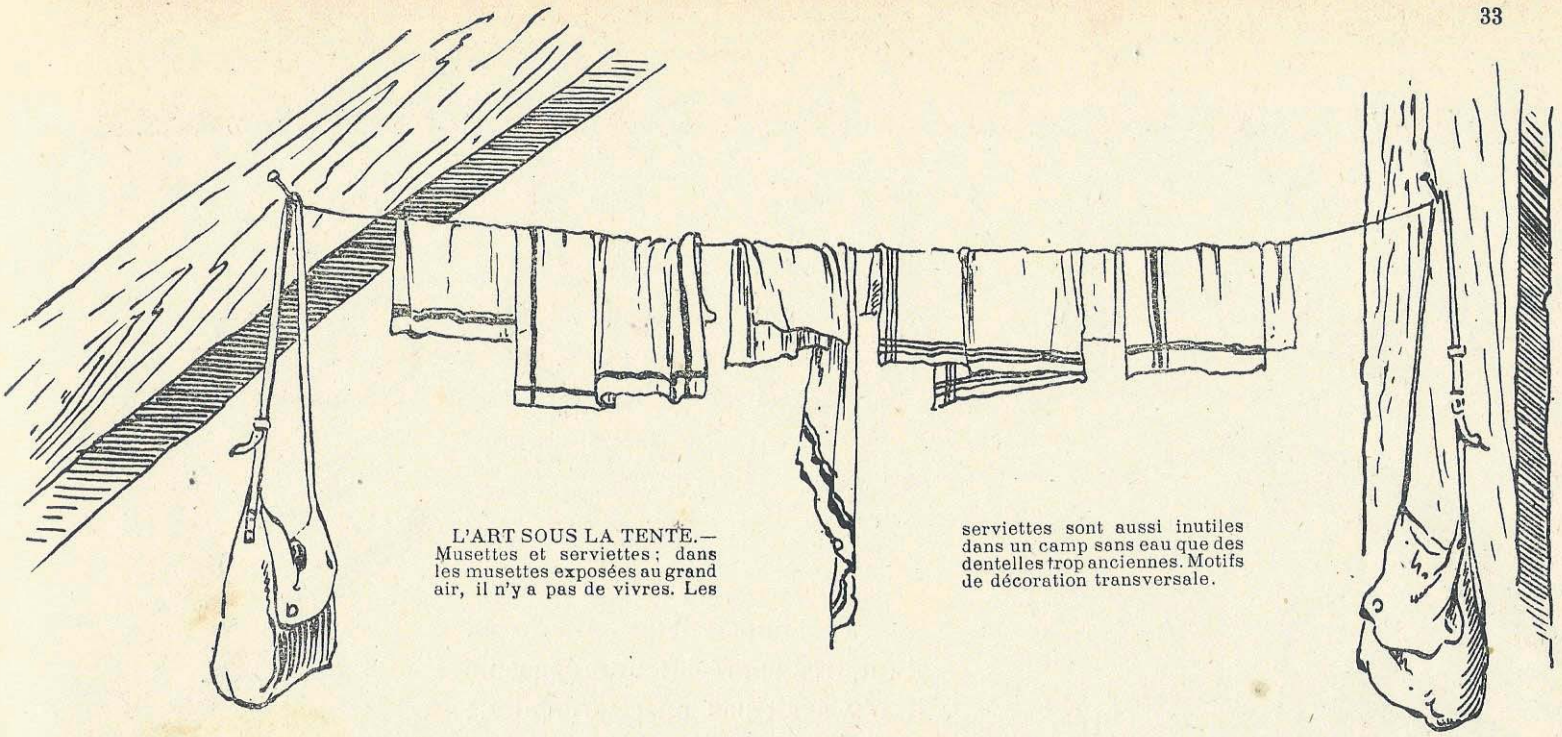
Quand chacun fut certain qu'on ne le dérangerait pas de son lot, alors la politesse et la camaraderie reprirent leur rôle ; on se fit quelques concessions mutuelles, on fut aimable : ceux du fond se plaignirent qu'ils n'auraient pas assez d'air, ceux du devant qu'ils en auraient trop, ceux du milieu

qu'ils seraient très serrés, et tous d'exagérer les misères de leur condition pour ne pas exciter l'envie ou pour prévenir les réclamations. L'importante affaire était d'être casé et ceux qui avaient l'habitude de voyager, avant la guerre, dans des wagons complets, se rappelaient les réflexions des voyageurs, bourrus au départ, bienveillants en cours de route. Tout se tasse, même cinquante hommes sur la paille.

Dans cette longue avenue, entoilée sur bois, il se forma rapidement des habitations particulières ; la communauté du logis, pour chaque unité de cinquante hommes, fut renforcée par la communauté des repas ; les cuisines fournissaient les repas par section de cinquante. Pour éviter les contestations, isoler chaque unité et surtout tamiser les courants d'air, le soldat français prouva qu'il était débrouillard et ingénieux. Des ficelles sortirent des poches ou des sacs ; la fameuse ficelle à nettoyer les fusils était encore dans la pattelette du sac. On tendit ces cordes, on dénicha quelque part des planches, on planta des clous trouvés aussi ailleurs, et grâce à ces moyens de fortune et de ruse, l'appartement se limita ; chaque section fit son mur mitoyen et les couvertures ou les capotes furent élevées à la dignité de tapisseries ; les sacs ou les souliers formèrent les appliques ou les lustres (sans bougies, comme dans les palais nationaux) ; les bidons et les ustensiles de campement simulèrent les poteries et les faïences que leur antiquité consacre objets d'art ; les musettes vides figurèrent parmi les tableaux ; les musettes pleines restèrent en bandoulière ; on ne se sépare pas de son garde-manger en temps de disette. Rien ne traînait sur le sol, car il eût été dangereux de laisser sous la paille un objet

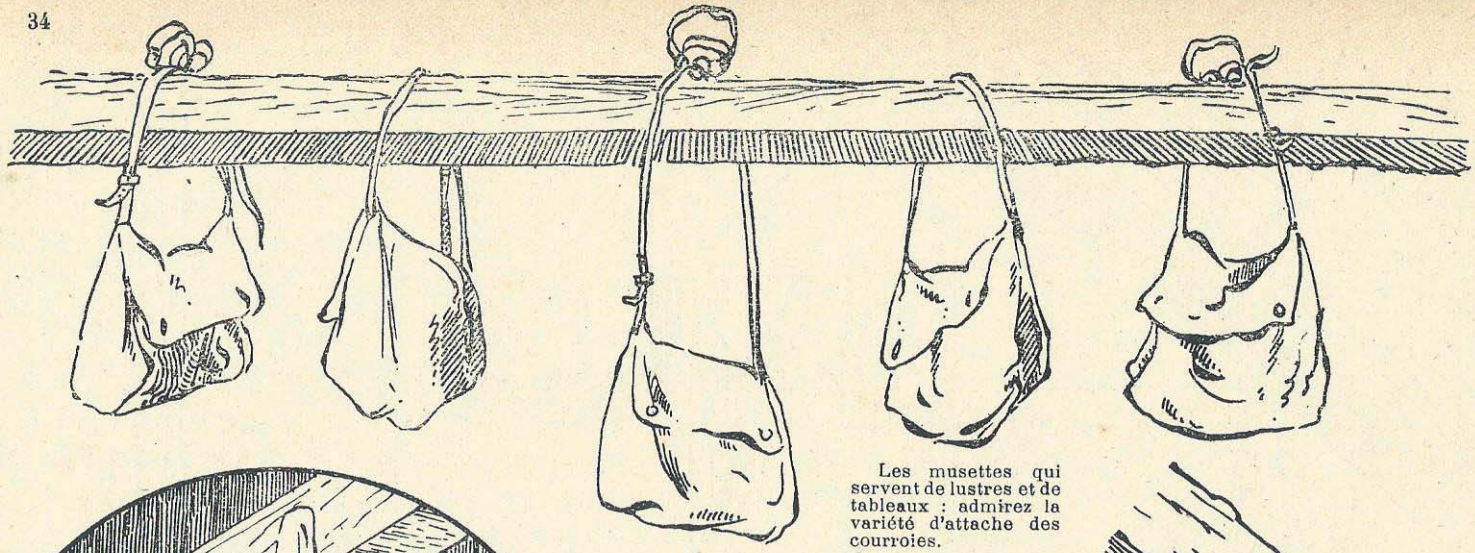


Un mur mitoyen : cette frontière est respectée.

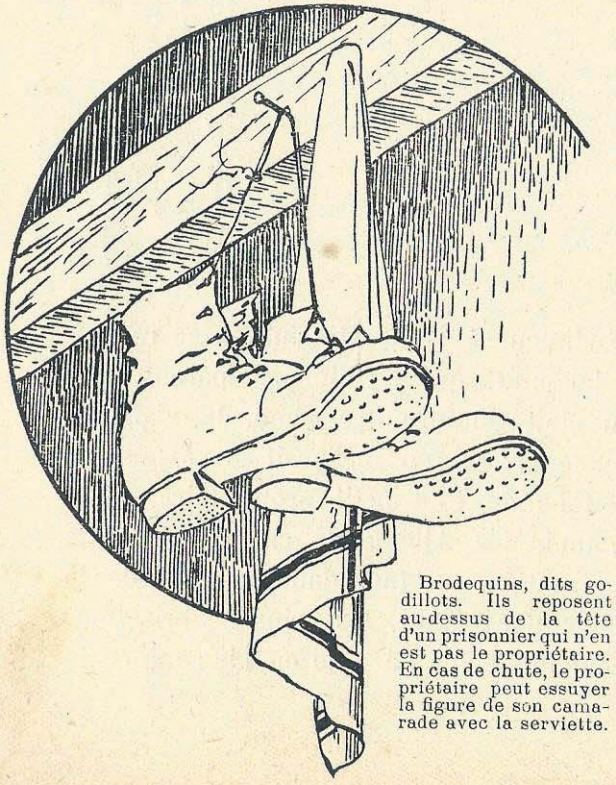


L'ART SOUS LA TENTE.— Musettes et serviettes ; dans les musettes exposées au grand air, il n'y a pas de vivres. Les serviettes sont aussi inutiles dans un camp sans eau que des dentelles trop anciennes. Motifs de décoration transversale.

mobilier : il aurait changé de place et de propriétaire. De compartiment à compartiment on se rendait visite, mais les yeux suivaient avec prudence la démarche d'un inconnu, qui n'était pas parent, ami ou connaissance d'un membre de la communauté ; si cet inconnu était d'une autre arme, la vigilance était encore plus active. Tout était précieux, jusqu'à la paille elle-même ; on en mesurait la valeur aux efforts qu'avait coûtés sa conquête : instinct de propriétaire, mettons de tout petit propriétaire. Cette paille, qui nous servait de litière était de bon usage au début, mais les Allemands en fournirent la quantité la plus faible et nous forcèrent à la repousser tous les matins, en tas, dans le fond de la tente ; cela empêchait qu'on marchât pendant la journée sur son lit ; par contre, les brins se brisèrent, se hachèrent et très rapidement tournèrent en poussière ; notre couche devint de plus en plus mince et la terre de plus en plus dure.

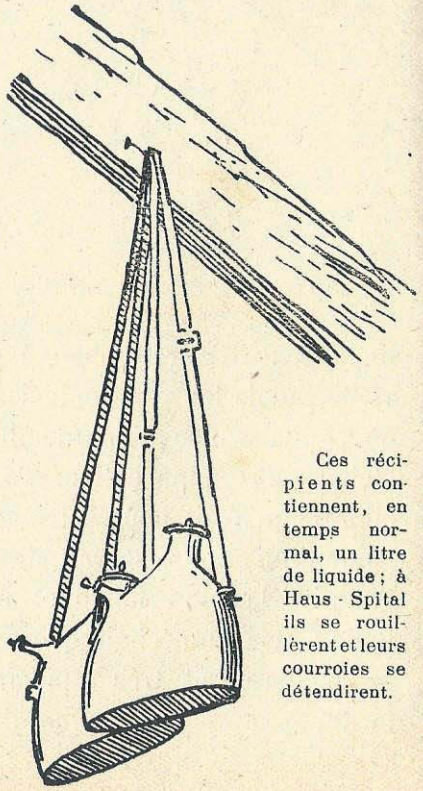


Les musettes qui servent de lustres et de tableaux : admirez la variété d'attache des courroies.



Brodequins, dits godillots. Ils reposent au-dessus de la tête d'un prisonnier qui n'en est pas le propriétaire. En cas de chute, le propriétaire peut essuyer la figure de son camarade avec la serviette.

Tout imparfait que fut le logis, il fut très apprécié; au crépuscule il n'y avait pas un retardataire ; tout le monde était parqué. On escomptait une nuit convenable après tant de nuits passées à la belle étoile ou en wagon. La difficulté principale fut d'installer les dormeurs ; on perdait de la place à mettre les litières côte à côte. On combina des arrangements en longueur et en largeur; un premier rang, celui du fond, avait la tête appuyée à la toile

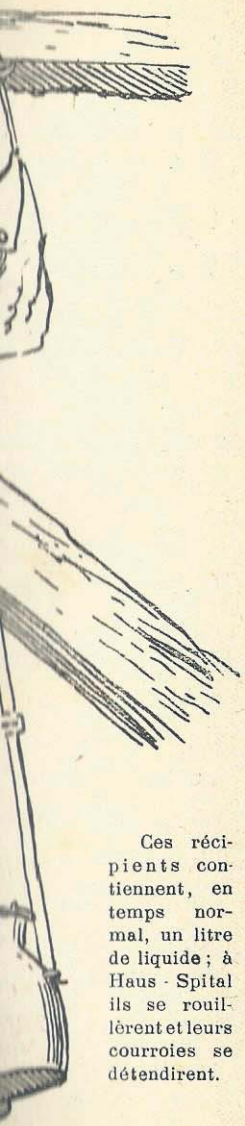


Ces récipients contiennent, en temps normal, un litre de liquide ; à Haus - Spital ils se rouillèrent et leurs courroies se détendirent.

de la tente ; u
le même sens,
deux rangées,
dans le sens
bord de la ter

Ce plan d
quelques chang
en bordure de
levait pendant
de ses compag
concessions ré
pas encore sub
civil ; puis on
à l'heure des

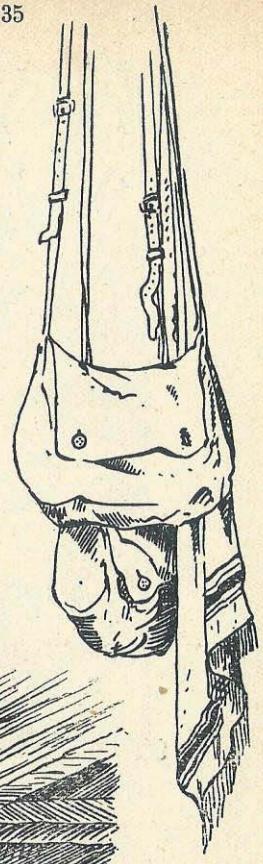
La paille



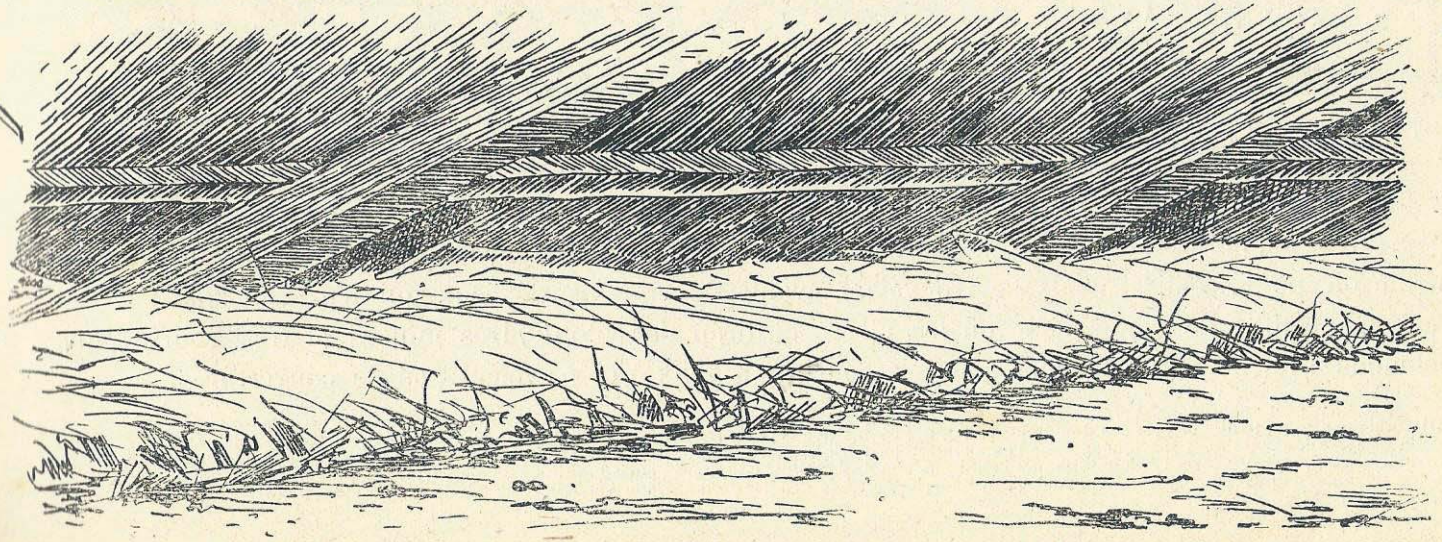
Ces récipients contiennent, en temps normal, un litre de liquide ; à Haus - Spital ils se rouillèrent et leurs courroies se détendirent.

de la tente ; un second rang, dans le prolongement du premier, s'installa dans le même sens, perpendiculairement à la ruelle ; et dans les intervalles de ces deux rangées, quelques prisonniers s'étendaient aux pieds de leurs camarades, dans le sens de la largeur, les uns se trouvant ainsi au milieu, les autres au bord de la tente.

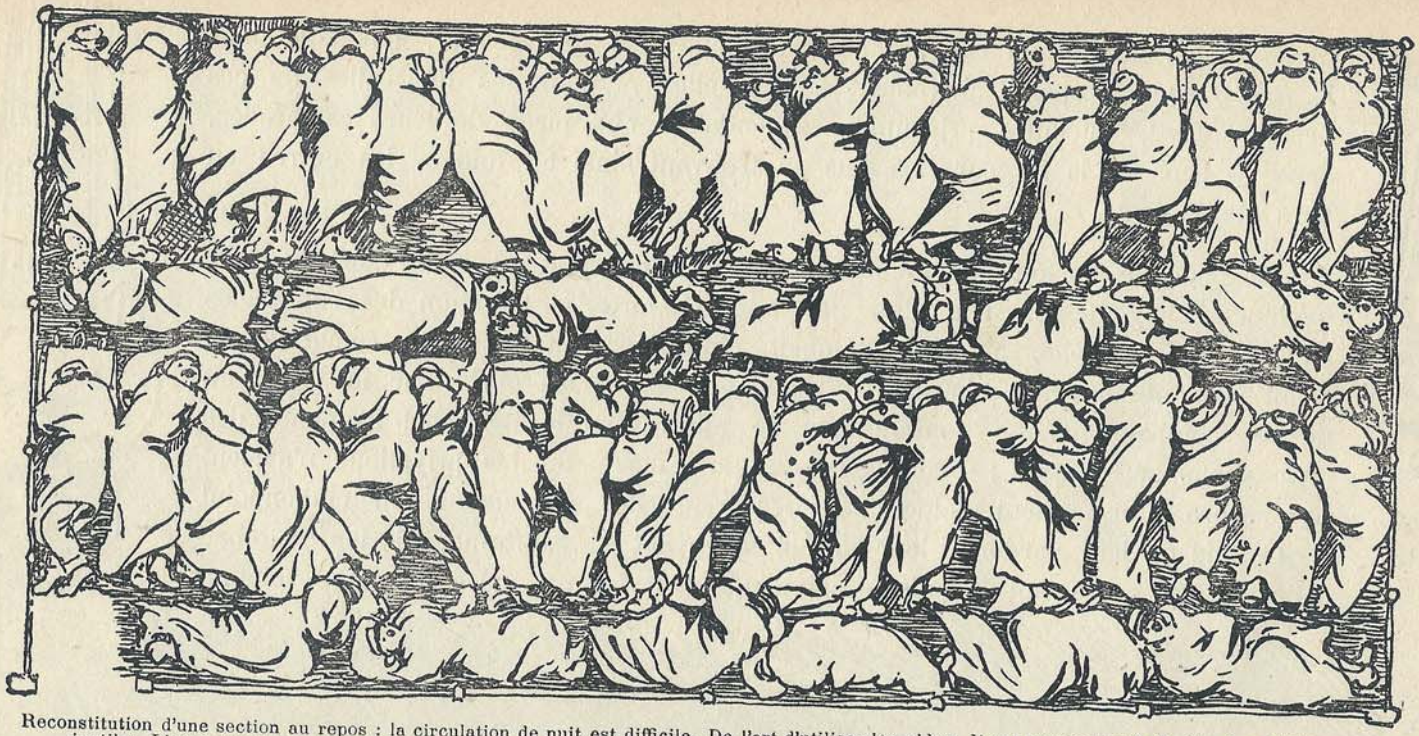
Ce plan de dortoir ne s'établit pas immédiatement et subit dans la suite quelques changements. Si la pluie devenait trop forte, la situation des camarades en bordure de ruelle, où l'eau tombait, était dangereuse ; si un camarade se levait pendant une nuit obscure, il risquait de poser les pieds sur la tête d'un de ses compagnons. La communauté de misère eut le bon effet d'amener des concessions réciproques ; mais ceux que la guerre ou les privations n'avaient pas encore suffisamment amincis se virent reprocher amèrement leur embonpoint civil ; puis on leur pardonna leur obésité en voyant les souffrances de leur estomac à l'heure des repas ; et la cuisine allemande leur fut une cure d'amaigrissement.



Musettes et serviettes : décoration longitudinale : remarquez la boutonnière de la musette du premier plan et les franges artistiques de la serviette.



La paille — vue de jour. — Elle est ramenée en tas au fond de la tente. — Sert de divan ou de chaise longue.



Reconstitution d'une section au repos : la circulation de nuit est difficile. De l'art d'utiliser les vides. Il est recommandé d'éviter les déplacements inutiles. L'appartement est peut-être un peu étroit, mais la Commission d'hygiène y trouverait le cube d'air suffisant.

Les couchettes disposées, on fit des lits ; lits à un ou lit à deux. Les propriétaires de ces grandes couvertures militaires, auxquelles les prisonniers sont redevables d'avoir échappé à tant de fluxions de poitrine ou de refroidissements se trouvaient avantagés vis-à-vis de ceux qui n'avaient que les couvertures plus petites de campement ou les pièces en drap de coton[1], très minces et très courtes que les Allemands avaient fait distribuer dans la journée à ceux qui n'avaient pas de couvertures.

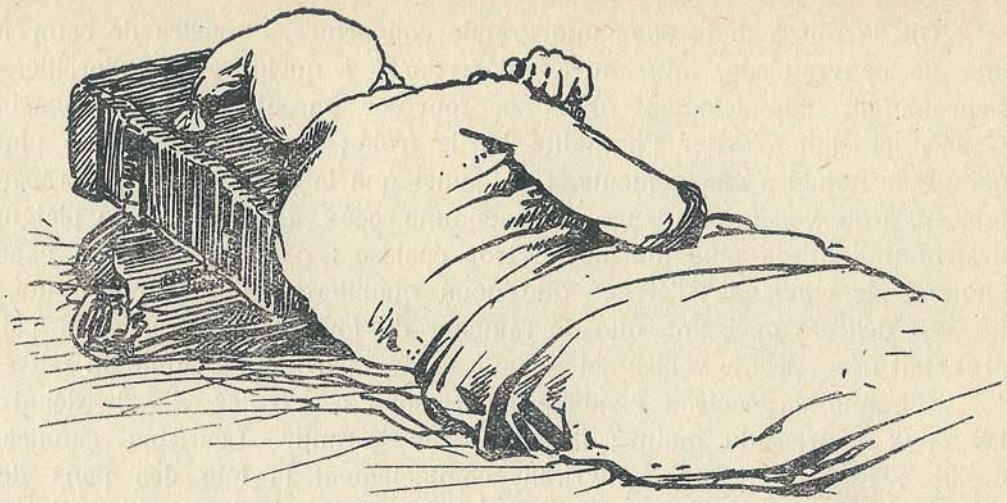
(1) On nous a raconté que ces pièces de coton avaient été réquisitionnées en Belgique, à Tirlemont, par les Allemands. Ces cotonnades, de couleurs éclatantes et de tissu léger, étaient fabriquées pour l'exportation en Afrique et valaient, au prix de gros avant la guerre, 50 centimes la pièce. Au Belge, qui lui fixait le prix à un mark la pièce, l'officier allemand signa un bon de 3 millions de marks pour 3 millions de couvertures ; quelques jours après, mieux renseigné sur les prix de ces marchandises, l'Allemand voulut corriger le bon et le réclama à son vendeur ; mais le Belge, prudent et avisé, l'avait déjà confié à une Banque de Hollande.

On se mit à deux sous une grande couverture, et celles de campement ou de coton servirent aux uns de couvre-pieds, aux autres d'édredons, à quelques-uns d'oreillers. Des camarades plus frileux s'enroulèrent complètement dans la leur et purent ainsi emmagasiner une chaleur quasi-double. L'essentiel était d'éviter l'humidité ou le froid ; les expériences de plusieurs nuits consécutives amenèrent de notables changements. C'est ainsi que la paille fut mieux répartie ; ceux du devant trouvaient la terre trop voisine de leurs os et comme ceux du fond ne se plaignaient pas, on en conclut qu'ils avaient une litière plus fournie ou trop épaisse : ce qui se trouva exact à l'inspection minutieuse de l'homme de confiance ; l'erreur que nous qualifierons d'involontaire fut réparée ; mais chaque soir, ce fut une délicate opération que de ramener du fond vers la sortie, la paille, amoncelée dans la matinée, et il était nécesaire de veiller soi-même à cette répartition. Comme on fait son lit, on se couche !

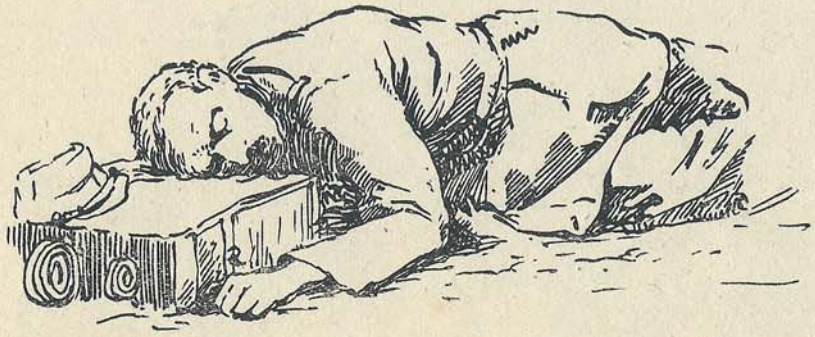
L'humidité pénétrait insidieusement sous ces tentes dès le début de la nuit et s'accentuait vers les deux heures du matin ; il fallait s'en garantir. Les uns enfoncèrent leur calot jusque sur les oreilles ; les autres se recouvrirent complètement la tête des pans de leur couverture, et ceux qui étaient trop grands utilisèrent des mouchoirs et des serviettes. L'un d'entre nous avait un grand mouchoir de soie, héritage d'une aïeule habituée à priser ; il l'étendait sur sa tête et se couvrant du képi, il dormait chaudement sous ce voile, sans être incommodé par le froid.

Position de bivouac. — Prêt pour une alerte. — Le sac est monté.

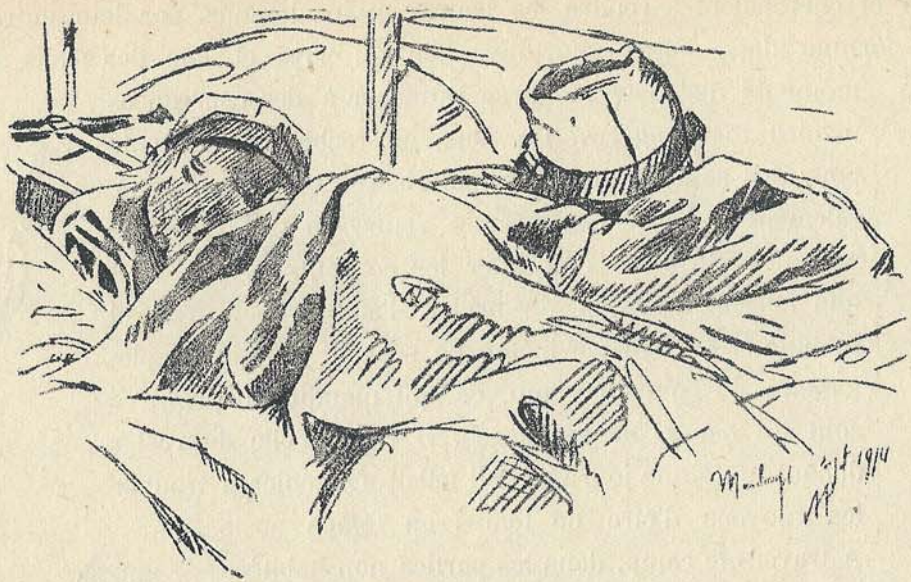
La tête ainsi à l'abri, le corps protégé par les vêtements militaires, la capote délacée de sa martingale et soigneusement drapée, les prisonniers qui avaient quitté leurs chaussures de jour et les avait échangées contre des souliers de repos ou des pantoufles, disposaient après cette toilette de nuit, leur oreiller, c'est-à-dire le sac rembourré de la musette ou gonflé de quelque vêtement inutilisé. Chacun prenait la position qui convenait le mieux à sa respiration, à son cœur ou à son foie. La première partie des nuits était supportable, bien que l'on se couchât très tôt, entre sept et huit heures ; le sommeil venait assez vite. Au début de notre captivité la digestion n'était pas troublée par une nourriture trop plantureuse et la lassitude d'une journée toute occupée à tuer le temps se faisait sentir ; on s'endormait dans la chaleur que l'on avait vainement



Le bonnet de coton — Le sac rehaussé de la musette : et l'on dort à poings fermés.



Ce prisonnier cherche à équilibrer sa tête sur son sac ; la position du bras est provisoire : menace d'ankylose à bref délai. — Le képi a été dérangé. — C'est un dormeur de la ruelle ; il n'a pas beaucoup de paille.

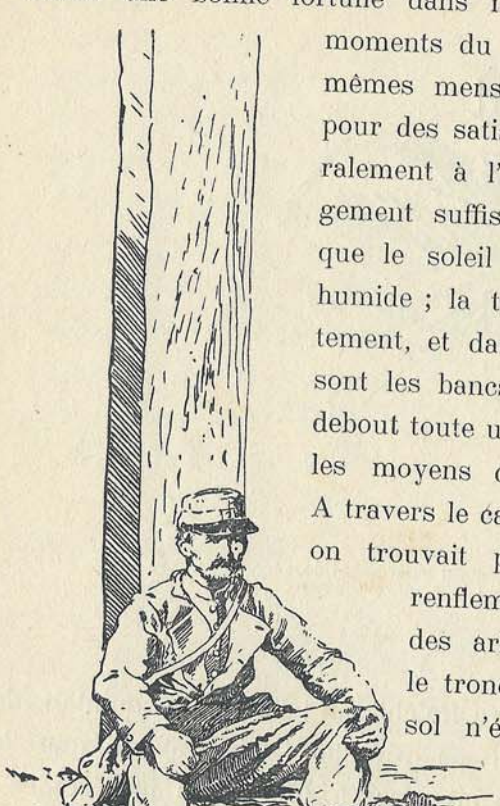


UN LIT A DEUX. — Le sac a la position classique de l'oreiller : le képi est légèrement de travers : il ne faut pas que les boutons de la jugulaire impriment leur marque dans les tempes : sensation très désagréable.

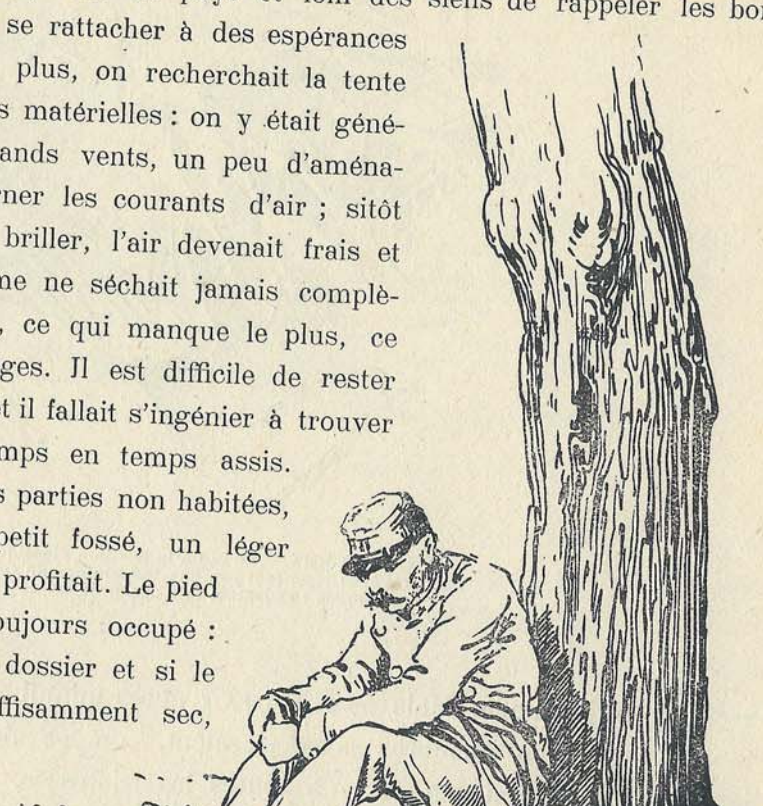
recherchée jusque-là. Mais aux heures d'après minuit, la température fraîchissait ; l'humidité suintait de toutes parts, les membres s'ankylosaient, on se découvrait, on se réveillait ; bien avant que le jour parût, on était en proie à toutes les tristesses, à tous les souvenirs, à toutes les inquiétudes ; souvent la pluie tombait ou le brouillard s'infiltrait sous les couvertures, et, à l'angoisse morale s'ajoutaient tous ces pleurs de la nature. Ah ! les nuits à Haus-Spital, quel cauchemar tout éveillé !

La tente, dortoir pendant la nuit, fut, pendant le jour, un lieu d'asile. On s'y retrouvait avec satisfaction. Les co-locataires avaient des visages connus ; ils usaient habituellement de prévenances vis-à-vis

les uns des autres et cherchaient à rendre les heures moins longues par leur entrain ou leurs récits ; c'était une bonne fortune dans notre infortune, loin du pays et loin des siens de rappeler les bons moments du passé et de se rattacher à des espérances mêmes mensongères. De plus, on recherchait la tente pour des satisfactions plus matérielles : on y était généralement à l'abri des grands vents, un peu d'aménagement suffisait à détourner les courants d'air ; sitôt que le soleil cessait de briller, l'air devenait frais et humide ; la terre elle-même ne séchait jamais complètement, et dans un camp, ce qui manque le plus, ce sont les bancs ou les sièges. Il est difficile de rester debout toute une journée, et il fallait s'ingénier à trouver les moyens d'être de temps en temps assis. A travers le camp, dans les parties non habitées, on trouvait parfois un petit fossé, un léger renflement dont on profitait. Le pied des arbres était toujours occupé : le tronc servait de dossier et si le sol n'était pas suffisamment sec,



Les jambes ne sont pas à leur aise ; mais le dos est appuyé au poteau de la tente

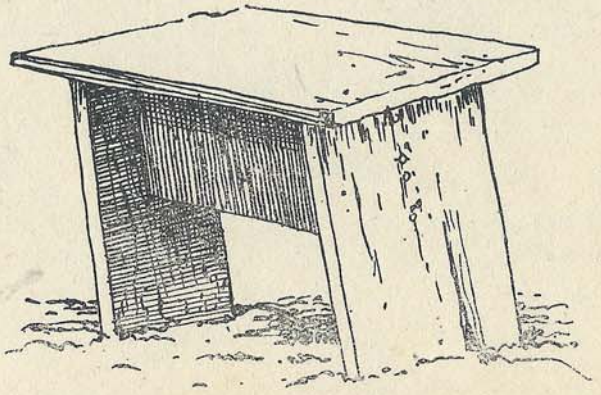


Un arbre dans le camp. — Le sol est humide. — Le prisonnier restera là tant que la fraîcheur ne l'en chassera pas.

on entassait l'un sur l'autre cinq ou six carrés de gazon, découpés au couteau, et sur ce siège primitif, tourné vers le soleil et l'horizon, on passait quelques moments jusqu'à ce que la fraîcheur vous forçât au départ ; mais la place ne demeurait pas longtemps inoccupée.

Ceux qui avaient leurs couvertures militaires les étendaient sur l'herbe et offraient à deux ou trois camarades, une place sur ce tapis de luxe. Quelques rares privilégiés purent fabriquer des petits bancs bas, mais solides, ou les achetèrent à des prix sérieux ; ils se promenaient avec leur meuble sous le bras, cherchant un coin ou un compagnon de causerie. Ils ne se séparaient jamais de leur trésor ; des planches de bois si petites soient-elles, sont utilisables de mille façons.

Sous la tente, le sol était relativement sec, la paille repliée en tas était accueillante aux membres fatigués ; les sacs pouvaient servir de coussins, d'oreillers ou de tabourets ; quelques sybarites avaient cousu leur serviette en forme de pochette, l'avaient bourrée d'herbe ou de paille et nous éclaboussaient de leur luxe. On en connaissait qui, sauf des cas extraordinaires, ne quittaient jamais leur emplacement de la nuit, le fond de la toile ; assis ou le plus souvent couchés dans des couvertures, ils combattaient par l'immobilité voulue, les effets déprimants de l'oisiveté forcée et de la nourriture insuffisante. Ils évitaient ainsi les petites incommodités extérieures et se sentaient heureux. Les distractions ne leur manquaient pas ; devant eux, au pied même de leur couche, c'était la ruelle, comme dans la chambre des grandes dames du siècle de Louis XIV, et dans cette allée des poteaux circulaient les hommes du groupe et les curieux ou amis des autres tentes ; c'était un cinématographe perpétuel, et l'oreille pouvait se complaire à écouter



Un meuble de luxe, dont la douceur est inconnue à tous ceux qui usent de fauteuils, canapés, chaises capitonnées, ou wagons de première classe.

les dialectes du Nord et les dialectes du Midi, à reconnaître l'accent de Saint-Sauveur, se mariant à l'accent de Paris ou à celui de Normandie. La tente devenait, suivant les heures, un dortoir, un réfectoire, une salle de spectacle et même un salon.

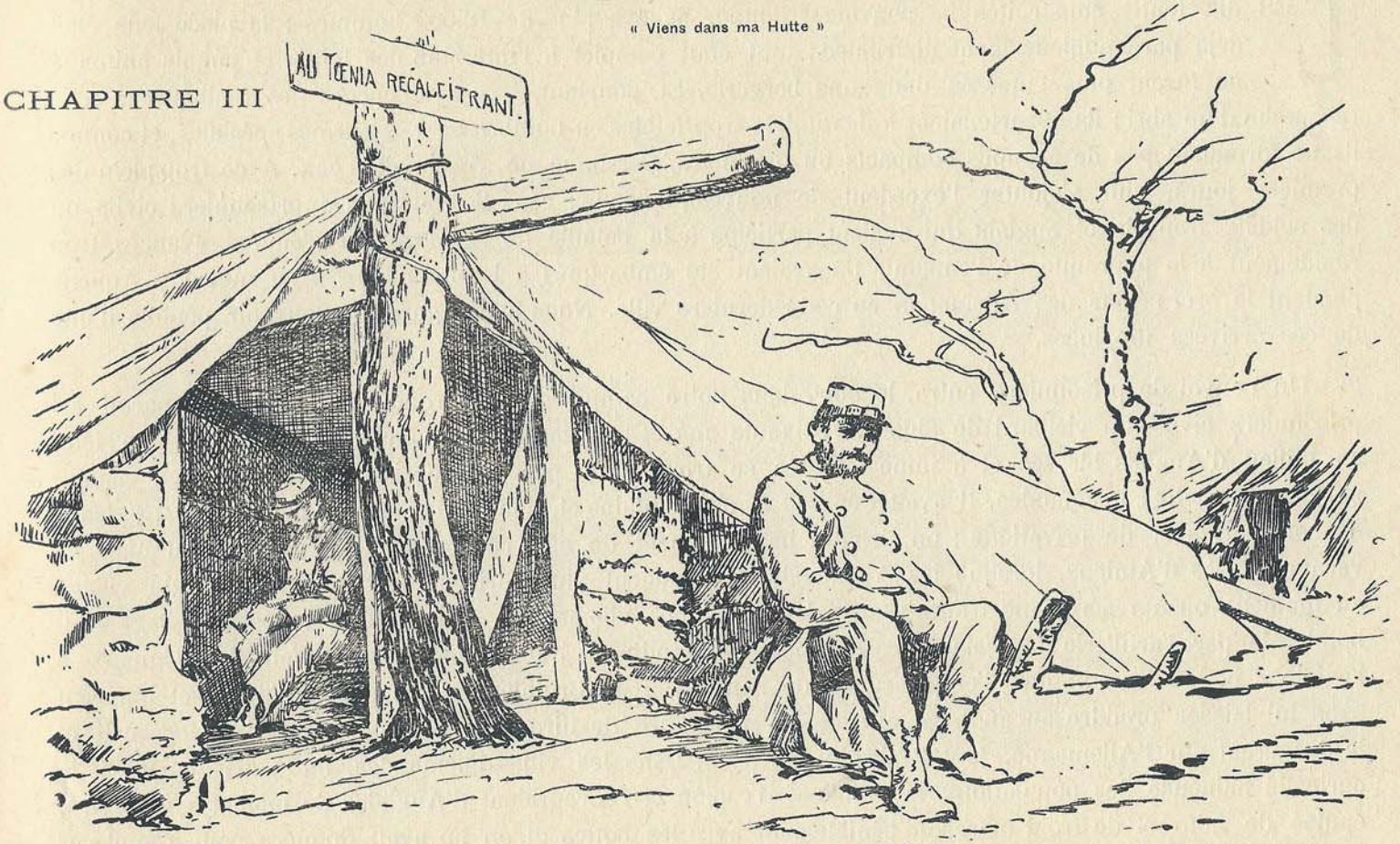
Et de fait, nous n'étions pas les plus à plaindre ; n'avions-nous pas, à côté de nous, dans le même camp, des camarades qui n'avaient pas d'abris et qui durent s'ingénier à trouver ce que les Allemands ne voulaient pas leur donner ?

CHAPITRE III

LES HUTTES

« Viens dans ma Hutte »

CHAPITRE III



AU TŒNIA RÉCALCITRANT. — Tente de luxe. Matériaux de choix : longues poutres, toiles de tente, tronc d'arbre formant trumeau et montants en bois, fils de fer barbelés à la clef de voûte : hauteur normale de l'entrée. La demeure du génie.

LES HUTTES

LES dix tentes construites ne pouvaient donner asile à plus de 12.000 hommes ; la place leur était déjà parcimonieusement distribuée ; tout était complet à l'intérieur des toiles et jamais animaux ne furent plus entassés dans une bergerie. Et pourtant, il y avait encore des malheureux à la recherche d'un abri ; ils appartenaient à des unités trop faibles en nombre ou à des armes spéciales, et comme ils ne formaient pas de groupes compacts ou organisés, personne ne s'occupait d'eux. A ce trop-plein des premiers jours, vint s'ajouter l'excédent de nouveaux venus ; ceux-là étaient des prisonniers civils ou des soldats français et anglais qui avaient participé à la bataille de la Marne et s'étaient avancés trop rapidement à la poursuite de l'ennemi. Ils avaient été embarqués à Laon, à Hirson ou même à Amiens pendant le bref séjour des Allemands en cette dernière ville. Nous avons gardé le souvenir pénible d'une de ces arrivées inopinées.

Un convoi de prisonniers entra, le soir, dans notre camp : on remarquait avec surprise, parmi les prisonniers civils, un vieillard de plus de soixante ans et un gamin de moins de quinze ans. En tête, au milieu d'Anglais blessés et à mine fatiguée, se trouvait un prêtre français en soutane et en camail, portant des bottes allemandes. Il avait dépassé la cinquantaine et, sous son chapeau, il montrait un visage de souffrances et de privations ; on s'enquit naturellement de son cas ; il nous expliqua qu'il était en vacances près d'Amiens, lorsque les Allemands descendaient sur Paris. Il sortait de l'église du village au moment où un aéroplane français survolait les lignes allemandes. Dix minutes après, le village était bombardé par l'artillerie française ; les Allemands prétendirent que le prêtre avait fait des signaux à l'aviateur et lui avait indiqué l'emplacement de leurs troupes. Brutalement, ils empoignèrent cet innocent sans lui laisser prendre aucun bagage, sans lui permettre de dire adieu à sa sœur qui l'hébergeait et le dirigèrent sur l'Allemagne, tant à pied qu'en train. Dans les villes allemandes, ils le désignaient à la curiosité haineuse des populations, le traitaient d'espion et l'encadraient d'Anglais. Ce malheureux prêtre, épuisé de faim et de froid marchait péniblement avec les bottes qu'on lui avait données pour remplacer des souliers trop minces ; il fut bafoué et frappé ; on lui jeta des cailloux, on lui cracha au visage ; les Anglais qui l'entouraient avaient été l'objet des mêmes avanies.

Par suite de cet accroissement qui fut quotidien, dans la dernière semaine de septembre, la population du camp s'éleva à 15.000 hommes, et malgré toutes les mesures de compression, les tentes ne pouvaient suffire. Devant l'incapacité, ou la mauvaise volonté, ou l'insouciance des Allemands qui n'assuraient pas de logements nouveaux, les prisonniers sans abri se servirent eux-mêmes.

Architectes et ouvriers ne manquèrent pas ; on travaillait pour soi. Dans toutes les armes, il y avait des spécialistes et nombre de soldats du génie préféraient à la tente trop encombrée les charmes d'une habitation particulière. Les nouveaux logis s'élevèrent jour par jour et sans plan préconçu pour l'ensemble : la nécessité dicta la conduite à suivre. Nous n'avons pas à relater toute l'histoire de cette construction avec ses hésitations ou ses interruptions ; ce qu'il importe de noter, c'est la rapidité avec laquelle les premiers édifices surgirent du sol nu et les méthodes et procédés qui furent employés.

Dans l'enceinte du camp, la place disponible n'était pas très étendue. Du côté nord, un voisinage trop immédiat de la fosse d'aisances était malsain ; dans le parc de réserve, aucun arbre ne mettait à l'abri des regards indiscrets ou de la police des Allemands ; les tentes, serrées les unes contre les autres ne laissaient aucun espace libre ; il ne restait donc que la partie comprise entre les cuisines, les barbelés de la prairie réservée, la dernière tente grand modèle et les rangées de poteaux du côté Sud. C'était la zône boisée du camp, loin de la porte d'entrée, cachée par les arbres, les tentes et les installations des cuisines.

L'utilisation du terrain fut remarquable ; les architectes improvisés recherchèrent avant tout le voisinage des troncs d'arbres qui leur servaient d'appui, et les pentes, le long desquelles ils pouvaient appuyer leurs fondations ; ils évitèrent les espaces dénudés et les coins marécageux. Ils se préoccupèrent de l'orientation et dressèrent leurs plans, de manière à tourner les ouvertures de leur bâtiment du côté de l'est ou du sud.

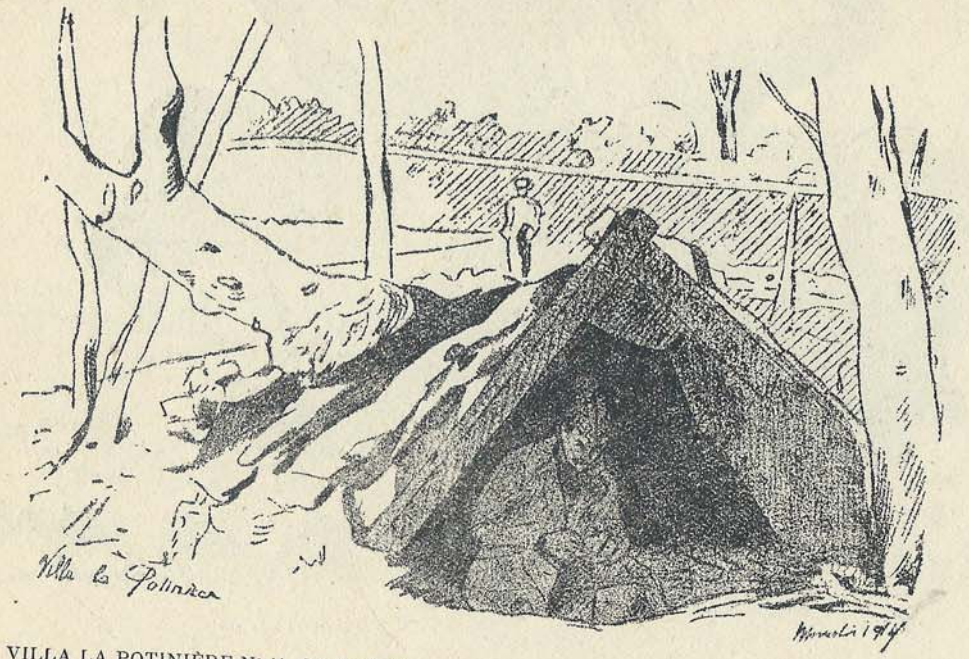
Le lieu étant choisi et le plan dressé, il leur fallut trouver les matériaux de construction et les outils de travail. Grâce à l'emploi du système D, le seul véritable, breveté S. G. D. G., ils ne furent

A L'ESPÉRANCE. — Hutte de trappeur : beaucoup de terre, beaucoup de gazon, peu de bois. Une des dernières créations. Le constructeur manquait de matériaux.

VILLA DU SOLEIL LEVANT. — Deux poutres inclinées, appuyées sur des murs de terre ; adossée à un arbre dont le squelette indique qu'il a été écorché. Exposition à l'est. Les douaniers ont l'habitude des demeures de fortune. Dans le fond, à gauche, la porte est carrée et le toit n'a qu'une pente.

pas pris au dépourvu. Après l'achèvement de la dernière tente, des provisions de bois étaient restées sur le sol et traînaient. Soucieux de la propreté du camp, nos ouvriers s'en emparèrent ; ils eurent ainsi quelques poutres, des planches, quelques morceaux de toile de tente et même du fil de fer barbelé : ils organisèrent des corvées de volontaires qui firent l'assaut des derniers chariots de paille amenée dans le camp. C'étaient là matériaux de choix entre des mains habiles.

Les autres éléments, ils les trouvèrent sur le sol même ; aux arbres, ils arrachèrent les feuillages, coupèrent les rameaux les moins gros, enlevèrent soigneusement les écorces. De la terre argileuse et grasse, ils composèrent le mortier ; ou bien ils se contentèrent de recueillir dans les allées du camp les boues qui fournissaient un ciment tout préparé, en les mélangeant avec un peu de sable. De l'herbe qui poussait en mince couche, ils détachèrent, avec le soin scrupuleux que mettent les jardiniers à soulever les mottes de gazon, des carrés d'herbes, auxquelles ils laissèrent une certaine épaisseur de terre, c'est-à-dire toute la portion dans laquelle les graminées ont répandu leur chevelu de racines ; ces carrés, ils les découpèrent au couteau et les égalisèrent, en épaisseur comme en largeur. Enfin, sur l'emplacement de la vieille ferme, ils mirent à jour des fragments



VILLA LA POTINIÈRE N° 11. On dirait d'un nomade, assis à la turque. Il doit examiner la note de son entrepreneur et vérifier les comptes du peintre décorateur.

de briques, des plâtras, mais ces filons n'avaient pas de veines bien profondes.

L'ouverture est carrée : pour entrer ou sortir faire le dos rond : l'appareil est visible ; pas d'ornementation inutile.

Les outils étaient peu nombreux ; on les découvrit, on se les prêta, puis ils disparurent. Les charpentiers des tentes avaient eu quelques scies, des marteaux et des clous ; les premiers constructeurs purent les utiliser. On vit une ou deux pelles entre les mains des ouvriers ; une hachette s'égara, pendant quelques heures, de la cuisine jusque dans les environs. Les couteaux de poche ou de cuisine remplirent à merveille leur office, et tranchèrent, au gré de l'artiste, bois ou gazon. Mais de tous les instruments, le plus utile ce fut la main. Qui chantera le poème de la main, son habileté à lier des fascines, à servir de pelle, de brouette, de truelle, à polir les boues encore humides, à égaliser les surfaces rugueuses, à comprimer la terre, à placer dans les moindres interstices le bouchon de feuilles, de cailloux et de mortier, et aussi à indiquer aux manœuvres le travail à effectuer, à dessiner dans l'air des lignes fantaisistes et à repousser les curieux qui veulent s'assurer de la solidité d'une paroi. « Défense de toucher ». Nous sommes dans un village de l'époque préhistorique, et les reliques de ce coin de terre sont aussi précieuses que les reliques du passé gaulois dans les vitrines du Musée de Saint-Germain-en-Laye.

Voyons maintenant l'ouvrier au travail ; si différentes sont les conceptions, si étranges sont les matériaux, si imparfaits sont les outils qu'il nous faut détailler quelques-unes de ces œuvres avant de tracer les lignes directrices de l'architecture de Haus-Spital.

La première opération, c'est le tracé de la demeure : le sol est herbeux, on le décape, on délimite ainsi les bornes et on découvre un terrain plus ferme qui, par piétinement, deviendra terre battue ; du

LA TAUPINIÈRE — Les deux joueurs de droite sont enfoncés jusqu'aux épaules dans la porte de leur abri creusé en terre ; ils reçoivent, sur le seuil, des visiteurs.

gazon et des mottes de terre, enlevées ainsi à la pelle ou au couteau et transportées à deux mains, on édifie les assises des murs que l'on élève de 80 centimètres ou un mètre au-dessus du sol ; si l'on peut, on profite de la pente et on creuse dans la terre même le mur du fond ou partie du mur de l'entrée ; on veille soigneusement à conserver l'inclinaison nécessaire à l'écoulement des eaux et on contreboute d'un mortier plus épais les bases de la fondation. On lance à pleines mains, sur ces murailles cyclopéennes, des paquets de boue, et on polit avec le dos de la pelle ou avec les mains les inégalités de la surface, jusqu'à simuler une muraille fraîchement recrépie.

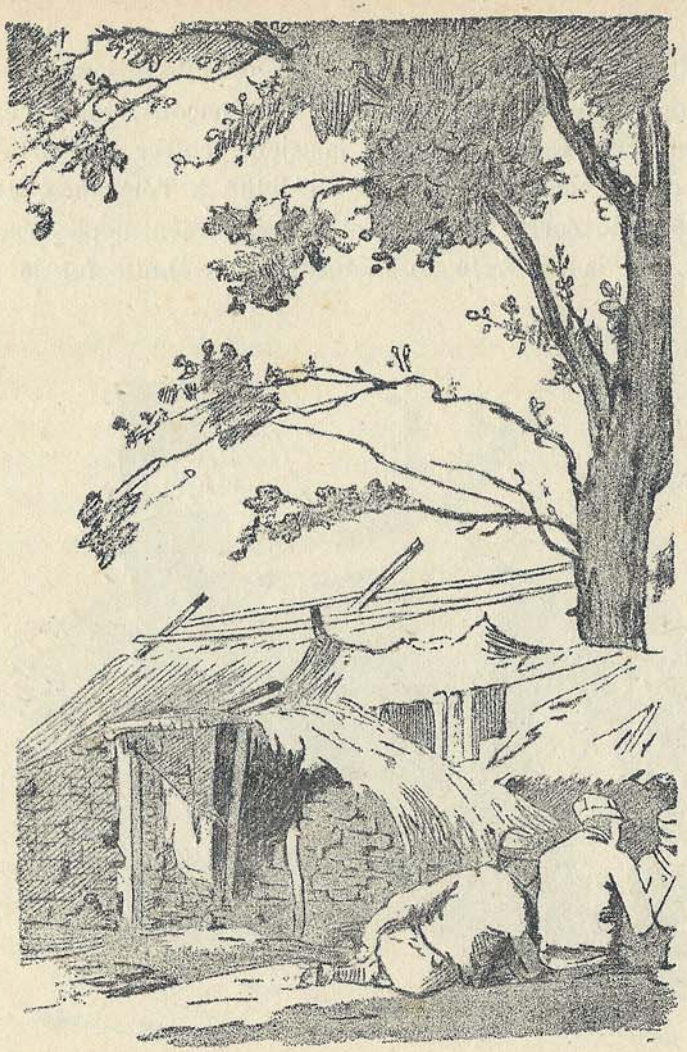
Ce travail est à la portée de toutes les bourses ; les matériaux sont pris au sol même. Intervient alors l'usage du bois et de la toile. Les plus riches, c'est-à-dire les plus débrouillards ou les premiers arrivés, usèrent des poutres avec prodigalité. Ils choisirent leur emplacement de manière à ce que le mur du fond et la porte d'entrée fussent consolidés par deux troncs d'arbre ; ils affermirent de deux poteaux sciés à hauteur convenable et consolidés par des étais, les montants en terre de la porte ; ils fixèrent avec des clous et des fils de fer barbelés, une longue poutre dans les deux arbres, et ce fut le faîte de leur toit ; deux poutres inclinées à angle très ouvert venaient renforcer les murs et se fixer à l'avant comme à l'arrière dans le trou des deux arbres. Sur cette charpente primitive, où les poutres, trop dures ou trop longues à scier ont gardé leur primitive longueur, est jetée une bâche de toile dont les pans sont retenus à terre par des piquets.

Mais cette fortune n'échoit qu'aux privilégiés de pouvoir construire des maisons aussi vastes que celles que nous venons de décrire. De moins favorisés ont, eux aussi, trouvé deux arbres rapprochés l'un de l'autre ; ils en ont fait les montants de l'entrée, puis, réunissant par des fils de fer étroitement serrés quelques branches coupées à leurs piliers, ils ont pétri du mortier et construit un toit de fascines et de terre.

La hutte de rameaux et de branches est le modèle le plus courant ; elle s'orne presque toujours d'un morceau de planche, d'un bout de poutre, d'un rondin mal dégrossi ; mais ses constructeurs se

heurtent à la difficulté d'établir un toit solide ; les murs en gazon et terre tassée sont toujours assez résistants, les toitures, elles, sont un problème angoissant : si l'inclinaison est trop forte, les terres glissent à la première pluie ; si elle est trop faible, les eaux percent à la longue la mince couche protectrice : les branches entrelacées en tissus serrés sont très usitées et tiennent bien, à condition que le mortier qui les emplit soit trituré avec soin.

La consommation en branches fut si grande que la végétation arborescente perdit de jour en jour son caractère ; sous la scie ou le couteau, l'arbre fut dépouillé de ses rameaux, de ses feuilles et de son écorce, et ne présenta plus qu'un squelette décharné ; tronc et grosses branches que, faute d'instrument, on n'avait pu abattre étaient les seuls vestiges de son passé.



Autour d'un arbre central. — Série de petites huttes, avec poutres, rondins, morceaux de toile et fascines de branchages et de paille.

Désespérés de ne plus trouver ni arbres, ni poutres, ni toiles, quelques prisonniers creusèrent la terre à la manière des taupes et s'installèrent à l'étroit, mais au chaud dans ces terriers.

Le comble de l'habileté fut atteint par des Périgourdins qui élevèrent une hutte, à l'instar des charbonniers de leur pays. Sans autres éléments que la terre et les carrés d'herbe, sans autres outils que leurs mains, ils exécutèrent, d'après des principes ataviques, la maison conique ; c'était un régal

de les voir travailler. Ils faisaient posément mais rapidement tous les gestes qui leur étaient habituels ; les uns jouaient le rôle de manœuvres, les autres de maçons, tous d'entrepreneurs. Ils s'arrêtaient quelques instants, rectifiaient une assise de terre, faisaient rentrer ou sortir un carré trop large ou trop long, et sans instruments de précision, unissaient la solidité à l'élégance. Pour achever leur œuvre, ils tapissèrent leur bonnet géant de carrés de gazon si soigneusement appliqués, qu'il fallait s'approcher pour en distinguer les bordures. Vu la pauvreté du matériel, cette hutte fut le véritable chef-d'œuvre de ce village nègre.

LA VILLA MARIUS. — Quelle magnifique entrée. Deux colonnes aux fondations profondes. Des musettes abondamment garnies, nombreuses couvertures : des sièges à la porte. Et pourtant Marius n'a pas la physionomie réjouie et son camarade est trop rêveur.

A l'exception de cette hutte conique entièrement voûtée, qui de loin ressemblait à un clocher byzantin dont la base aurait été enfouie dans la terre, les traits principaux de l'architecture « hauspitalienne » sont d'un âge primitif : le pilier est représenté par les troncs d'arbres qui occupent le centre de certaines huttes, mais qui, le plus souvent, servent à la consolidation des murs ; les ouvertures sont rares : ni baies, ni fenêtres ; seule la porte prend les aspects d'un fronton triangulaire,

surélevé ou surbaissé et parfois coupé d'un trumeau, d'un cadre de bois renforcé d'un linteau ou d'un simple trou. Les pleins l'emportent sur les vides et la massiveté est une obligation matérielle.

Les toitures vont de la forme tumulus à la terrasse légèrement inclinée en passant par les pentes raides et doubles que permettent les toiles plus résistantes ; quelques audacieux essayèrent de la couverture en chaume, mais la paille était si rare qu'ils craignirent les effractions nocturnes.

La décoration fut toute de simplicité rustique ; à l'extérieur, des piquets, des bancs, des cordes à sécher le linge ; les méridionaux fixèrent aux troncs qui leur servaient de montants de portes, quelques clous ; ils y attachèrent leurs musettes et un petit drapeau de papier dont les couleurs avaient été tracées avec des crayons rouge et bleu. Mais toutes les huttes, de la plus riche à la plus misérable, portaient un nom inscrit au crayon d'aniline sur la poutre maîtresse, au faîte du toit, ou telle une enseigne, à l'arbre-pilier. Villa Marius indiquait la nationalité des propriétaires, encore qu'il n'y eut pas d'accent sur les lettres ; villa de la Potinière signifiait que les habitants, à court de nouvelles vraies, accueillaient volontiers tous les bruits ; elle s'était ornée d'un numéro, dans la crainte que sa correspondance ne s'égarât en route ; à l'Espérance, rue de Lille, dont le possesseur, la tête appuyée sur un bras, ne semble pas croire à la force de la vertu dont il affiche le nom. La Marchiennoise est un souvenir du pays et une invitation aux habitants de ce village du Nord de venir « causer avec des compatriotes ». La villa du Soleil-Levant, une demeure de douaniers, qui s'adossait à un arbre où ces représentants de l'administration avaient pratiqué des fouilles complètes : visite de la douane, on lui a tout pris. La Villa du Bon-Accueil, où fraternisent fantassins et artilleurs, marque que l'esprit de corps n'exclut pas, en captivité, la plus franche cordialité. La Taupinière humaine, où les deux joueurs de carte, sur la droite, sont enfouis jusqu'aux épaules dans leur logis, ne peut recevoir ses visiteurs que sur le palier. La villa Saint-Joseph dont les gens avertis disaient qu'elle produisait la meilleure impression, parce qu'elle donnait asile à un excellent imprimeur de Lille. Quelques propriétaires, plus modestes ou manquant de bois, restaient dans l'anonymat le plus strict. Mais de tous ces noms, le plus pittoresque était sans contredit, celui d'une villa, construite le long des barbelés, en bordure d'une des

allées les plus fréquentées du camp, où tous les prisonniers venaient faire « leur tour de parc » : « Au Tœnia Récalcitrant » portait l'enseigne. Après un instant de réflexion, tous les prisonniers souriaient de lire cette inscription, allusion discrète à la pauvreté et à la faible qualité de nos menus ; certains discutaient de l'orthographe du nom et auraient voulu « Ténia ». De l'extérieur du camp, les sentinelles allemandes qui déchiffraient curieusement toutes les devantures, épelaient les mots péniblement et s'éloignaient sans comprendre ; quelques curieux demandaient des renseignements, et un Allemand, qui se piquait de savoir notre langue s'en fit expliquer la lettre, mais ne put en assimiler l'esprit ; il resta récalcitrant ; d'autres que le mot ténia ahurissait, croyaient à une polissonnerie et éclataient d'un gros rire qui témoignait de leur goût.

La décoration intérieure était toute d'utilité ; la paille sur le sol, répartie des deux côtés d'un petit sentier central n'était jamais bousculée, ni piétinée, et gardait toutes ses qualités de bonne litière ; aux poutres ou aux troncs d'arbre on suspendait musettes, quarts, bidons, ustensiles de campement, serviettes, effets d'habillement. On n'avait pas à craindre d'importuns ; car ces demeures avaient été bâties entre amis, gradés ou non, prisonniers d'une même région, d'un même arrondissement ou d'un même village et l'entrée en était exclusivement réservée aux habitants ; ce home était sévèrement interdit aux simples curieux ; on n'y était admis que sur présentation et l'on n'en connaissait les agréments que

LA VILLA BON-ACCUEIL. — La seule position assise ou couchée. — A la poutre maîtresse, quelques objets d'art : bidon, quart, serviette. La paille est assez abondante sur le sol : conséquence de la collaboration d'un artilleur et d'un fantassin. L'enseigne est aimable.

par les ouï-dire ou par un regard rapide jeté en passant. On y pénétrait en baissant la tête, en courbant le dos et le plus souvent en rampant à quatre pattes. Jamais l'abri n'était laissé sans un gardien bénévole ou tiré au sort. La lumière venait de la porte dont on ne masquait l'ouverture qu'à la nuit ; à l'orée du soir, on tendait la couverture en guise de tapisserie et on la fixait solidement ; le vent ou quelque autre agent de trouble aurait pu l'enlever pendant les heures de sommeil.

Tous les co-propriétaires étaient ravis de se trouver ensemble et se moquaient aimablement des camarades des grandes tentes qui subissaient les inconvénients des courants d'air et de l'encombrement.

Et pourtant, ce bonheur fut singulièrement troublé pour quelques-uns. Une nuit, le vent soufflait avec rage, tordant les arbres, faisant claquer les toiles ; vers minuit, une tempête se déclara et une averse torrentielle s'abattit sur le camp. Sous la tente, la pluie nous arrivait comme d'une poire de vaporisateur et nous écoutions, inquiets, le bruit de plus en plus éclatant des toiles. Des cris s'élevèrent dans l'obscurité profonde, des pas précipités se firent entendre et nous fûmes envahis par une centaine de camarades qui avaient fui leurs abris inondés. Certaines huttes avaient résisté, mais les cabanes en terre et gazon n'avaient pu supporter la violence de l'ouragan ; leur toit avait été emporté et la demeure rendue inhabitable. Affolés et transis, nos compagnons venaient chercher auprès de nous un réconfort et un abri. Quelques-uns réclamaient une place avec insolence aux cris : « C'est la Révolution ! C'est la fin du monde » ! Les autres y mettaient un ton plus résigné. On se serra, on se tassa ; on ne pouvaient laisser à la pluie des compatriotes ; et jusqu'au matin, ces malheureux eurent un asile et quelques-uns partagèrent avec une joie non déguisée nos couvertures. Lorsque le jour parut, leur accoutrement et leur fatigue accrurent encore notre pitié ; on n'entendait pas vanter, à ce moment, l'organisation allemande, et dans notre ignorance du climat westphalien, on se demandait avec angoisse jusqu'à quand durerait ce provisoire. Un peu de soleil et la lumière ragaillardirent les cœurs ; les sinistrés retournèrent à leur logis et mûris par l'expérience, aidés de quelques sages conseils de ceux dont la demeure avait résisté aux intempéries, ils travaillèrent à la reconstitution de leur hutte ; l'alerte avait été froide, mais elle ne se renouvela pas ; et jusqu'à la fin, les villageois habitèrent ces lieux incommodes qu'ils quittèrent, sans trop de regrets, à l'approche des mauvais jours.

En janvier 1915, fut jouée sur le théâtre de Rennbahn, au camp II de Münster, une revue : « Münster qui chante », œuvre de notre camarade Alphonse Motte, soldat de 1re classe au 1er territorial, et industriel à Tourcoing. C'était le début des succès dramatiques que connut pendant les quatre ans de notre captivité celui qui fut le poète et la voix de notre camp. Le décor du premier acte de la Revue représentait des huttes, style prisonnier, et un chasseur à cheval, sortant de sa taupinière, entonnait cette chanson (1).

LA MUSIQUE ATTAQUE L'AIR DE

" VIENS VOIR MA HUTTE "

Le Chasseur (chante)

REFRAIN

Viens voir ma hutte
Ma hutte
Ma hutte
Ma cahute de mortier
La maison des prisonniers.
Viens voir ma hutte
Ma hutte
Ma hutte.
Viens donc pour visiter
Ma petite cahute

(1) Alphonse Motte nous a très obligeamment autorisés à choisir certains passages de son œuvre, qui est encore dans toutes les mémoires des prisonniers du camp II. Nous sommes heureux de remettre sous les yeux de nos amis de Haus-Spital le texte de ces chansons qu'ils ont tant applaudies et si souvent fredonnées.

PREMIER COUPLET

Quand par un beau matin
En descendant du train
Dans ce petit patelin
On me donna, disette,
Pour reposer ma tête
La terre pour couchette.
Je me dis : nom d'un chien,
Çà tout d'même c'est pas bien.
Mais çà ne me fait rien,
Car pour moi c'est facile
Faute de domicile
De construire tout une ville.

(Refrain)

DEUXIÈME COUPLET

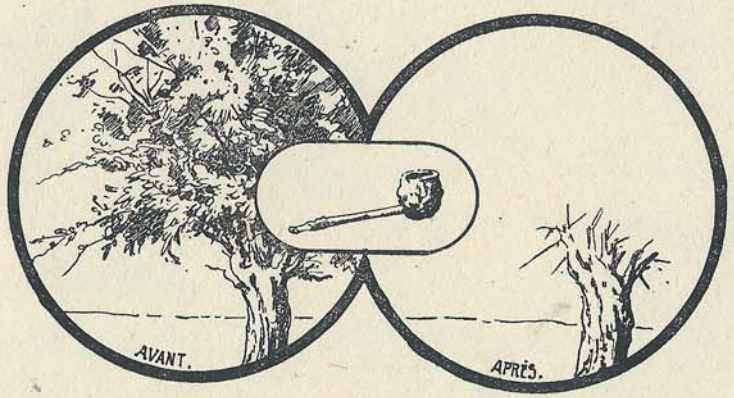
Alors on vit partout
Sortir on ne sait d'où
Des huttes de sioux
Des cabanes de terre
A tel point que, ma chère,
On eut cru qu'à Münster
Arrivait s'installer
Un village tout entier
De négros étrangers.
Avec des couvertures
Quelle bariolure !
On avait couvert les toitures.

(Refrain)

TROISIÈME COUPLET

Et chaque cabanon
Avait choisi son nom
Et son petit fronton.
C'est à qui trouverait
Pour orner son palais
Le mot le plus français !
O logis sans pareil
Quand brillait le soleil.
Mais le triste réveil,
Quand venait la tempête
Et que perçant le faîte
La pluie tombait sur la couchette.

(Refrain)



L'utilisation de ce merisier a été aussi complète que possible : les branches ont servi à la construction des huttes et à la fabrication des pipes ; le tronc, trop épais, n'a pas pu être débité par le couteau de poche ou la hachette !

LA F

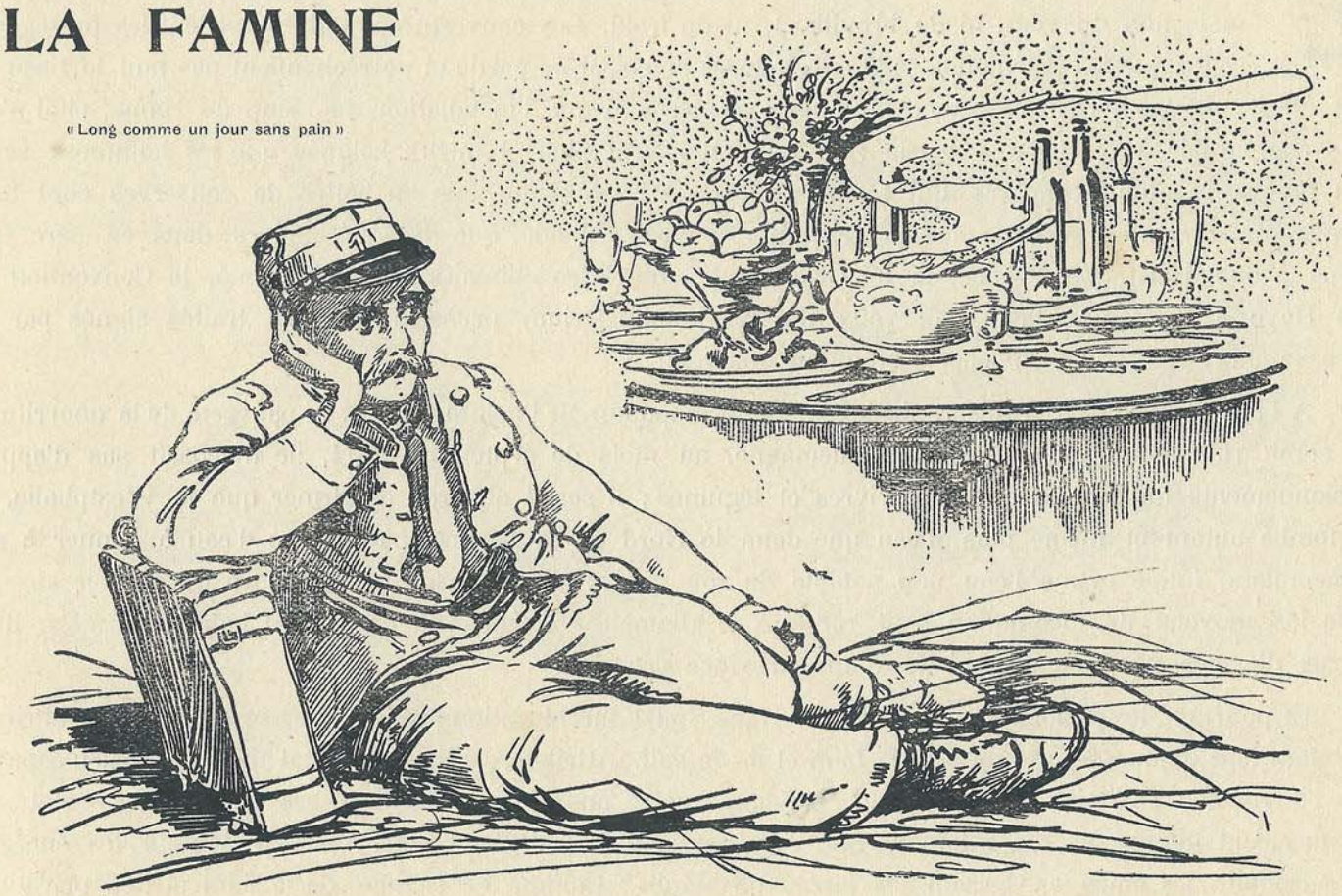
« Long comme

Le prisonnier trou

CHAPITRE IV

LA FAMINE

« Long comme un jour sans pain »



Le prisonnier trouve qu'il manque autour de cette table bien garnie des chaises et des convives. Il s'y inviterait volontiers ; mais à qui s'adresser ?
« Rêve de ventre creux ».

LA FAMINE

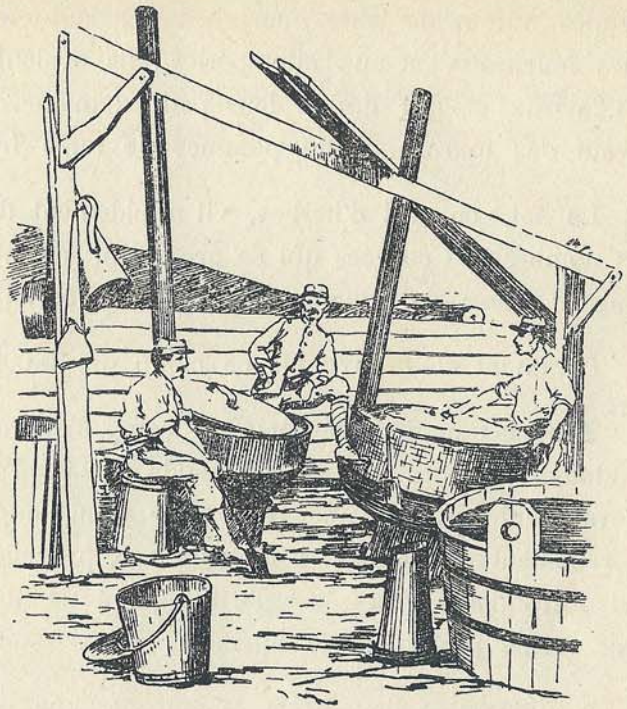
« Long comme un jour sans pain »

LES prisonniers sont logés ou se logent ; ils ont des tentes ou des huttes ; ils sont à l'abri de la pluie, mais non du vent, ni du brouillard, ni du froid. Les couvertures qu'ils possèdent les protègent ; celles que les Allemands leur ont données couvrent en partie et ne réchauffent pas tant le tissu en est étroit et léger. On peut donc dire sans exagération que l'installation du camp de Haus-Spital n'est pas comparable à celle d'une écurie : les animaux sont plus et mieux soignés que les hommes ; seuls les bœufs, moutons et porcs qui attendent d'être frigorifiés ou mis en boîtes de conserves sont ausi négligemment entassés dans les corrals du Nouveau Monde que les prisonniers dans ce parc que nous avons décrit. En France, la loi Grammont protège les animaux ; en Allemagne, la Convention de La Haye a la même valeur aux yeux du Kriegsministerium prussien que les traités signés par la Prusse aux yeux du chancelier Bethmann-Hollweg.

A l'insuffisance et à la misère du logement correspondirent l'insuffisance et la pauvreté de la nourriture. Il serait ridicule de prétendre que l'Allemagne, au mois de septembre 1914, ne disposait pas d'approvisionnements importants en pain, vivres et légumes ; il serait absurde d'affirmer que la Westphalie, où il tombe autant et même plus d'eau que dans le Nord de la France, n'avait pas d'eau à donner à ses prisonniers, fût-ce même l'eau non potable de son canal ; et ce serait une gageure de vouloir assurer que les moyens de locomotion sont rares à 4 kilomètres d'une ville de 90.000 habitants, siège d'un corps d'armée prussien et capitale d'une province prussienne.

Et pourtant, les prisonniers du camp de Haus-Spital furent rationnés en vivres et en eau et souffrirent pendant leur séjour de un mois de la faim et de la soif. Attribuerons-nous cet état de choses à l'incapacité de l'intendance militaire allemande qui, pendant quatre ans, a su alimenter ses millions de soldats, ou à un calcul infâme du Kriegsministerium qui, par une quarantaine pénible, voulait affaiblir les énergies et assouplir les âmes en brisant les forces physiques ? Comme ce régime de la faim et des privations a été appliqué à tous les prisonniers nouveaux, il faut y voir le plan préconçu, sous couleur de prévenir

les épidémies, d'énerver la résistance morale du prisonnier et de l'adapter à sa nouvelle condition. L'examen de la situation alimentaire, à Haus-Spital, nous fournira la preuve de cette barbarie allemande.



LA CUISTANCE. — Ce n'est pas une installation de blanchisserie. On y confectionne les plats d'orge, les soupes et « le jus ».

A chaque groupe de 1.000 hommes, l'administration allemande avait attribué une cuisine ; les Anglais et l'infirmerie en eurent de particulières. Ces cuisines étaient installées au milieu du camp, à l'extrémité des grandes tentes, le long de la resserre aux provisions, sur un point légèrement renflé du clos. Chaque groupe avait, à son usage, deux marmites de fonte, posées sur des fourneaux de fonte, auxquels s'adaptaient de longs tuyaux de poêle ; chaque marmite avait une contenance de 300 litres environ ; les fourneaux étaient chauffés au charbon et au bois; un broc en tôle, une cuvelle, de grandes pelles et des louches en bois complétaient la batterie de cuisine. Quatre hommes étaient affectés au service des marmites ; un adjudant faisait fonction de chef de l'alimentation, percevait les distributions, surveillait les cuisines et gardait vivres et matériel ; il était parfois aidé d'un sergent-major ou d'un sergent.

Chaque cuisine s'isolait de sa voisine par un barbelé et quelques planches ; de l'extérieur par un solide rempart de terre et de planches qui servait de fond et auquel on avait ajouté une couverture de toiles ou de branchages pour garantir de la pluie et les gradés et les provisions ; mais les cuisiniers,

occupés autour de leurs marmites restaient en plein air, exposés aux courants d'air, à la chaleur de leurs fourneaux et aux intempéries ; ils avaient dressé un barbelé supplémentaire qui les mît à l'abri des curieux et qui limitât leur petit domaine. Le luxe en moins, on se serait cru à une fête locale devant des marchands de pommes de terre frites ou de comestibles.

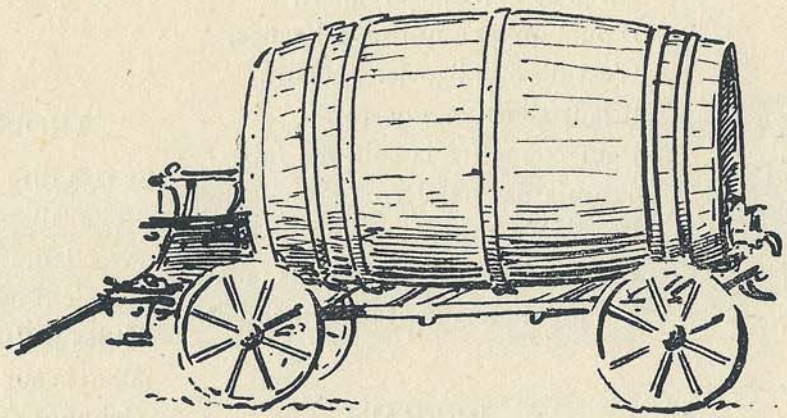
Le sol, couvert d'herbes, vit rapidement disparaître sa faible couche végétale sous le piétinement des nombreuses corvées qui se pressaient à l'entour de la tente aux provisions et de chacune des cuisines, dont un océan de boue garantissait les abords plus que toute autre barrière.

Comment était ravitaillé ce camp de 15.000 hommes ?

Tous les matins, la porte du camp s'ouvrait de bonne heure et des voitures militaires allemandes, conduites par des soldats allemands du train des équipages entraient, escortées d'un sous-officier à cheval ; tantôt c'était une voiture de pain, tantôt une voiture de viande ou de légumes. Ces voitures se rendaient directement à la tente aux provisions, où les marchandises, déchargées par des prisonniers, étaient remisées sous le regard vigilant de nos gradés, à l'intérieur de la grange de toile. Le compte était vérifié par le gradé allemand et les sous-officiers français.

A différentes heures de la journée, une voiture d'eau semblable aux tonneaux d'arrosage de nos municipalités françaises, et d'un rouge vif, venait conduire jusqu'aux cuisines le liquide nécessaire à la préparation des repas. Il n'y avait pas d'eau à Haus-Spital, et c'est de Münster que l'unique voiture apportait la stricte quantité indispensable, effectuant plusieurs voyages dans la même journée. Malgré les efforts et les cris du cavalier allemand qui l'escortait, malgré les courbettes et les ruades qu'il faisait exécuter à son cheval fringant, il ne pouvait empêcher l'assaut de la voiture par les prisonniers dès l'entrée du camp. C'étaient des bousculades, des combats autour de cette voiture ; qui avec son quart, qui avec son bidon, qui avec un plat, qui avec un képi, cherchait à recueillir un peu d'eau ; quand la voiture était arrêtée en face des gradés français, il était procédé à la distribution d'abord

aux cuisiniers, puis aux hommes qui se trouvaient là ; bien peu nombreux étaient ceux qui recueillaient de ce précieux liquide ; on voyait des groupes se former autour d'un seau à moitié plein et les privilégiés se partageaient ce trésor avec la même avidité que les miséreux qui, aux portes des casernes, viennent mendier un peu de soupe ; des isolés avaient réussi à remplir leur quart et dégustaient à l'écart, loin



Tonneau d'arrosage ! La source intermittente ! Eau potable, mais pas pour tout le monde. — Réservée aux marmites.

des coups de coude et des regards envieux, cette eau fraîche ; ils semblaient y trouver des saveurs particulières, et un étranger aurait pu croire que ce malheureux absorbait un alcool riche en degrés, à voir la lenteur avec laquelle il buvait. Le plus grand nombre devaient attendre une occasion ultérieure et se consoler de n'être pas pourvus par l'espérance d'être récompensés de leur patience à la voiture suivante ; mais les arrivages étaient fort peu répétés : une seule voiture assurait le service en eau de 15.000 hommes, et l'administration allemande se préoccupait uniquement de fournir la quantité indispensable à la cuisine.

Notre ami Alphonse Motte, fit, sur ce sujet, la chanson suivante dans sa revue :

(Air de la Petite Bretonne)

PREMIER COUPLET

Notre plus grande souffrance,
On peut l'dire assurément,
D'puis qu'on a quitté la France,
C'est d'avoir l'gosier brûlant.
Il faut venir en guerre
Pour connaître la soif, ma foi.
J'savais pas naguère
Ce que c'est que la gueule de bois.
C'est peu de chose qu'il nous fallait
Car tout bonnement on demandait.

REFRAIN

Une petite goutte d'eau
Une petite goutte d'eau
Çà n'est pourtant pas
Un terrible extra
Que demander çà ah ! ah ! ah ! ah !
Une petite goutte d'eau
Une petite goutte d'eau
Çà n'a rien d'farouche
Rien qu'un pleur de mouche
Pour se rincer la bouche.

DEUXIÈME COUPLET

On y voit bien des tonnelles
Peintes en rouge criard,
Traînées par des haridelles
Arriver sur le boulevard.
Mais Dieu, quelle salade
A l'entour du petit robinet,
C'est en marmelade
Qu'à coups de poing on y allait.
Et devant l'tonneau mis à bas
On réclamait à grand fracas :
(Refrain)

TROISIÈME COUPLET

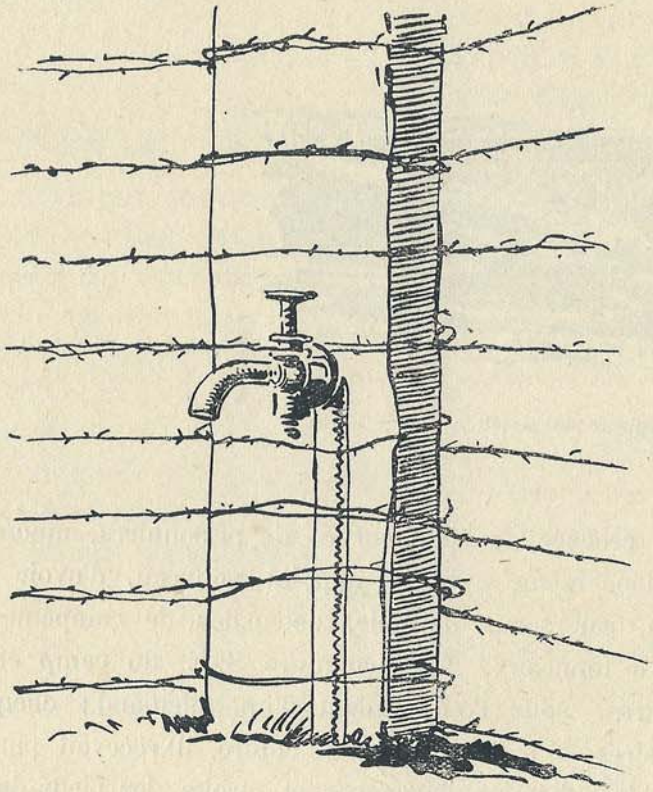
Il faut dire que les cuisines
Pour allonger le rata
Avec leurs grandes bassines
Savaient nous vider tout ça.
Et les petits pioupious
Montés sur le toit de la barrique,
Grimpés sur les roues,
Faisaient l'assaut de la boutique
Essayant en vain dans leur quart
Dans le chahut de prendre au [hasard].
(Refrain)

A cette pénurie d'eau, quelques prisonniers essayèrent de remédier : des mineurs, à l'examen du sol, en avaient reconnu le caractère argileux; ils creusèrent des tranchées de 3 mètres de profondeur et trouvèrent de l'eau boueuse, ils s'en servirent pour laver leur linge ou se nettoyer un peu la figure et les mains; mais la source tarit rapidement et la crainte de l'épidémie les retînt de pousser plus loin la recherche d'un puits.

Eau non potable. La nuit, bain de pied gratuit

Quinze jours après notre arrivée, une canalisation creusée par une corvée de prisonniers, amenait de Münster l'eau au camp. Mais il ne fut pas possible, même avec cet appoint nouveau, d'avoir de l'eau pour les besoins hygiéniques. La corvée d'eau, par seaux de toile, ustensiles de campement, boutheyons, plats, remplaça le système des voitures à tonneaux. A l'encoignure S.-E. du camp était établi le robinet qui ne s'ouvrait qu'à certaines heures, sous l'œil vigilant d'un allemand; chaque groupe devait se présenter avec les récipients nécessaires, et à l'appel de son chiffre, il recevait parcimonieusement l'eau de son café et de son rata. Par des chemins détrempés et étroits, les pieds dans la boue et les flaques d'eau, la corvée transportait ses seaux jusqu'aux cuisines, non sans avoir mouillé

ses vêtements ou perdu de son chargement. Quand chaque groupe avait été servi, le robinet était fermé jusqu'à la seconde distribution, celle du repas du soir. Quelques isolés, possesseurs d'un récipient qui avait échappé aux regards de leurs gradés, parvenaient à se glisser dans les groupes et à participer à la distribution ; c'était un rare privilège, payé d'une longue attente et on n'a jamais vu un bonheur aussi complet que celui du prisonnier qui disposait, pour sa journée, d'un litre d'eau.

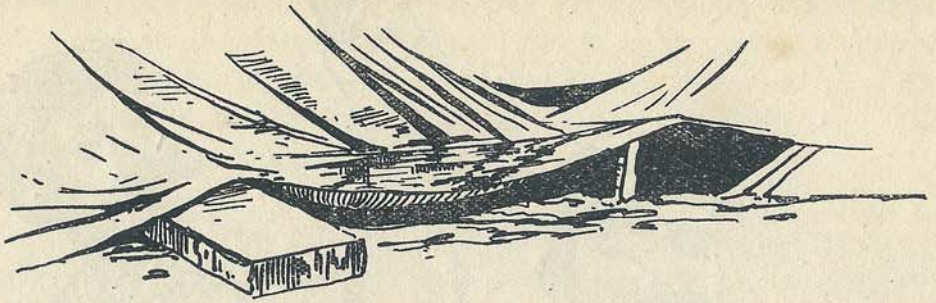


LE ROBINET DE CANALISATION.— S'ouvre et se ferme à des heures déterminées. Ne distribue que le minimum. Défense de boire ou de se laver. L'eau est un luxe interdit aux bagnards de Haus-Spital.

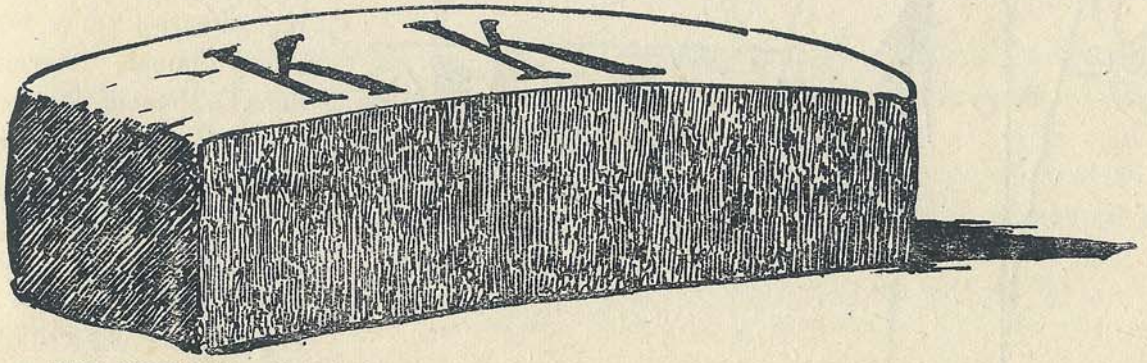
La pluie vint en aide à plusieurs ; dans les dépressions du sol, dans les replis des toiles de tente l'eau s'amassait, elle n'avait pas le temps de s'évaporer qu'elle était déjà recueillie et servait à différents usages. Ceux-là mêmes qui, avant-guerre, dédaignaient les ablutions fréquentes ont compris le plaisir simple de sentir sur leur visage la fraîcheur de l'eau. Une ou deux fois, du 8 septembre au 17 octobre, cette joie leur fut accordée.

Après l'eau si rare, vient le pain — et il ne fut pas abondant. — Les Allemands ont connu la carte de pain en 1917 et en 1918, mais en 1914, ils ne manquaient pas de farine et s'alimentaient facilement. Si donc ils ont rationné leurs prisonniers, on admettra qu'ils l'ont fait sciemment et qu'ils ont ajouté cette nouvelle et barbare vexation à tant d'autres. Les prisonniers furent surpris et de la

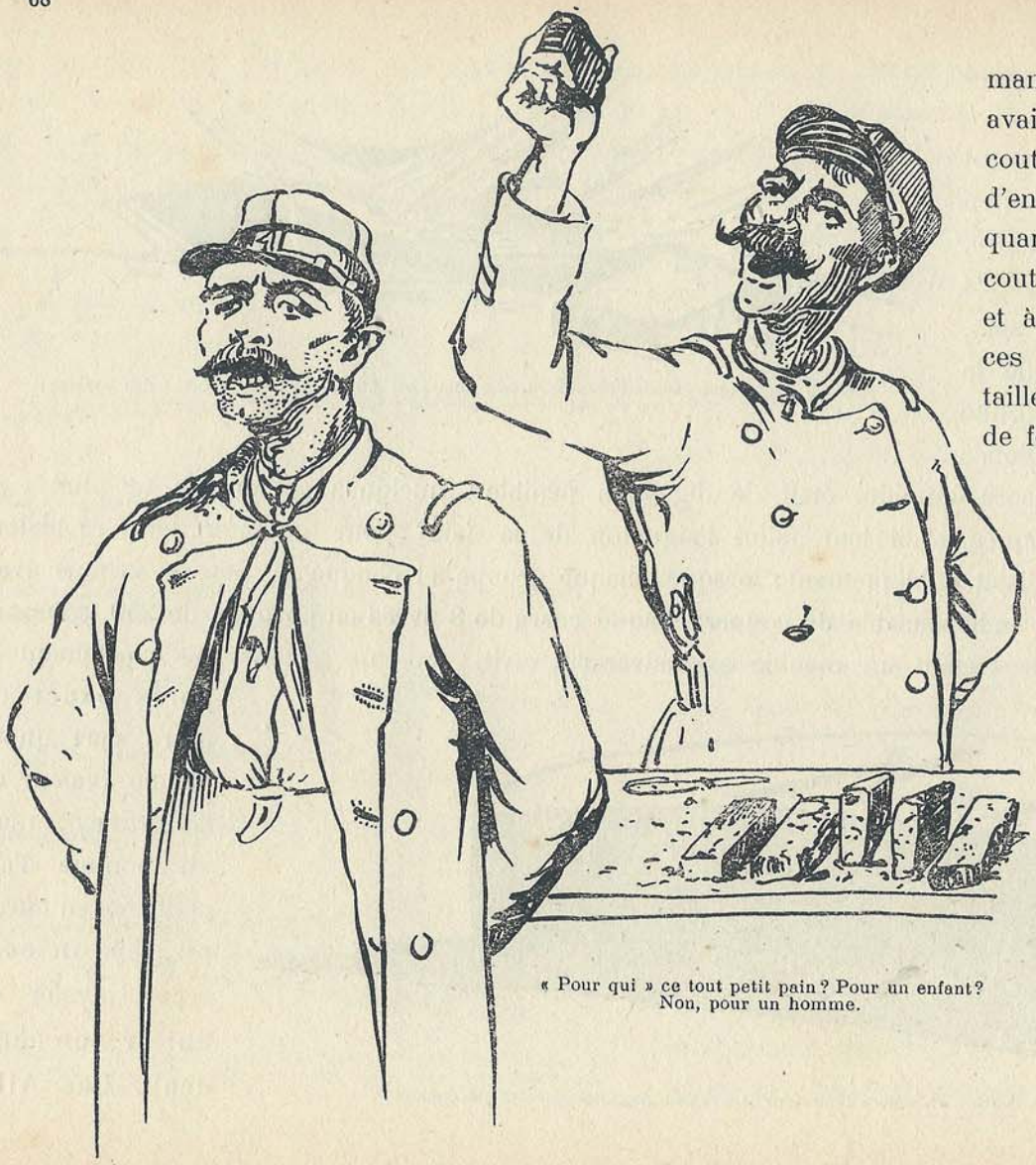
quantité et de la qualité du Kr-brot — mais ce ne fut pas en bien. — Les portions furent chichement mesurées à chacun et plus d'un qui se plaignait, dans le militaire, de notre fameuse boule, se prit à regretter ce pain blanc et sain, quand il fut en présence de la mixture, grise à l'intérieur, brune à l'extérieur, qui lui fut allouée chaque jour. Ce pain, encore humide, était de digestion pénible ; quelques camarades ne purent en goûter sans nausée et coliques, et il leur fallut l'aiguillon de la faim pour dompter leur répulsion. Le partage en rations se faisait publiquement ; lorsque chaque groupe et chaque section de groupe avait reçu sa distribution, il était indispensable de couper chaque carré de 3 livres en portions de 250 grammes à 300 grammes ; les balances étant un meuble exclusivement civil, nous ne savons pas exactement le poids exact de notre part quotidienne (valeur de 2 tartines), mais un homme d'appétit moyen aurait pu, en un seul repas, avaler en entier son morceau. Les Alle-



Le ciel, plus clément que l'homme, dispose dans les plis de la toile de tente, des bassins ; on s'y nettoie les mains, on y lave son linge.



PAIN MILITAIRE. — Rigide à l'extérieur, mou à l'intérieur. La ration quotidienne de 13 prisonniers.



« Pour qui » ce tout petit pain ? Pour un enfant ? Non, pour un homme.

mands, avant l'entrée au camp, avaient réquisitionné tous les couteaux, aussi furent-ils obligés d'en distribuer deux par cinquante hommes ; c'étaient des couteaux de cuisine à lame mince et à court manche de bois. Avec ces instruments trop petits, la taille du pain était un exercice de force et celui qui se dévouait chaque jour à cette besogne y gagna quelques meurtrissures aux doigts ; il avait aussi à diriger son couteau avec une équité de peseur d'or ; son travail était suivi par des yeux inquisiteurs ; nous ne le vîmes jamais travailler dans l'isolement. Il alignait soigneusement ses morceaux, rajoutait aux uns, retranchait aux autres et les regards de le contrôler au fur et à mesure de l'opération : des critiques amères blâmaient la forme,

l'épaisseur d'une part jugée trop grosse; on accueillait d'un grognement inarticulé les explications ; les uns trouvaient trop de croûte, les autres trop de mie ; l'un aurait voulu le bord, l'autre le milieu, celui-là le moins cuit, celui-ci le brûlé. Chacun supputait les avantages ou les inconvénients d'une portion. Quand il fallait donner aux hommes de la section la part qui leur revenait, c'étaient des observations et des récriminations : la faim est mauvaise conseillère.

On en vint au tirage au sort ; une fois son œuvre achevée, l'opérateur plaçait ses petits carrés de pain en ordre, commandait à un camarade de lui tourner le dos et désignant du doigt un morceau, il disait : « Pour qui ? » et l'autre répondait : « Pour un tel. » Et à mesure que disparaissaient de la planche les morceaux que l'on jugeait les meilleurs, des visages s'allongeaient et les yeux brillaient d'une flamme étrange. Tout le monde étant servi, le calme revenait sur les physionomies ; on enfermait religieusement son bien dans la musette, et les affamés, les jeunes surtout, y découpaient un minuscule petit dé qu'ils savouraient avec lenteur. Le dessin ci-contre indique avec une précision curieuse, le caractère sérieux du travail d'un boulanger à Haus-Spital; rien ne peut troubler l'examen attentif des deux soldats qui assistent au sacrifice du pain. Jamais, au camp de Haus-Spital, on ne vit traîner à terre de croûton de pain ; et les oiseaux n'auraient guère trouvé de miettes, même de pain rassis, dans le fond des musettes ou sur la terre battue des tentes.

L'homme ne vit pas seulement d'eau et de pain, et dans un climat aussi humide que celui de Westphalie, où les beaux jours furent rares cette année-là, une nourriture substantielle eût été nécessaire. Les cuisiniers ouvraient leurs marmites à 7 heures, à 11 heures, à 4 heures et à 5 heures, mais la quantité alimentaire ne répondait pas à la multiplicité des repas, et personne n'eut trouvé, en temps normal, suffisants pour une seule fois les repas que l'on nous servait en quatre fois.

A 7 heures du matin, c'était l'heure du jus : on avait du café et du sucre, et les militaires français savaient confectionner une boisson chaude et sucrée. Deux hommes par section sont désignés pour aller au jus : les récipients allemands font défaut, mais nous avions conservé nos ustensiles de

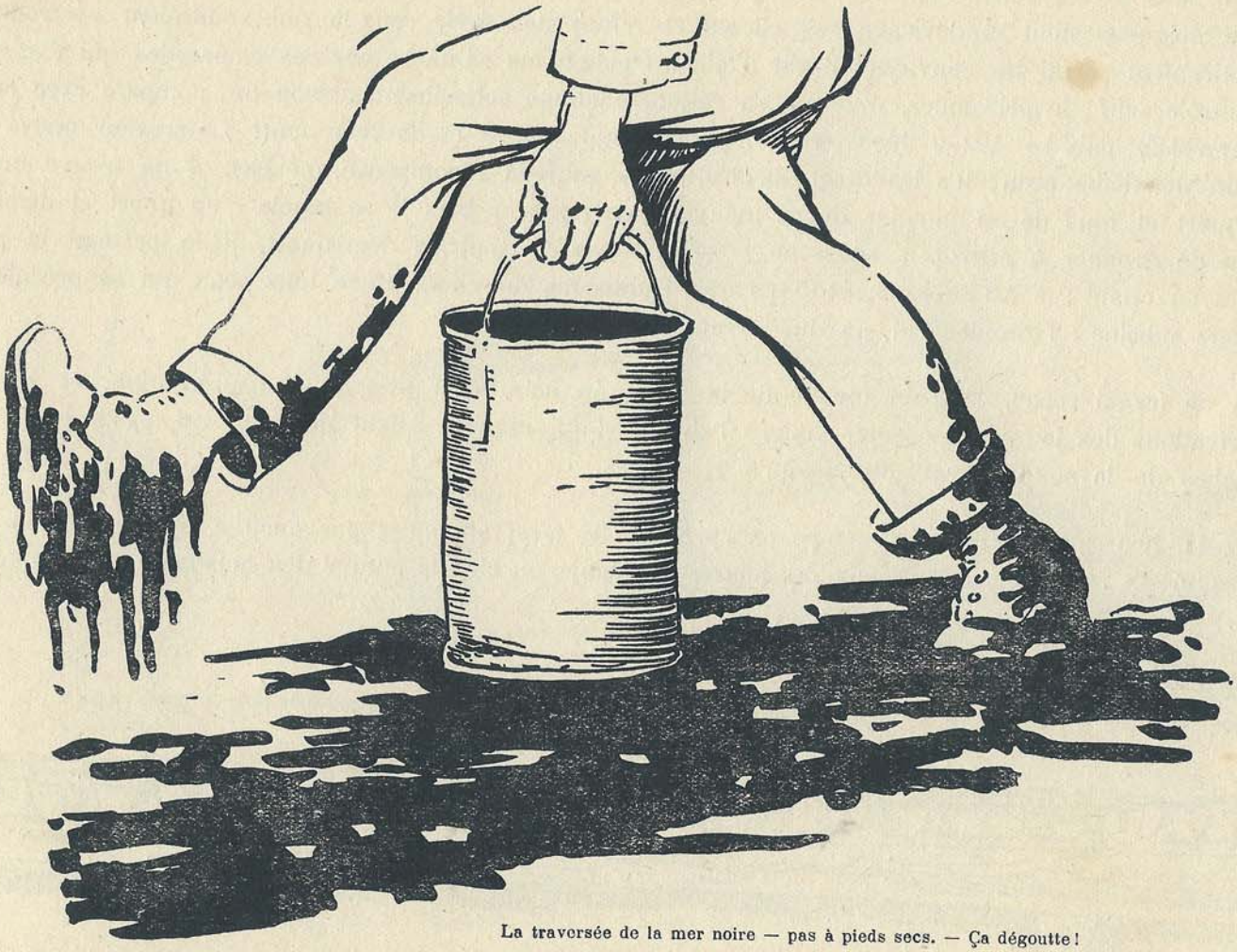
campement : boutheyons, marmites, seaux de toile, bidons, gamelles et quarts. L'article 10 de la capitulation de Maubeuge portait :

« Les officiers conserveront leurs bagages, les sous-officiers et hommes de troupe leur sac et leur couverture, les ustensiles de campement et des vivres pour la journée du 8 (septembre) ».

C'est dans des seaux de toile que l'on va chercher le café ; un sergent accompagne les deux hommes de corvée ; c'est à lui qu'incombe la responsabilité du premier repas. On arrive aux cuisines ; une grande animation y règne, il n'y a pas d'absent ; mais dans chaque groupe on est servi à tour de rôle ; la distribution est lente ; les chiffres sont communiqués par les sergents aux préposés à la surveillance : le cuisinier découvre sa grande marmite et y puise avec une grande louche de bois ; les deux seaux sont remplis et l'on repart vers la tente ; il faut une grande prudence ; le matériel est chaud, le sol est glissant et dangereux ; il faut éviter les tas de boue et les mares d'eau ; il est prudent de s'écarter des camarades qui, le quart à la main, tentent de profiter d'un moment de distraction ; le sergent veille sur ses hommes et sur les passants, indique les endroits moins encombrés et moins gluants.

LES SEAUX DE CAFÉ. — Deux par groupe de 50 prisonniers. La toile conserve très bien la chaleur.

Grâce à ces sages précautions on arrive à bon port. Tout le monde est réveillé, la paille est repoussée vers le fond de la tente ; chacun a son quart en main, mais va-t-on laisser au hasard le soin de la répartition ? Plonger tour à tour son quart dans le seau serait un moyen rapide ; mais certains de ces récipients ont une dimension plus grande que la normale ; on craint des surprises, des oublis ou même des répétitions : la voix populaire désigne l'homme qui doit servir. Celui-ci, conscient de sa haute fonction qui est quasi celle d'un arbitre ou d'un juge, procède avec circonspection, place les deux seaux devant lui et, plongeant son propre quart dans le liquide brûlant,

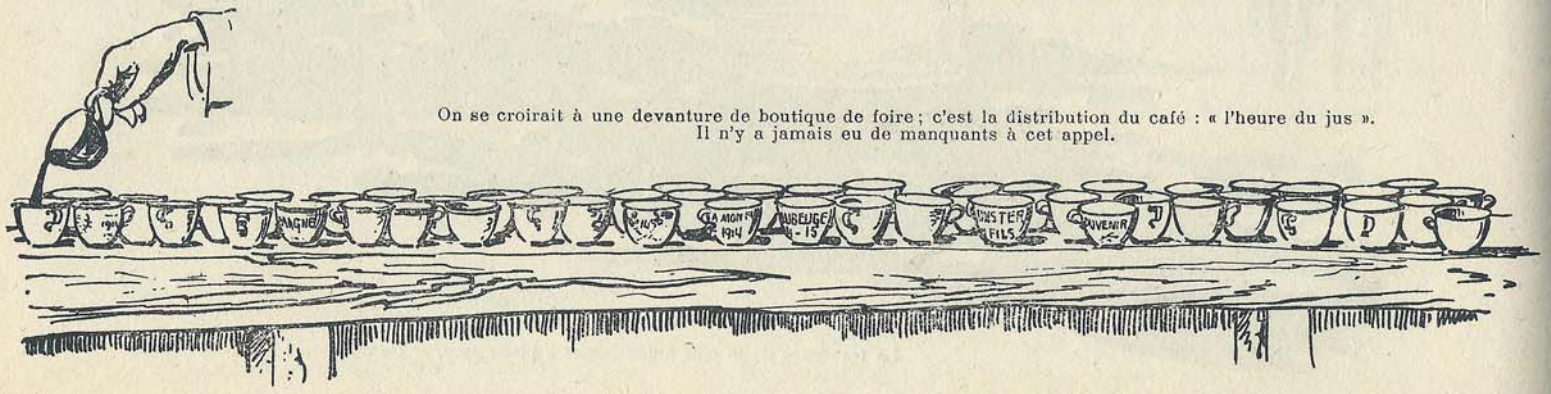


La traversée de la mer noire — pas à pieds secs. — Ça dégoutte !

il verse dans les 49 autres qui lui sont présentés chacun par son propriétaire le café du matin ; il compte soigneusement et dévisage ses clients et refuse de servir ceux-là qui voudraient s'introduire subrepticement parmi les convives ; il est d'ailleurs aidé dans sa tâche par ses camarades qui exercent un contrôle actif ; le prisonnier, muni de sa ration, examine soigneusement son dû, compare avec celui de son voisin, puis se met à déguster le liquide chaud, sucré et de bon goût. Le serveur arrive au fond du deuxième seau ; il a les doigts brûlés, mais pour sa récompense, ou bien il ne trouve qu'un demi-quart et tous de se moquer de ce mauvais fourrier, ou bien il se régale d'un quart et demi et chacun de grogner à mi-voix ; aussi ne reprend-il pas souvent ce demi-quart, il le partage le plus souvent en criant : « Au rabiot », et il n'a que l'embarras du choix entre tous ceux qui se précipitent sur cette aubaine : l'estomac est un dur tyran.

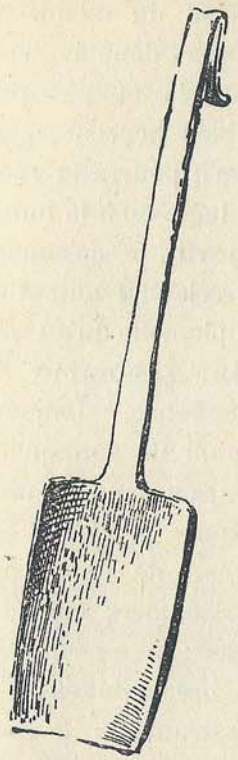
A ce frugal repas, le pain touché de la veille au soir, n'est pris qu'avec précaution, et malgré les privations des jours précédents, malgré l'air vif et qui creuse, il faut dompter son appétit jusqu'aux approches de la soupe, c'est-à-dire jusqu'à 11 heures.

A 11 heures ou à midi, la soupe est prête ; elle n'est annoncée par aucune sonnerie ; mais les ventres creux sont sonores. Depuis dix heures et demie, on circule autour des cuisines, on se ramène

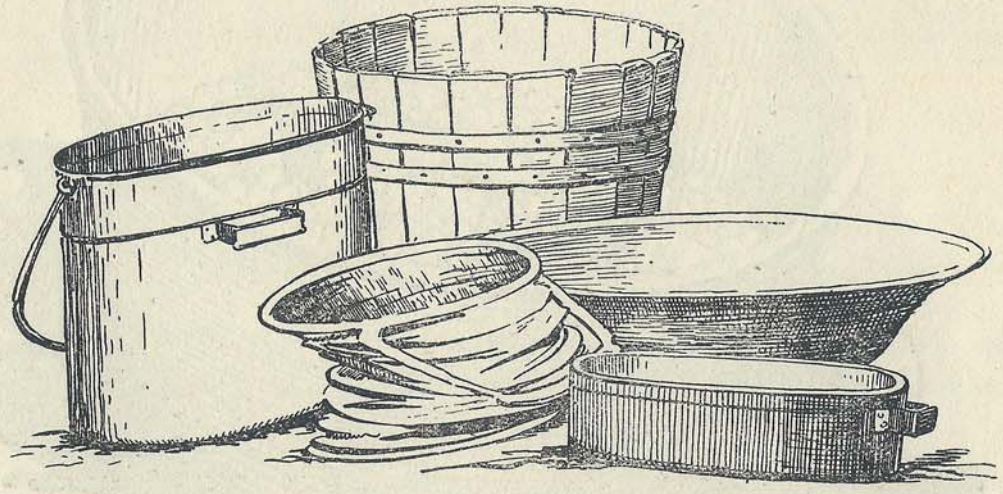


On se croirait à une devanture de boutique de foire ; c'est la distribution du café : « l'heure du jus ».
Il n'y a jamais eu de manquants à cet appel.

vers la tente et on attend avec impatience. Le cérémonial est plus imposant que le matin ; on ne peut utiliser les seaux réservés au café ; il faut ramasser tous les ustensiles disponibles, et parmi ces prisonniers, dont beaucoup ont perdu leur sac ou dont plusieurs ne sont pas prisonniers de Maubeuge et sont arrivés au camp dénués de tout, il n'y a pas assez de récipients ; les Allemands fournirent quelques plats émaillés de la dimension et de la forme d'une petite cuvette.



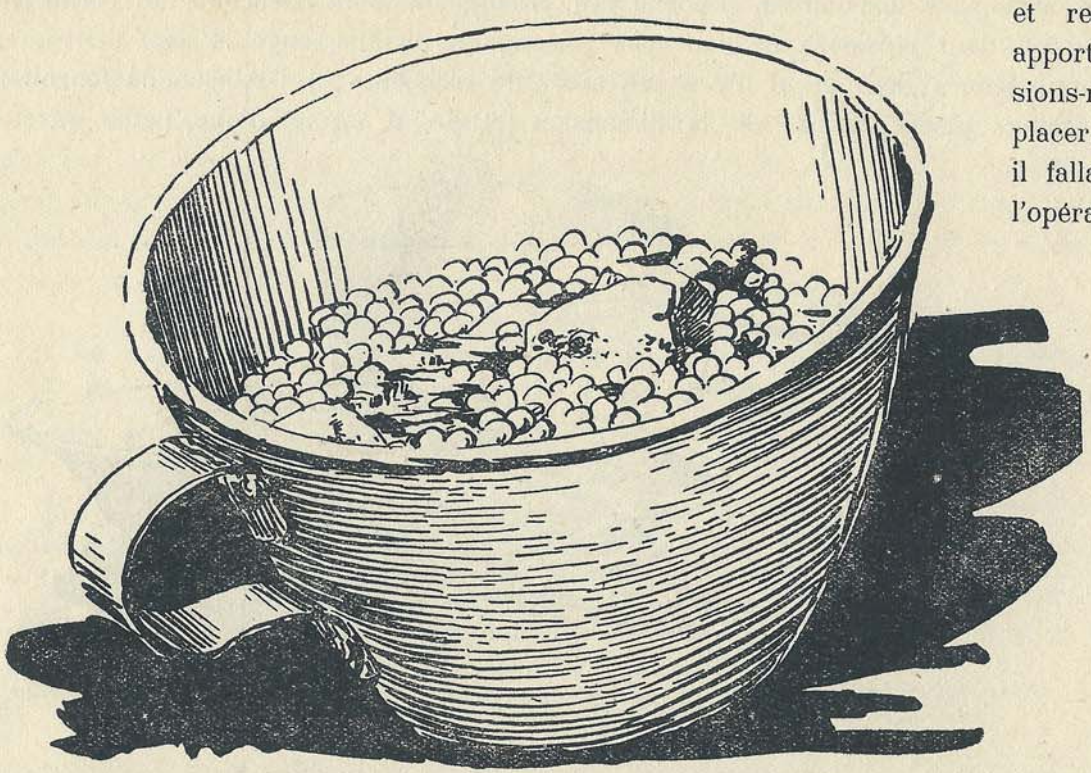
LA PELLE A RATA.— Ce n'est pas un instrument de culture même allemande, c'est la mouvette de nos ménagères, type colossal.



USTENSILES DE CUISINE. — Le seau en bois est un don de camarade généreux ; la cuvette en émaillé est une idée des Allemands. Le couvercle du boutheyon est propriété particulière.

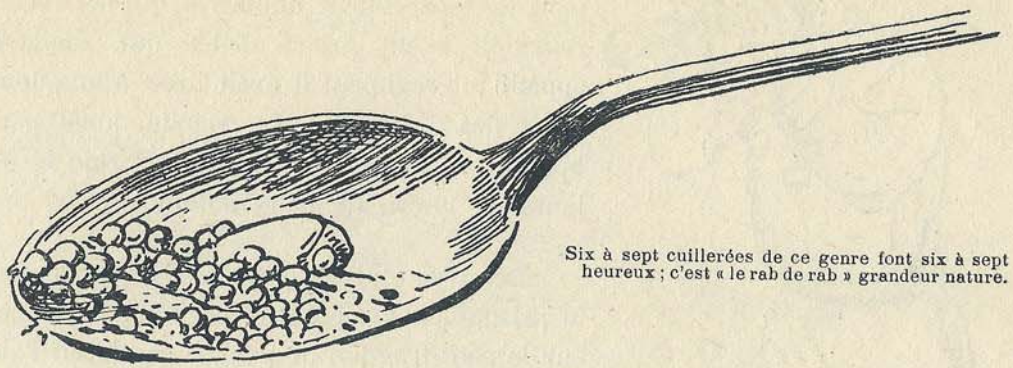
Chaque corvée dispose d'appareils assez variés ; la faim développe l'ingéniosité, et peu à peu on fut pourvu de l'indispensable, mais que de précautions à prendre. Le nombre de louches, par section, était versé par le cuisinier ; ni plus, ni moins : tout le monde surveille. Le retour à la tente avec les plats du campement, les cuvettes émaillées, les boutheyons, ne manquait pas de pittoresque ; mais quand on

songeait aux embûches de la route, aux bousculades des curieux qui s'enquéraient du menu, on tremblait d'angoisse ; n'avons-nous pas vu, certain jour de pluie, un malheureux glisser dans la boue et renverser la soupe qu'il apportait ? bien heureux, pensions-nous, s'il pourra la remplacer. A la tente ou à la hutte, il fallait répartir le déjeuner ; l'opération réclamait autant de diplomatie qu'au matin. L'homme de confiance, toujours muni de son quart, puisait dans les récipients et versait un quart de soupe par prisonnier ; entendez bien : un quart, c'est-à-dire un de ces petits instruments à anse en fer ou en aluminium qui ne contient pas plus que la quatrième partie d'un litre ; et dans ce quart de soupe, suivant qu'elle était de farine ou de légumes, tout était compris. Les 50 hommes servis, il restait un petit supplément, « le rab », si minime parfois qu'on le surnommait « le rab de rab » ; à raison de une cuiller par personne, on pouvait faire sept à huit heureux. Et voilà tout le menu d'un



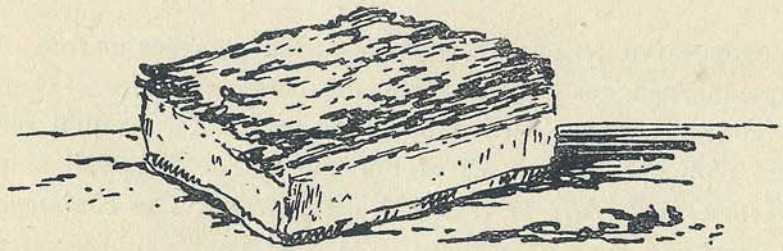
Quart et portion, grandeur nature. Dessin des plus originaux : on n'a jamais vu un homme nourri aussi misérablement.

déjeuner de prisonnier à Haus-Spital : un quart d'eau chaude avec légumes ou un quart et une cuiller pour les privilégiés. La boisson, c'est-à-dire l'eau, manqua pendant les deux premières semaines ; la cuisine repassait les marcs du matin et donnait ce café relavé comme désaltérant à raison de un quart par personne.



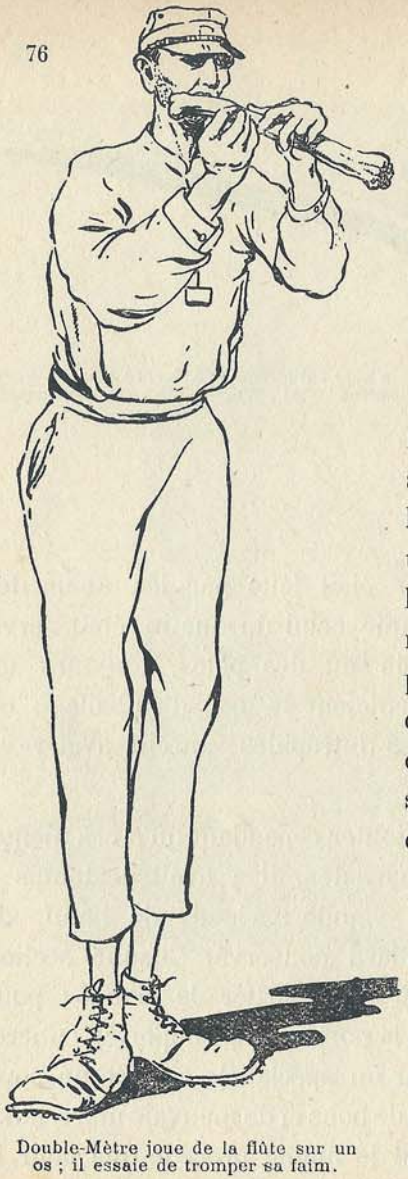
Six à sept cuillerées de ce genre font six à sept heureux ; c'est « le rab de rab » grandeur nature.

A quatre heures un quart, une autre distribution de café très léger était faite par les soins des cuisiniers, et, le soir, vers six ou sept heures, un repas aussi copieux que celui du matin était servi. Ce n'était pas de la soupe, mais des pois chiches, du riz, des haricots ou des pâtes, toujours un seul quart par homme. Ces légumes secs étaient souvent desséchés, sentaient le sac d'emballage ou la moisissure ; personne n'oublia des macaronis au safran que seuls les intrépides purent avaler en oubliant tout à fait qu'ils avaient un palais et un sens olfactif.



La portion de lard ; elle n'est pas réduite ; elle ne tient pas plus de place sur le papier que sur le pain ou dans l'estomac.

Il faut ajouter cependant qu'à ces menus plus que spartiates, il y avait de temps à autre de la viande : viande de bœuf, de mouton, ou lard conservé. Chaque section avait droit à un quartier de viande ; pour 50 hommes, la portion était apportée entière, découpée par un spécialiste et tirée au sort, car il y avait de bons et de mauvais morceaux : on employait le même procédé que pour le



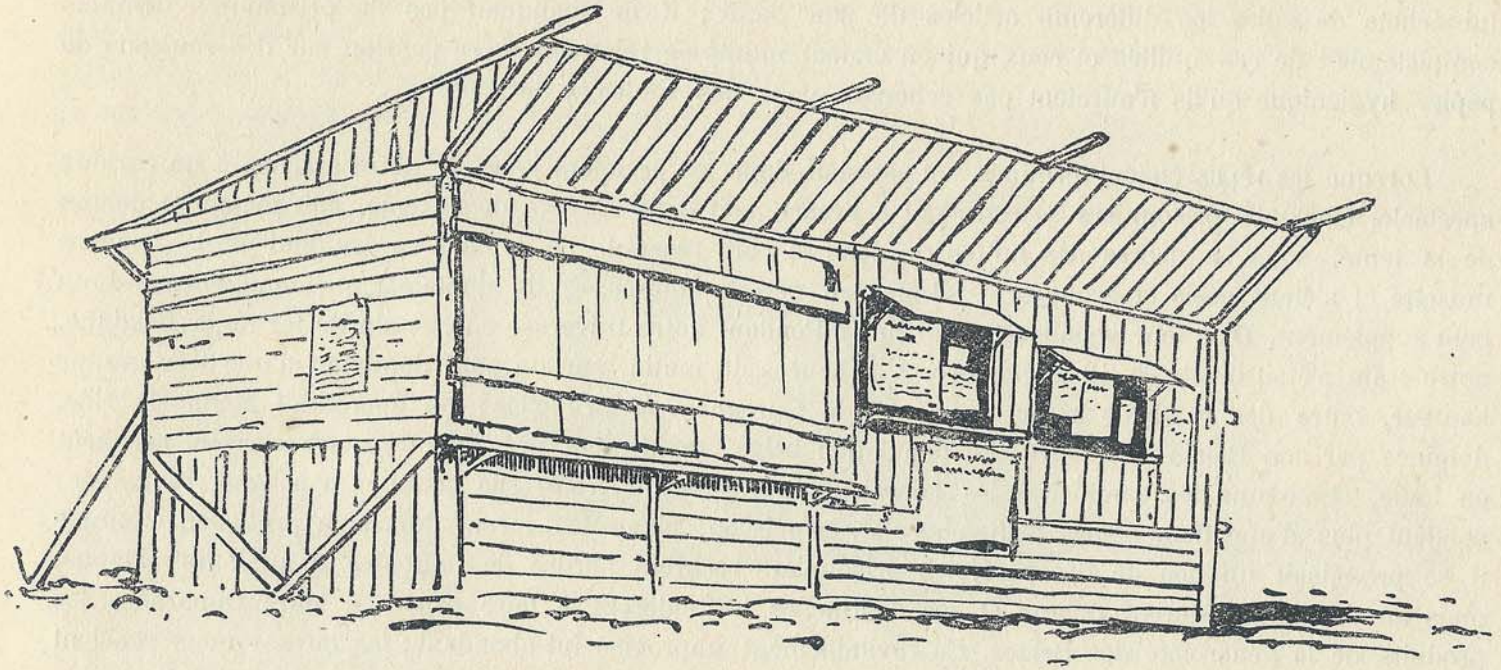
Double-Mètre joue de la flûte sur un os ; il essaie de tromper sa faim.

pain. Les os étaient donnés à qui les réclamait ; dans notre section, on les remettait à un grand diable qui, malheureusement doué d'un très fort appétit (au régiment il avait droit à une double ration), souffrait très cruellement des privations. La viande, ainsi partagée, représentait pour chaque homme un petit rectangle de la forme et de l'épaisseur d'un domino, et les jours de liesse, de deux dominos.

Les repas, après la fièvre du service, se prenaient très posément ; lorsque le prisonnier avait eu sa portion : la soupe dans le quart, le dé de viande sur le petit trognon de pain, il se plaçait dans un coin choisi, bien tranquille ; là, assis par terre ou accoudé à une poutre ou luxueusement installé sur un amas de paille, il sirotait ses plats. La mastication n'était pas compliquée,. la soupe ne pesait pas lourd sur l'estomac ; le quart était soigneusement nettoyé avec la cuiller ou à son défaut avec le doigt, puis avec la langue ; puis venait la viande sur le pain ; le prisonnier détachait de petits morceaux de l'un et de l'autre, avec son couteau ou avec ses doigts et les baptisant de noms ronflants, tels que hors-d'œuvre, rôti, entremets, il les mangeait soigneusement, retenant parfois devant un lard avancé ou un gras plus que double, un signe de dégoût ; il ne faut pas faire le difficile en pareille occurrence.

Ces tristes agapes, vu le menu, étaient pourtant égayées par le récit d'anciens repas pantagruéliques ou par l'espoir des banquets futurs, et chacun de relater avec gourmandise ce qu'il avait goûté le plus ou ce qu'il réclamerait au retour. L'on s'en prenait à regretter tout ce que l'on avait mangé sans faim ou bu sans soif. Ah ! la revanche était dure et l'on commençait à vivre sur sa graisse ; les compétences nous éclairaient sur les mœurs des crustacés ou des ours polaires qui se rongent en temps de disette.

On regardait avec anxiété la part de pain qui restait du repas et on la remettait énergiquement dans la musette ; pensons au soir ou au lendemain, se disait-on. Et ce fut ainsi pendant plus d'un mois.



LA CANTINE ALLEMANDE. — Elle vend de tout, sauf des aliments. Sur les planches sont piqués des avis de l'autorité allemande : le texte, en français, est constellé de germanismes.

Nous eûmes cependant un espoir : un matin, le bruit circula que les Allemands allaient installer une cantine dans le camp ; effectivement, le jour même, une petite baraque s'installa à l'entrée même des cuisines. On escomptait déjà l'arrivée de vivres supplémentaires et on se remémorait toutes « les delikatessen » des charcuteries d'outre-Rhin. Des ballots furent amenés, soigneusement empaquetés, et

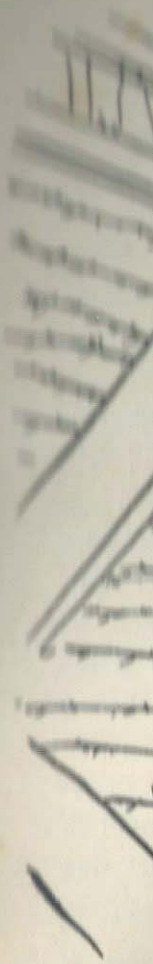
l'établissemenf ouvrit son auvent. Mais, surprise amère, aucune denrée alimentaire ne fut mise en vente ; ce n'étaient que lainages, bonneteries, couteaux et ciseaux, objets de mercerie et quelques livres, en français, de la collection Nelson. La déception fut grande, et pourtant le débitant eut une clientèle qui lui acheta de suite les différents articles de son bazar ; il ne manquait pas de prisonniers démunis complètement de ces utilités et ceux qui en étaient munis se rejetèrent avec passion sur des rouleaux de papier hygiénique qu'ils n'auraient pas échangés pour des rouleaux de sous.

Lorsque les repas étaient terminés, on assistait, dans les premiers jours de notre arrivée, à un curieux spectacle. Quelques prisonniers se retiraient à l'écart, soit dans un coin de la tente, soit même en dehors de la tente, sous les arbres des huttes ou dans le parc réservé. Ils avaient en bandoulière la fameuse musette et s'étant assis et groupés — il y avait peu de suisses — ils ajoutaient au menu allemand un petit supplément. D'où leur venait cette aubaine ? Pendant notre traversée en chemin de fer de la Belgique, notre train s'était arrêté le 12 septembre, à 8 heures du matin, sur un pont dominant d'une très grande hauteur, entre des remblais à pic, la route de Cureghem à Bruxelles ; on apercevait même la ville, dominée par son Palais de Justice. La population belge, rapidement prévenue de notre arrivée, accourut en foule, et comme les sentinelles les laissaient approcher du train, elle commença à nous ravitailler ; pendant plus d'une demi-heure, pain, chocolat, saucisson, cigarettes furent donnés à profusion. Comme il se produisait un peu de désordre, les prisonniers reçurent l'ordre de remonter dans leurs wagons, mais un ou deux restèrent dehors et les sentinelles les aidèrent à faire passer à leurs camarades les produits de la générosité des Belges. Ce ravitaillement improvisé fut abondant ; les larmes nous venaient aux yeux à voir cet empressement de tous, hommes, femmes et enfants à nous secourir. Des gamins grimpaient sur le remblai et redescendaient plusieurs fois de suite, rapportant chaque fois de nouvelles provisions ; en bas, sur la route, ce n'étaient que gens qui entraient dans leurs maisons ou dans les magasins et qui en ressortaient les bras remplis : les jeunes femmes et les petites filles nous demandaient simplement un bouton de capote en souvenir : et on le leur donnait avec empressement. Mais le train se remit en marche au milieu des marques d'encouragement et de sympathie des Belges qui nous saluèrent une dernière fois d'un « Vive la France ! » Nous répondîmes par des remerciements et des cris de « Vive

la Belgique ! » Une fois en route, on fit l'inventaire et le partage de toutes ces richesses ; il revint à chaque prisonnier de ce train un pain de trois livres, une livre de chocolat et deux à trois livres de pommes.

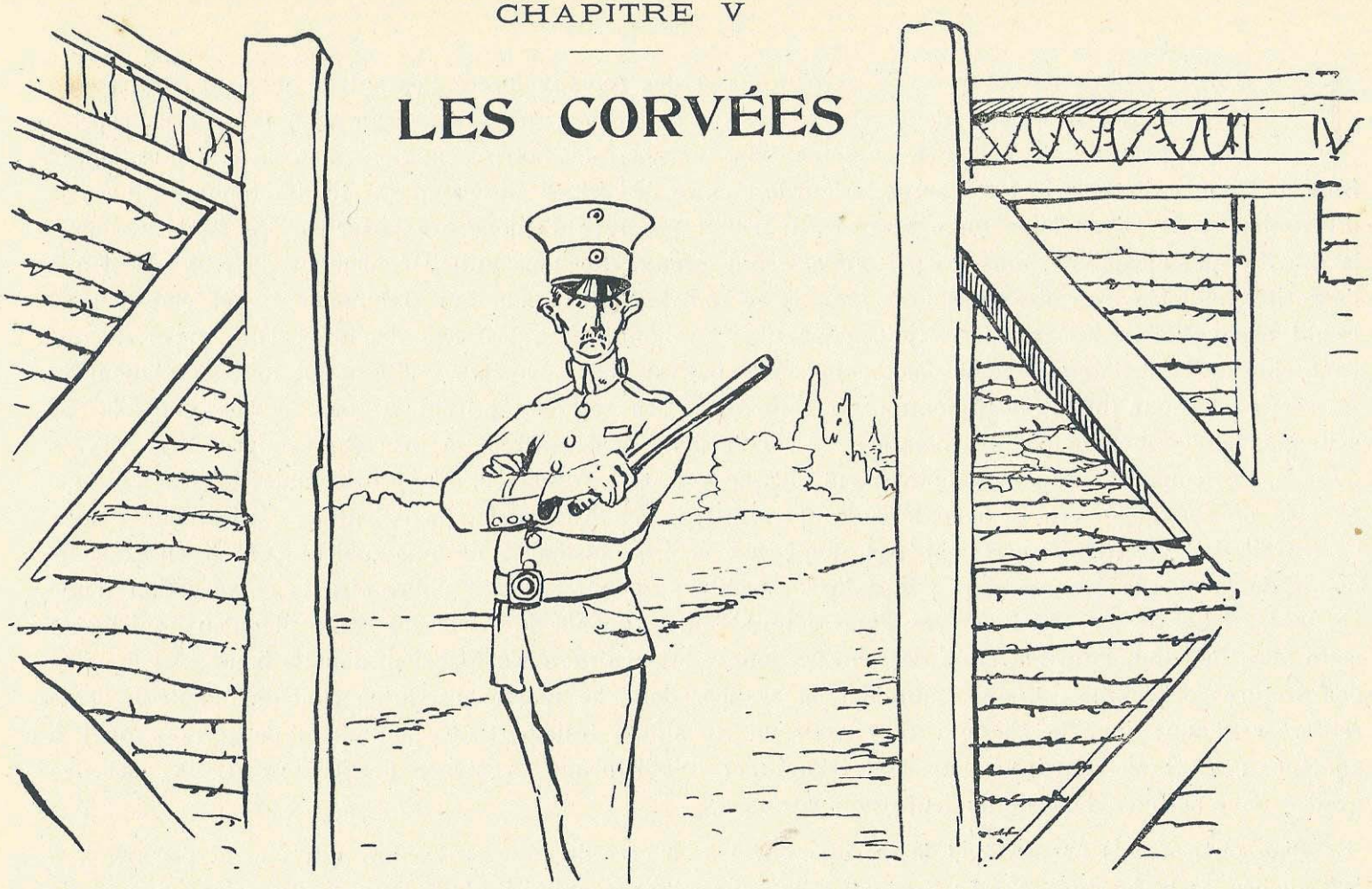
Que de fois, pendant notre captivité, n'avons-nous pas béni cette aimable attention qui nous permit, pendant quelques jours, de soutenir nos forces. Mais l'état de famine fut commun au plus grand nombre et ne se modifia que dans les derniers jours de notre captivité en plein air, et seulement en ce qui regardait les plus fortunés d'entre nous et les plus débrouillards.

NOTRE REPAS DU SOIR. — Les assiettes sont aussi inutiles que la table.
« Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger ». (L'Avare).



CHAPITRE V

LES CORVÉES



Le feldwebel ou chien de quartier, dit « Bostock ou le dompteur, dit Truck, Truck ». Les Romains, à l'entrée de leur maison, avaient un chien, figuré sur la mosaïque du sol. L'inscription « Cave Canem » : « Prenez garde au chien », prévenait les visiteurs. Les Germains, qui ne sont pas de race latine, avaient un sous-officier muni d'un bâton ; sa mine rébarbative dispense de toute inscription supplémentaire.

LES CORVÉES

IL y a deux genres de corvées, les unes qui sont des travaux forcés, les autres qui sont des travaux recherchés. Les nécessités de la vie en commun obligeaient nos gradés français à assurer la propreté du camp autant qu'à veiller à l'amélioration possible de notre condition matérielle. Un adjudant français, maître d'armes, avait assumé la lourde charge de diriger un camp de 15.000 hommes, d'armes différentes et de psychologie toute spéciale. Il n'était pas rare d'entendre exposer par les simples soldats la théorie, qu'en captivité, tous les prisonniers sont égaux, que tous luttent également pour la vie et que l'autorité militaire française cesse du jour où ce sont les Allemands qui commandent. Cet état d'esprit rendit assez difficile les premières journées ; mais le bon sens reprit ses droits et l'on s'aperçut que l'anarchie ne contribuerait même pas au bien-être individuel. Le régime militaire fut mis en vigueur et un service de jour fut organisé comme en campagne. Des sergents prirent, à tour de rôle, une fois par semaine, le commandement des hommes de corvée dont ils dressèrent la liste par groupes. Les corvées de café, de soupe et d'eau se renouvelaient chaque jour à heures fixes. L'approvisionnement des cuisines en bois de chauffage, amené à l'extérieur du camp par les Allemands, incombait aux prisonniers ; pour ce travail, les volontaires n'étaient pas nombreux et les défaillants ne manquaient pas. Il en était de même de la corvée des madriers ; la nature même du sol avait rendu obligatoire la construction d'une chaussée, faite de traverses serrées l'une contre l'autre, depuis la porte du camp jusqu'aux cuisines ; cette allée demandait un entretien de tous les jours : les madriers s'enfonçaient dans la boue sous le poids des voitures et comme celles-ci n'auraient pu avancer dans les marécages, force était de maintenir et de renforcer chaque jour le chemin. Il y avait un travail de transport des poutres et de terrassement à effectuer ; les bras courageux faisaient défaut : et il fallait une insistance particulière de la part des gradés pour secouer l'inertie de leurs compatriotes.

Bien plus pénible encore était le recrutement des corvées de jour et de nuit, qui étaient préposées à la tranchée de la bordure Nord : lorsque la tranchée était remplie, il était d'une élémentaire hygiène de creuser un nouveau fossé parallèle, de combler le précédent et de ficher en terre les poutres entrecroisées sur lesquelles s'encastrait le bâton. La nuit, un service de surveillance avait la charge de guider vers les

lieux, ceux que le mauvais temps ou l'ignorance de la topographie retenaient à portée des tentes ou des huttes. Le métier de vidangeur exige une abnégation telle que l'on ne peut s'étonner d'avoir rencontré quelque résistance dans l'accomplissement de ces travaux; il fallait se raisonner et convaincre les autres de l'urgence de cette besogne, mais bien peu de prisonniers en gardèrent un souvenir agréable.

De ces corvées intérieures, aucune n'était recherchée ; il n'en fut pas de même des corvées extérieures; la faim, tout autant que les ordres de l'autorité allemande firent sortir les prisonniers du camp. Nous avons vu qu'une canalisation d'eau avait été installée de Münster à Haus-Spital, non pas par humanité pour les 15.000 prisonniers de notre parc, mais parce que l'administration allemande commençait à construire le long de la clôture Sud de nos fils barbelés un camp en bois. Des prisonniers furent employés à cette canalisation; il fallut les nourrir un peu plus abondamment et leurs gardiens les laissèrent acheter dans les auberges de la route de quoi satisfaire à leur appétit. Les premiers ne pensèrent qu'à eux-mêmes et à leurs amis; mais il ne purent dérober aux regards affamés des voisins l'ampleur de leurs musettes : du pain blanc et du saucisson, dans notre misère, paraissaient une fortune. On s'enquit naturellement de la provenance : les plus affamés prirent leurs dispositions pour le lendemain, et de très bonne heure se postèrent à l'entrée du camp. La canalisation n'était pas la seule corvée ; les Allemands réquisitionnèrent des hommes pour des travaux en ville ou pour le transport des matériaux qui devaient servir à l'édification des nouveaux baraquements. L'offre fut plus considérable que la demande : lorsque l'heure sonna du départ des ouvriers, les volontaires étaient légion.

A la porte, se trouvaient un feldwebel ou adjudant allemand et un sous-officier français interprète. Des bousculades se produisirent : tous, ils voulaient aller au travail ou plus exactement au marché. Le feldwebel cria, puis devant l'inutilité de ses hurlements, il prit son bâton et commença à frapper de droite et de gauche. Les plus courageux s'obstinèrent et eurent le bonheur de sortir. Ceux qui, plus philosophes ou moins au courant, assistaient de loin à cette scène, n'imaginaient pas la cause de ce désordre ; ils en eurent l'explication le soir même. Les prisonniers, qui revenaient de la ville, étaient

harassés et pliaient sous le poids de leur capote et de leur musette; quelques-uns portaient même deux musettes. A peine avaient-ils pénétré dans l'enceinte qu'ils furent entourés d'un essaim de camarades ; ils déballèrent toutes leurs provisions et la vente commença. Elle fut aux enchères ; on s'arrachait, à des tarifs d'après guerre, les vivres et le tabac ; il y avait de quoi plaire à tous les goûts, sinon à toutes les bourses. Du pain blanc, du chocolat, du jambon, de la saucisse et du tabac ; la concurrence fit hausser les prix; les tabacs allemands, si bon marché alors, se vendirent jusqu'à cinq francs le paquet de vingt pfennigs; quelques heureux se disputèrent ces aubaines. Et les fournisseurs, alléchés par l'avidité et la générosité des clients, se promirent bien de recommencer leurs voyages.

Le lendemain et les jours suivants, la même scène se reproduisit au départ des corvées ; le feldwebel se montra aussi prodigue d'aboiements et de coups ; on le surnomma Bostock et Truck, ce dernier pseudonyme venait d'une confusion que le Français simpliste faisait entre le mot allemand « Zurück », employé par le gradé allemand et le son rauque que rendait dans la gorge largement éployée du feldwebel ce monosyllabe rugueux : de zurück, « en arrière », les prisonniers comprirent Truck. Bostock avait besoin d'hommes ; il en eut trop, mais ses procédés énergiques ne purent rien contre la bonne volonté des travailleurs alléchés par le bénéfice.

Jusqu'à la fin de notre séjour à Haus-Spital, ce fut, chaque matin, le renouvellement de la comédie; car, si au début, nous avions pu nous apitoyer sur le sort de malheureux que nous pensions astreints à des travaux forcés, notre pitié s'émoussa à l'annonce de leurs exploits de mercantis, et on assistait à la ruée quotidienne vers la porte et les coups de bâtons.

Alphonse Motte a représenté la scène dans une chanson :

PREMIER COUPLET

Dès qu'a sonné le trompette,
Faut voir le rassemblement,
Truck.....
A la grand'porte on se jette,
Avec quel empressement.
Truck.....
Artilleurs et fantassins
C'est à qui s'ra l' plus malin.
Truck, truck, truck, truck.

DEUXIÈME COUPLET

C'est le moment d' la bataille,
Ah ! mes amis ! quel chahut.
Truck.....
C'est à qui, dans la pagaille,
Y fera plus de raffut.
Truck.....
A les voir tous, nos gaillards,
On croirait qu' c'est l' grand départ,
Truck, truck, truck, truck.

TROISIÈME COUPLET

Mais au milieu du vacarme,
On voit surgir un bâton.
Truck..... [charme
Et franchement, çà manque de
D'avoir çà sur le trognon.
Truck.....
C' que çà sonne sur le caillou,
Y a pas besoin d'dire : baissez-vous.
Truck, truck, truck, truck.

QUATRIÈME COUPLET

Dès que le bâton s'agite
On recule de dix pas,
Truck.....
Mais l'on se reprécipite
A nouveau dans le combat.
Truck.....
Si bien quand on est passé,
On est presque trépassé.
Truck, truck, truck, truck.

CINQUIÈME COUPLET

Si chaque jour se répète
Ce petit tableau charmeur,
Truck.....
Il faut dire que la musette
Y joue le rôle enchanteur.
Truck.....
Car si plate elle s'en va,
Le soir, pleine on la verra.
Truck, truck, truck, truck.

Les avantages pécuniaires que l'on retirait de ce commerce dangereux avec le bâton de l'ennemi avaient leur mauvais côté ; un prisonnier avait rapporté plusieurs pains blancs et ne parlait pas moins que de les céder à deux marks la livre ; un de ses compatriotes fit semblant d'accepter, mais il n'eut pas plutôt l'objet en main qu'il s'esquiva sans payer, et se perdit dans la foule..... et dans l'obscurité. Personne ne vint au secours du volé : et la masse, qui ne pouvait achèter, applaudit à la leçon, si peu morale qu'elle fut. Motte, dans sa Revue, a mis en scène un revendeur qui vient offrir sa marchandise ; car ce commerce avait ses banquiers, ses voyageurs de commerce ou négociants de gros et ses marchands au détail :

LA CHANSON DE L'ARTILLEUR

REFRAIN

Acheteurs,
Voici le revendeur.
Venez voir mes douceurs,
Acheteurs,
C'est pour l'honneur,
Je suis l'faiseur
De prix de faveur.
Acheteurs,
Voici le revendeur,
Venez voir mes douceurs
Acheteurs,
Venez sans peur,
J' suis pas voleur,
Je n' vends qu'à des prix d' faveur.

Sur l'air de « La Petite Mique »

PREMIER COUPLET

Quand j' reviens d' la corvée, c'est une lutte ouverte,
A qui dévalisera le contenu de ma musette.
Faut voir le branle-bas
Sans pouvoir faire un pas.
Je suis par le tas
Porté de bras en bras.
C'est pour nos petits soldats
La course au chocolat.
Pour moi quelle bagatelle
D' trouver d' la clientèle.
(Refrain) : Acheteurs, etc.

DEUXIÈME COUPLET

Et dire que l'on m'accuse d'user d'artifice,
Même d'exagérer mon petit bénéfice.
J'augmente seulement, ma foi,
Le prix qu' çà me coûte à moi.
Pour le choco, trois fois,
Pour le tabac, quatre fois,
Cinq pour le saucisson de foie
Vu que c'est le morceau de choix.
Quant au pain blanc, ma chère
Çà dépend des enchères.
(Refrain) : Acheteurs, etc.

TROISIÈME COUPLET

Si tant est que la guerre dure l'année entière,
Je serai, sans tarder, devenu millionnaire.
Les jaloux crient tout haut
Que j' vole le populo.
Me donnent des noms d'oiseaux
Et veulent qu'on me fiche à l'eau,
Et qu'avec l'écriteau
On me colle au poteau.
J' m'en fous, car dans ma poche,
J' vois s'enfler ma sacoche.
(Refrain) : Acheteurs; etc.

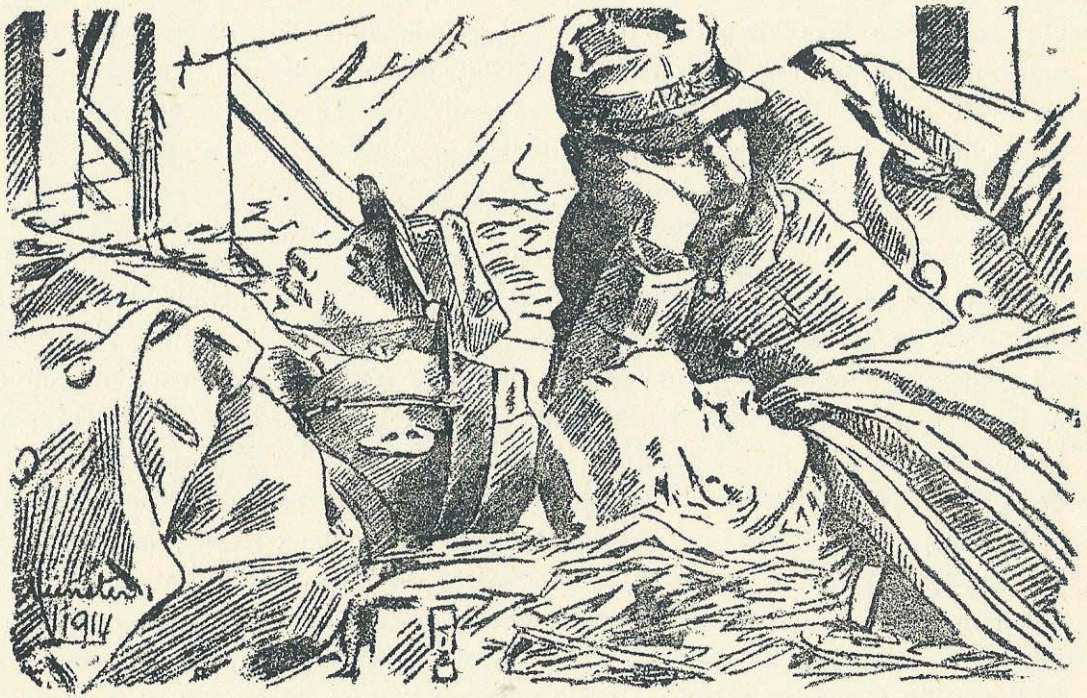
Ce ravitaillement de fortune — et de gens fortunés — n'apporta d'adoucissements qu'à un bien petit nombre de prisonniers ; mais il nous renseigna sur l'abondance des vivres dans la ville, sur leur bas prix et sur le but que visaient les Allemands, en ne nous nourrissant pas. Ils voulaient affaiblir notre santé et nos forces morales ; y réussirent-ils ? La vie du camp nous donnera la réponse.

UNE journée s
diennes. Me
n'est-ce pas
des supplices ? Qua
jouit de la liberté
mouvements, on s'ing
occuper même ses
mais quand on est
dans une clôture, étro
surveillé, menacé d
si on franchit les ba
les loisirs sont un
de plus à combattre.
blème le plus ardu
posa, pendant notre
à Haus-Spital, ce fu
ploi de nos journée
chaque jour suffit sa
dit le proverbe; mais
faut-il qu'il y ait un
donner, un but utile
tence que l'on mène
s'exercer, mais où

CHAPITRE VI

LA VIE AU CAMP

UNE journée sans rien faire, n'est-ce pas l'idée fixe du civil qu'absorbent des occupations quotidiennes. Mais un mois sans rien faire, sans avoir rien à faire, sans occupations et sans but, n'est-ce pas le pire des supplices ? Quand on jouit de la liberté de ses mouvements, on s'ingénie à occuper même ses loisirs ; mais quand on est enfermé dans une clôture, étroitement surveillé, menacé de mort si on franchit les barrières, les loisirs sont un ennemi de plus à combattre. Le problème le plus ardu qui se posa, pendant notre séjour à Haus-Spital, ce fut l'emploi de nos journées. « A chaque jour suffit sa peine », dit le proverbe ; mais encore faut-il qu'il y ait un effort à donner, un but utile à l'existence que l'on mène ? Construire des plans pour un avenir incertain, c'est un jeu où l'imagination peut s'exercer, mais où elle connaît bien vite la fatigue. Le malheur rend ingénieux : une journée, c'est



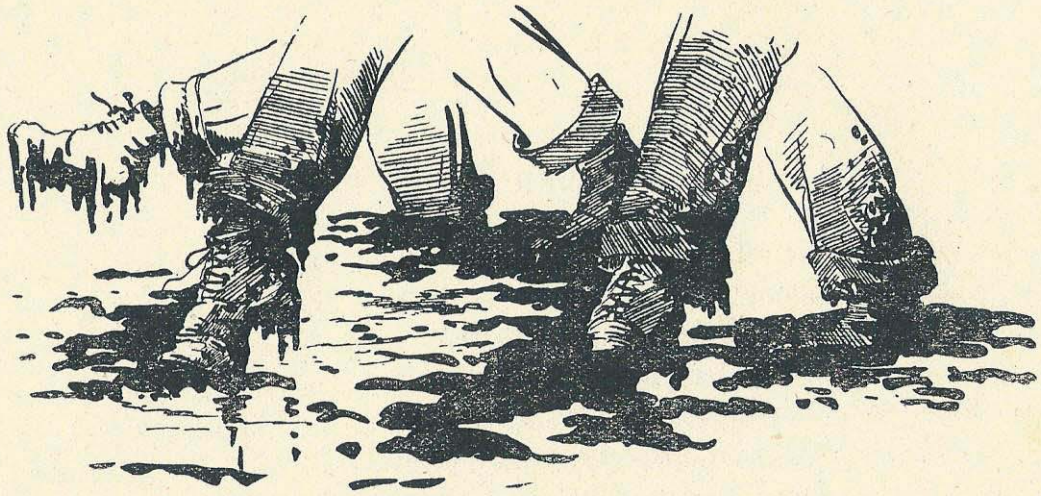
SOUS LA TENTE. — Le froid et la pluie forcent à chercher un abri. Les couvertures ne sont pas un luxe inutile. Que de rêves et d'idées noires !

si long ; prenons une heure d'abord, employons cette heure, puis nous recommencerons pour la suivante. Vivre heure par heure, c'est la sagesse héroïque ; c'est l'habitude qui se prend par expériences successives et qui, peu à peu, vous amène à la résignation. Il fallait tuer le temps ; mais pour ce meurtre, nous n'avions même pas d'instruments.

Au lever, commençait la lutte contre le temps ; le jour pointait à peine que déjà les prisonniers s'agitaient sous les tentes et sous les abris ; l'heure du café s'écoulait dans les allées et venues des corvées, dans la distribution du frugal repas, dans les conversations sur la nuit passée, dans les rencontres de figures connues. On n'avait même pas la ressource de vaquer aux soins de sa toilette ; on avait couché tout habillé ; remettre son képi en place, secouer les brindilles de paille qui s'étaient accrochées à l'uniforme, renouer péniblement les lacets de ses souliers, c'était la suprême élégance. Et après, que faire ?

Le souci de la conservation fut un des stimulants les plus énergiques, et si l'on n'avait pas le courage de se secouer les muscles, la nature vous y incitait d'elle-même ; le corps, engourdi par la dureté de la couche, était avide d'exercice. On quittait la tente par besoin et on trouvait à la marche un plaisir simple, mais profond. Les premiers jours, l'espérance d'un retour prochain nous encourageait à nous maintenir en excellente santé physique. La promenade à travers les tentes et les allées du camp changeait les idées, procurait quelque rencontre ou quelque imprévu qui venait rompre la monotonie des pensées. On se retrouvait en grand nombre dans le parc de réserve. La circulation y était moins fiévreuse et l'horizon moins fermé ; on n'était plus dans l'entre-deux tentes, on voyait du ciel, des arbres, des maisons ; par groupes de deux, de trois ou de quatre, on arpentait la prairie, on assistait au lever du soleil, et peu à peu on se réchauffait. L'allure variait naturellement suivant les âges ou les armes ; les plus lourds se contentaient d'une marche au pas ; les chasseurs à cheval faisaient du pas gymnastique, des sauts et des bonds ; leur entrain éveillait quelques plaisanteries et l'on se demandait avec curiosité à quelle secrète cuisine ils alimentaient la souplesse de leurs jambes ou le souffle de leurs poumons. « En v'là encore qui ne se nourrissent pas de macaronis au safran ». Leur ardeur ne se soutint pas longtemps ; les chaînes pesèrent sur eux comme sur les autres, et les privations les affaiblirent bientôt au point de leur interdire ces

mouvements violents. Après une heure ou deux d'allées et venues, entrecoupées de quelques arrêts : poignée de main à un ami, présentation entre nouveaux, on atteignait neuf heures et demie ou dix heures ; on allait s'enquérir du menu de la cuisine et respirer l'odeur des marmites ; l'affluence était déjà grande et nous remarquions presque toujours les mêmes têtes se pressant autour des cuisiniers et regardant curieusement à terre si quelques débris de légumes, de viande ou de café ou de pain ne traînaient pas. Nous



prenions en immense pitié ces pauvres malheureux, la plupart très jeunes, qui souffraient si intensément et de la faim et de leur impuissance à distraire leur esprit des lancinantes tortures de leur estomac vide. Nos pas nous portaient toujours vers le village nègre ; on était curieux de le visiter, d'admirer les innovations et les embellissements ; l'instinct de la propriété s'éveillait en plus d'une âme de prisonnier, et l'on s'étonnait presque de ne pas rencontrer quelque jardinier occupé à récolter des légumes. Mais un coup d'œil jeté sur le sol suffisait à détruire cette illusion. La boue, l'infâme boue fut rapidement une des plaies les plus hideuses de notre camp : sur ce terrain déjà humide et argileux, les pluies, qui

tombaient fréquemment, rendaient impossible la tâche du faible soleil d'automne. De plus, 15.000 hommes piétinaient ce sol spongieux ; le cloaque rimait avec la flaque et la marche devenait hésitante et parfois dangereuse. Au voisinage des tentes et des cuisines, il fallait une sûreté de coup d'œil ou une grande habitude pour éviter les dépressions sournoises. Les chaussures étaient à rude épreuve et plus d'un revenait à la tente par crainte de perdre complètement le cuir de ses brodequins. Motte a mis dans la bouche d'un Belge toute la rancœur que cette boue provoquait et en a composé une de ses plus agréables chansons.

« Air de Mimi d'Amour »

PREMIER COUPLET

Çà est tout de même dégoûtant
De nous faire promener là-dedans.
J'ai jamais vu çà, ma chère,
Par dedans ma pays toute entière.
T'as beau z'avoir des godillots
Qui sont épais comme des sabots,
Où c' que tu mets ton pied, t'empêtres,
T'enfonces de quarante centimètres.

REFRAIN

Mimi d'amour, ma Suzanne chérie,
D' voir ton Camille, t'aurais ta cœur meurtrie.
Viens pas ici, reste dans ton patrie,
Je suis pas propre ainsi pour toi, jolie.

DEUXIÈME COUPLET

Tu pourrais pas te figurer
Quand l'temps y commence à cracher,
L'état de notre marécage
Vu qu'ici on voit pas d'ébouage.
L'aut' jour avec ma boutheyon
Si tu avais vu ma plongeon,
Jamais, ma chère, tu pourrais croire
Comme mon face il était noire. (Refrain).

TROISIÈME COUPLET

Quand je marche dans ce noirceur,
La boue me monte dans le cœur.
D' songer au pays, je suis triste,
A notre pays de Manneken-pisse.
Quand je rappelle par hasard,
Nos ballades sur le boul'vard,
Je suis honteux comme une poule
De me sentir dans ce bedoulle. (Refrain).

L'heure de la soupe était un intermède que l'on prolongeait par des causeries ou par la lecture de quelques journaux. Nous étions avides de nouvelles, et l'une de nos premières préoccupations fut de connaître la situation. Depuis le 17 août, nous ne savions rien des événements militaires ; de la bataille de la Marne, nous avons tout ignoré jusqu'à l'arrivée de compatriotes pris à Champien ou à Roye, à la fin de septembre. Les premières feuilles allemandes, que nous eûmes entre les mains, ne renfermaient que des communiqués très brefs du grand quartier général allemand ; notre surprise fut grande d'y voir mentionnés les noms de la Marne et de l'Oise, puis du Grand et du Petit-Morin, puis de l'Aisne. Nos connaissances géographiques nous permettaient d'augurer d'une retraite des armées allemandes ; mais nous étions dans l'ignorance de la grande victoire. Les autorités allemandes firent circuler, par deux fois, une simple feuille, imprimée en français et remplie de nouvelles bizarres. Dans la masse de petits renseignements en trois lignes, un entrefilet nous frappa. Le Président Poincaré, y était-il dit, doit prochainement élever à la dignité de maréchaux, quatre généraux en chef de l'armée française ; nous en conclûmes que les hontes de 1870 avaient dû être effacées par quelque brillant succès. Mais ce n'étaient pas dans ces journaux allemands ou inspirés par l'Allemagne que nous pouvions trouver des motifs d'espérer ; cependant, la traduction quotidienne de ces articles entretenait nos esprits, et il ne nous fallut pas longtemps pour lire entre les lignes. Quelques-uns, qui ne

recueillaient que des noms ou qui interprétaient à leur manière les renseignements verbaux qu'on leur communiquait, se livraient aux calculs les plus minutieux et affirmaient que nous serions rentrés à la fin du mois d'octobre ; d'autres prétendaient, à l'aide de chiffres et de statistiques d'avant guerre, que la banqueroute menaçait le monde entier, que jamais une guerre ne pourrait, au XXe siècle, durer plus

Westphalische Mercur. — Un des journaux de Münster. Les interprètes le lisaient les premiers ; puis les amateurs le parcouraient lentement et se servaient, à tour de rôle, du seul dictionnaire allemand que possédait un des prisonniers du camp. Cette lecture n'a jamais affaibli le moral des prisonniers ; elle valait mieux que l'infâme « *Gazette des Ardennes* ».

de six mois, que tout manquerait aux belligérants avant peu. Les sceptiques ou les mieux informés n'osaient avouer qu'ils avaient lu une interview de Kitchener prédisant que la guerre durerait au moins trois ans, et que les Anglais faisaient, à Rouen et à Orléans, des baux de trois ans pour la location des terrains nécessaires à leur armée. A travers tout le camp, c'était une fièvre de questions, de rensei-

gnements ; les rapports circulaient ; les noms et les faits étaient déformés, mais toute cette agitation n'était pas stérile ; elle provoquait des discussions, donnait un aliment aux conversations et faisait oublier les misères présentes. Lorsqu'un journal avait paru dans le camp, on s'ingéniait à en savoir le contenu et on se mettait à la recherche du possesseur ; un jour, le long des fils de fer, des sentinelles allemandes lisaient le Mercure de Westphalie ; nous leur fîmes signe de nous le prêter, et à travers les fils de fer ils nous passèrent leur journal : c'était la prise d'Anvers. Mais ce succès, imprimé en gros caractères ne nous décourageait pas ; le communiqué allemand indiquait une nouvelle ligne de recul, et l'on bâtissait des plans de campagne, des mouvements tournants, des encerclements de corps d'armée ; on faisait mourir le Kronprinz ou on lisait la démission du von Klück. Enfin, celui-là, il n'était pas parti pour rien. Et l'on relevait des changements dans la liste des généraux allemands, et l'on s'efforçait de répandre les bruits les plus optimistes. Les faux renseignements l'emportaient sur les vrais, le plus souvent; qu'importe ! Ne fallait-il pas combattre le découragement et relever le moral de ceux qui s'abattaient trop facilement. Que de fois n'entendions-nous pas dire : « Ils sont forts. Oh ! ils sont forts ». Cette litanie énervante au possible, rappelait le chapitre de Tartarin où le brave méridional s'en prend à des « ils » imaginaires, à tous les ennemis de sa quiétude.

Les rapports abondaient à l'heure des repas ; ils se fabriquaient spécialement aux cuisines et se répandaient avec une surprenante célérité ; ils se continuaient au cours de l'après-midi, où le plus grand nombre reprenait la promenade du matin. L'aspect du parc réservé changeait ; on se serait cru à l'issue d'une réunion électorale ou sur le cours Carnot d'une ville de province ; on voyait s'agiter des bras, s'ouvrir des bouches, se remuer des têtes ; on entendait résonner les mots : Europe, droit, humanité, Angleterre; on assistait à des démonstrations sur le terrain, et les orateurs ne manquaient pas plus que les auditeurs. Parfois un groupe rejoignait un autre groupe : de la discusssion jaillissait une idée nouvelle ou un fait qui éclairait la question. Il n'y avait pas d'indifférents à ces premières séances de débats courtois.

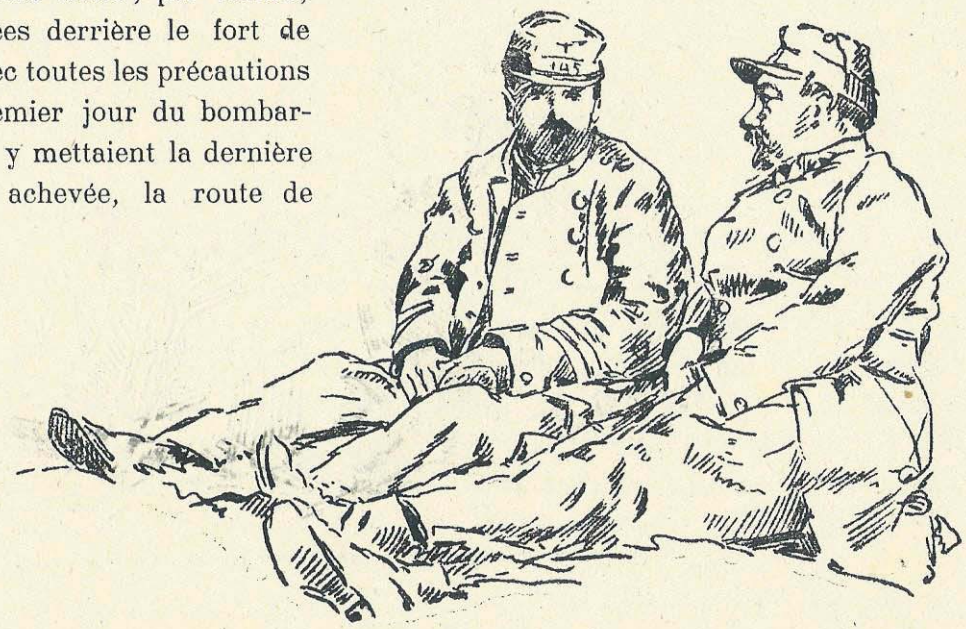
Mais on se lassa vite de tout ce qui n'était que bavardage, et l'habitude se prit de ne consacrer que quelques minutes à l'audition des nouvelles du jour ; on laissait, à ceux qui lisaient l'allemand, le soin

de traduire les faits importants et le plaisir de les communiquer. On s'enquérait avec soin de la source où avait été puisé le renseignement et on se plaisait à en causer avec quelques amis discrets.

Un interprète lit, dans un coin écarté, les nouvelles de la guerre. De sa bouche sortiront les renseignements exacts qui alimenteront les conversations du camp ; mais que de changements, du matin au soir, dans le libellé de ces rapports !

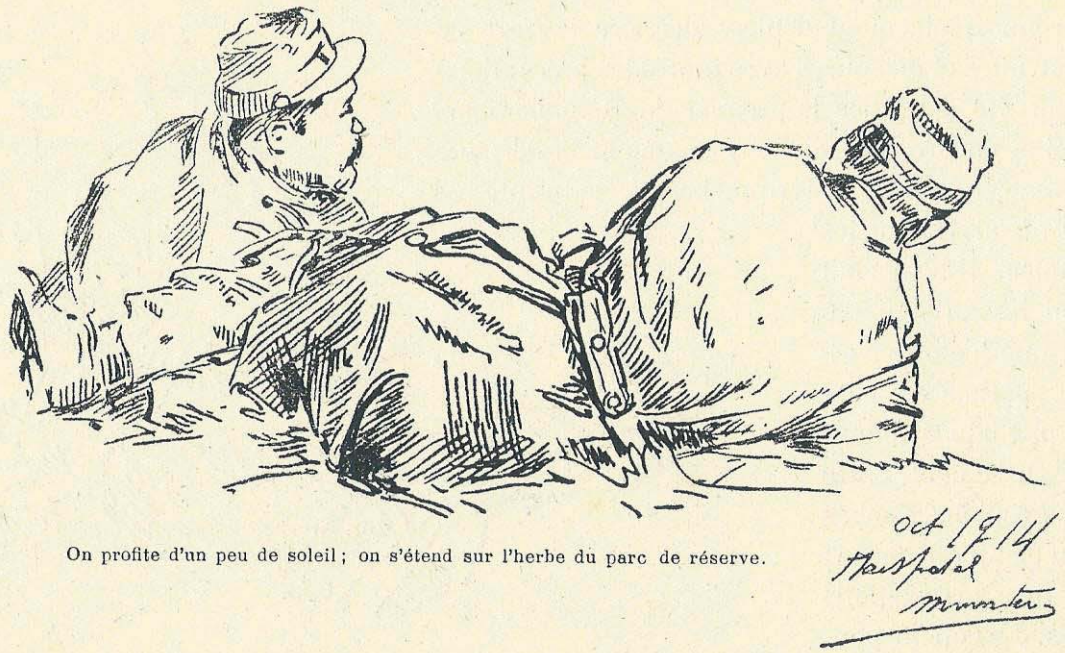
Cependant, il y eut un sujet sur lequel tous les prisonniers de Maubeuge ne tarissaient pas ; c'était l'histoire du siège de la forteresse, du rôle qu'ils avaient joué et des événements auxquels ils avaient pris part. Quelques-uns d'entre-eux, placés dans des secteurs calmes, ne connaissaient rien de la lutte qui avait abouti à une capitulation et semblaient dénigrer l'importance des combats qui se déroulèrent sur tout le pourtour occidental et méridional de l'enceinte fortifiée. Chacun n'avait vu que la portion de terrain qu'il était chargé de défendre : l'un parlait de Boussois, de son fort, de ses tranchées ; les autres étaient à la Sallemagne,

au fort des Sars, au Fagniez, aux tranchées d'Ellemmes : mais pendant un mois, ils avaient tous travaillé sans arrêt, de quatre heures du matin à six heures du soir, à perfectionner ou à créer les moyens de défense de la place, et l'on remarquait que les ouvrages fortifiés qui avaient le mieux résisté aux effets foudroyants de l'artillerie ennemie, étaient ceux où l'on n'avait pas employé d'ouvriers civils ; par contre, les batteries remarquablement défilées derrière le fort de Boussois, construites et masquées avec toutes les précautions voulues avaient été anéanties le premier jour du bombardement ; la veille encore, des civils y mettaient la dernière main et reprenaient, leur œuvre achevée, la route de Jeumont, par où arrivaient les troupes ennemies. Il n'en était pas un, parmi les prisonniers qui ne connût une histoire d'espionnage ; on parlait de conversations téléphoniques, tenues pendant l'investissement entre l'ennemi et des espions, cachés à l'intérieur du camp retranché ; on racontait des arrestations sensationnelles. Les on-dit pouvaient prêter à des erreurs ; mais comment ne pas croire le jeune chasseur à cheval de Roubaix, qui, de deux coups de carabine blessa grièvement le prince de Saxe-Meiningen et son ordonnance ; les deux blessés avaient été ramenés à l'hôpital de Maubeuge, et l'ordonnance avoua qu'il avait travaillé, avant la guerre, aux glaceries de Boussois.



Quand le corps est inoccupé, l'esprit travaille. — Une réunion de pères de famille. Ils ne parlent pas, ils songent.

Le 1er septembre, une sortie fut faite par les troupes en plein midi ; la journée était resplendissante de soleil et de clarté, le terrain particulièrement découvert ; le but était de s'emparer des obusiers de 380 et de 420 qui déversaient leurs explosifs sur les forts et sur la ville. Dans Boussois, on vit défiler gaillardement le 145e d'infanterie ; un jeune sergent avait mis des gants neufs et portait une rose rouge à sa



On profite d'un peu de soleil ; on s'étend sur l'herbe du parc de réserve.

boutonnière. Le 1er territorial et le 31e colonial participaient à l'opération sur d'autres points de l'enceinte. Une fois sorties de la zone de protection des forts et des batteries, nos troupes furent arrêtées par un feu violent de mitrailleuses et d'artillerie et sans pouvoir deviner d'où les coups partaient : beaucoup tombèrent mortellement frappés ou blessés ; deux heures après le passage des jeunes du 145e, on apercevait dans la rue du village, des blessés qui revenaient du front avec des pansements de fortune, se dirigeant

vers les hôpitaux de Maubeuge ; puis les troupes rentraient, et les Allemands, allongeant leur tir, commençaient à bombarder le village de Boussois : leurs coups suivaient la retraite des nôtres avec une telle précision qu'on en était tout ébahi. Où donc ces Allemands étaient-ils placés pour tout voir ? L'explication ne tarda pas à nous être donnée. Les compagnies du 4me bataillon du 1er Territorial avaient reçu l'ordre de se poster dans les rues et dans les maisons du village pour arrêter l'attaque possible de l'infanterie ennemie. Autour de la place, où se trouvait le poste du commandant, étaient réunis les soldats de garde, l'état-major du bataillon, les mitrailleurs et plusieurs sections de compagnes. Tout à coup des soldats de la 3me section de la 16me compagnie, virent sortir d'une maison, un, deux, puis trois pigeons voyageurs qui, après quelques hésitations, prirent leur vol dans la direction des lignes ennemies. Or, chacun le sait, le vol de pigeons en temps de guerre est prohibé ; les détenteurs de pigeons voyageurs doivent les sacrifier ou les remettre à l'autorité militaire. On tire quelques coups de fusil ; mais à balle et sur un pigeon, c'est de la haute fantaisie ; on fait mieux : on pénètre dans la maison et on y découvre trois civils, qu'un lieutenant conduit immédiatement au poste du commandant. Dix minutes après le départ du premier pigeon, au moment même où les trois civils étaient interrogés sur l'étrangeté non de leur présence dans le village (on n'avait pas fait évacuer tout le monde), mais de l'existence de pigeons dans leur maison, un obus frappe le mur de la maison voisine de celle du commandant ; le toit vole en éclats et retombe en poussière et en débris de tuiles sur les troupes. Plusieurs soldats sont blessés ; les autres, furieux, crient à l'espion et veulent faire une justice sommaire.

En 1914, les tranchées sont construites d'après les principes de la théorie ; pas de boyaux d'accès, pas de créneaux, pas de postes d'écoutes ; elles sont trop larges et la sortie en est dangereuse, pendant le jour. Chaque fois qu'un bombardement s'intensifiait, on se mettait au parapet, le fusil en main; et les premières rafales nous apprirent, à nos dépens, quelque expérience. A ceux qui doutaient du danger auquel avaient été exposées les troupes de ces tranchées, les témoins oculaires ne manquaient pas de narrer quelques souvenirs. Comme personne ne s'est préoccupé de porter à la connaissance du public certains de ces faits, tout à l'honneur des défenseurs de Maubeuge, que l'on insulte souvent de noms d'animaux, tels que « lièvres ou lapins », il nous a paru bon de les recueillir de la bouche même de ceux qui en furent les spectateurs.

Dans une tranchée en forme de trapèze, deux côtés sont naturellement perpendiculaires à la direction de l'ennemi ; par suite de la chaleur accablante des abris en tôle ondulée, les hommes de garde se sont étendus au grand air sur les banquettes de terre : rien d'anormal n'est signalé quand une brusque détonation secoue l'air ; un obus à shrapnells éclate au milieu d'un groupe ; quelques cris ; on se précipite vers les abris, mais on en voit qui ne peuvent remuer ; le plus touché nous déclara qu'il avait une plaie de la largeur d'un beefsteak ; d'autres avaient reçu plusieurs éclats, mais le coup était superficiel. Dans les abris, on percevait que le bombardement s'aggravait; dans la crainte que le parapet ne cédât, un officier donna l'ordre de sortir de la tranchée et de s'abriter derrière les bâtiments d'une ferme voisine ; mais il fallait s'en aller par ordre et lentement. Ce mouvement en masse pouvait d'autant moins échapper aux Allemands que la sortie s'effectuait sur un glacis par un escalier de terre de trois à quatre marches. Un par un, gênés par leur sac et leur fusil, énervés par le tir d'artillerie, les soldats grimpent hors de la tranchée, et naïvement, militairement, se forment par sections. Repérés, ils sont atteints par quelques obus ; un caporal est tué, d'autres hommes sont blessés ou frappés de commotion cérébrale ; les hommes s'égaillent et rentrent dans le village à l'abri des rues et des maisons et retrouvent des camarades d'autres tranchées que la violence du bombardement a refoulés dans le village de Boussois. Heureusement, l'obscurité s'annonce. Des ordres se croisent ; il faut occuper les maisons, défendre le village jusqu'à la mort. L'affolement n'est pas encore calmé qu'un capitaine eut un geste qui sut ramener la confiance. Une charrette traversait les rangs, portant des morts que l'on conduisait à Maubeuge. D'une voix forte, le capitaine cria : « Mes amis, hommage à vos camarades ! Garde à vous ! Présentez armes ! » Et tous les affolés, tous les indécis, au commandement, rectifièrent la position et présentèrent les armes. Une demi-heure après, toutes les tranchées étaient réoccupées : une patrouille de sous-officiers, tous volontaires, avait reconnu le terrain.

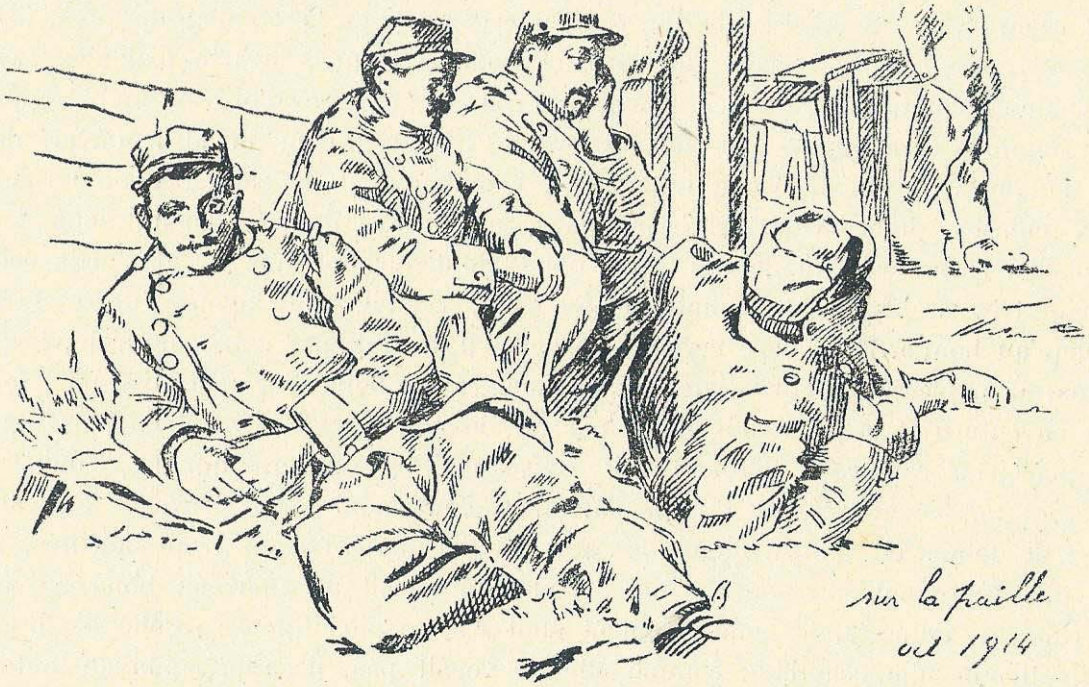
Pendant cette patrouille, un groupe de territoriaux était, l'arme au pied, dans une cour de maison dont les fenêtres, au rez-de-chaussée et au premier étage, étaient garnies de soldats ; dans un coin de la cour, sur un feu presque éteint, une lessiveuse qui semblait recéler quelque mystère ; l'un des factionnaires souleva le couvercle, et d'un coup de cuiller à pot, ramena une superbe poule qui avait cuit au milieu

des choux, des navets et des carottes ; le cuisinier avait sans doute oublié d'emporter sa marmite. A la guerre comme à la guerre ; l'un empoigne une aile, son camarade empoigne l'autre, un troisième saisit un pilon, un quatrième l'imite, et l'animal est bientôt partagé sans difficultés. Après la viande, les légumes ; et la poule au pot du bon roi Henri est consommée.

Les récits qui retenaient le plus l'attention étaient ceux des camarades qui, jusque dans la soirée du 5 septembre, tinrent les tranchées sous un bombardement plus précis que les précédents, et ne les abandonnèrent que sur l'ordre apporté par un volontaire. Toute la matinée, ils avaient eu des engagements avec les avant-gardes ennemies, et plus d'un avait eu la satisfaction de voir, de tirer et d'abattre quelques éclaireurs. Les Allemands ne voulant pas engager le combat de près, firent replier leur infanterie, rapprochèrent leurs pièces d'artillerie et bombardèrent à courte distance. Les premiers obus firent des victimes dans l'une de ces tranchées, qui, à la suite d'ordres mal compris, n'avait plus que soixante hommes commandés par un lieutenant. Entassés sous un abri couvert de quelques poutrelles de fer, entourés de camarades qui perdaient abondamment de sang par de larges blessures au ventre et aux cuisses, dans la poussière et dans la chaleur, ils attendaient, sous le sifflement continu des shrapnells, l'arrivée d'un de ces gros obus, dont quelques-uns avaient déjà éclaté autour d'eux. Le lieutenant, très crâne et très calme : « Mes amis, disait-il, nous avons l'ordre de rester ici ; nous resterons jusqu'au bout ». Et malgré certains conseils, il soutint, par son sang-froid, les défaillants. L'un de nos camarades, blessé à l'omoplate, voulait, malgré le bombardement, évacuer ; le lieutenant l'autorisa à tenter l'aventure et le fit accompagner par un de ses parents. Une demi-heure après, l'ordre arrivait de se replier. Le camarade blessé avait renseigné les officiers qui se trouvaient sur la deuxième position, et un volontaire s'était immédiatement offert pour aller prévenir ses camarades. Il partit en courant ; de temps en temps, quand les rafales d'artillerie étaient trop violentes, il s'abritait derrière un mur, puis reprenant son courage et son élan, il faisait un nouveau bond en avant. A la dernière maison avant la tranchée, le bombardement était encore plus intense ; collé les bras en croix contre un mur, il attendit une éclaircie ; comme elle ne venait pas, il se précipita de toute la vitesse de ses jambes, et sain et sauf, il sauta dans la tranchée. Et les Roubaisiens purent se vanter de compter parmi leurs compatriotes, un brave de plus.

Et d'entendre tous ces récits, de grouper tous les renseignements, de voir d'ensemble ce que l'on ne connaissait que par petits détails, on se prenait à conclure que la forteresse de Maubeuge avait, en septembre 1914, résisté plus longtemps que toute autre place, même mieux fortifiée qu'elle, et que ses défenseurs avaient tenu au mieux de leurs faibles moyens.

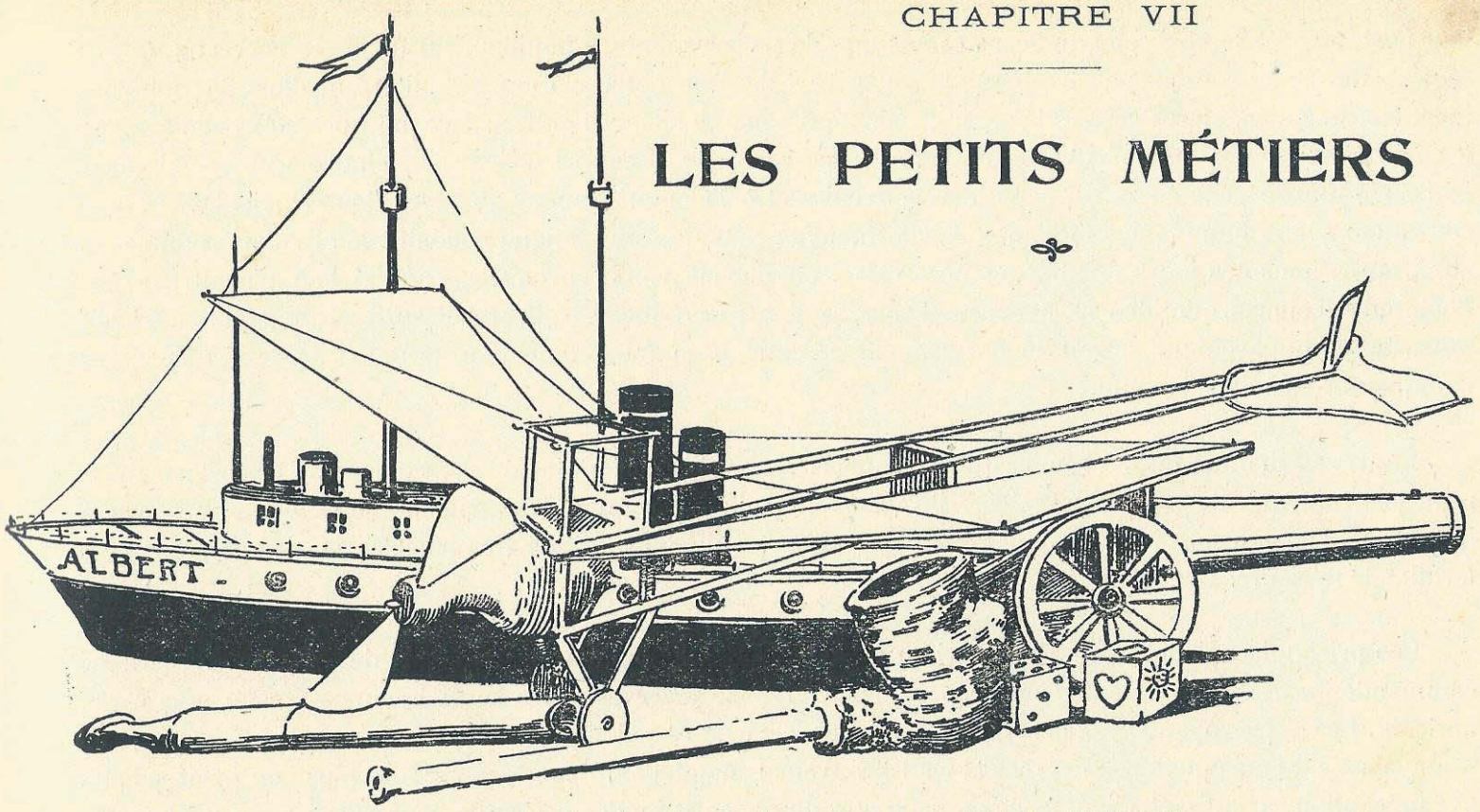
On finissait cependant par ne plus vouloir parler de la guerre et on interrompait ces retours vers le passé, vers la vie active, pour regarder autour de soi, comment on arriverait à lutter contre l'inaction.



Que faire en un gite ? A moins que l'on ne songe ; l'absence de sièges oblige à prendre les positions les plus étranges, même en plein jour.

CHAPITRE VII

LES PETITS MÉTIERS



Le yacht du prisonnier belge, l'aéroplane, le canon, les dés, la pipe en merisier, le porte-cigarettes.
(Des industries tirées du règne végétal).

L'INACTION pèse autant à l'ouvrier manuel qu'au travailleur intellectuel ; plusieurs jours, dans le manque total d'occupations, sont une fatigue que les tempéraments, même les plus apathiques, ne supportent pas. Quelques croquis nous ont montré des prisonniers étendus sur l'herbe, adossés à quelque support, arbre ou poteau, assis sur le seuil de leur demeure ou couchés sur la paille aux heures les plus éclairées de la journée;

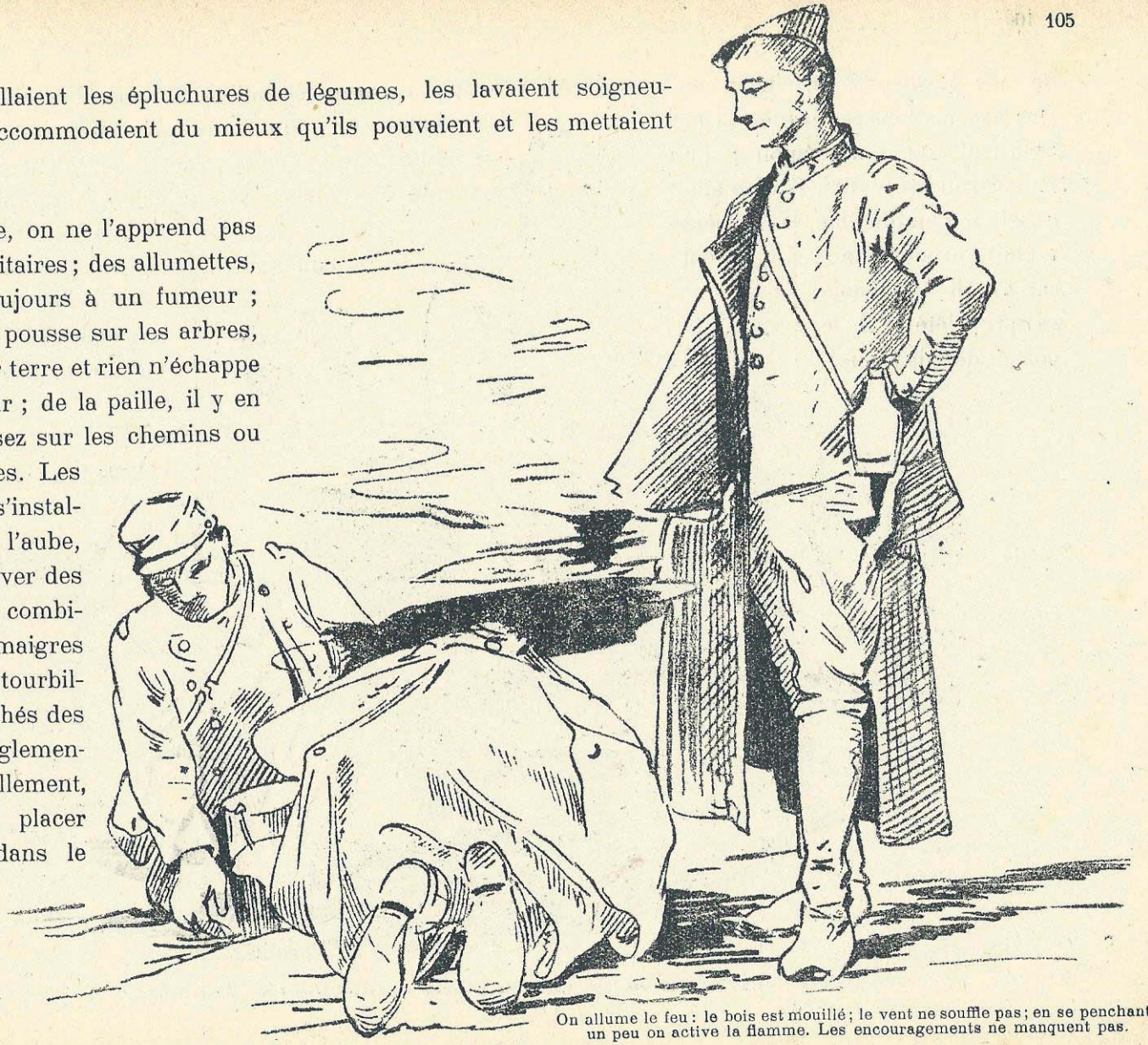
leur position semble être celle du repos ; mais que de pensées amères bouillonnent dans ces cerveaux, que de regards qui ne se laissent pas arrêter aux limites barbelées de notre clôture et qui errent dans des lointains indéfinis, que d'angoisses serrent le cœur de ceux qui songent à leurs familles, aux pays occupés par l'ennemi, à un avenir dont personne n'envisage le terme avec certitude. Ceux-là étaient à plaindre qui se laissaient entraîner à la torpeur engourdissante des souvenirs et à l'alanguissement du rêve. Sous ce ciel bas et dans cette atmosphère humide, les membres s'endormaient ; aucune saine fatigue n'aidait à la circulation du sang ; et si, après quelques jours de détente nécessaire, on n'avait vigoureusement réagi, si l'on n'avait pas pris l'habitude d'efforts quotidiens, la neurasthénie ou je ne sais quelle mollesse d'esprit et de corps, asthénie musculaire ou psychique, aurait insensiblement conduit à la folie douce ou brutale ; les exemples n'en manquèrent pas dans la suite.

Le travail manuel fut le premier qui vint apporter une distraction des doigts comme de l'esprit ; mais ce n'est pas tout que de vouloir travailler, il faut avoir des instruments. L'ingéniosité se donna libre cours et quiconque n'a pas assisté à ces premières luttes contre les difficultés d'une vie claustrée ne peut s'imaginer la fertilité de ressources du soldat français.

Les prisonniers s'intéressèrent de prime abord à leur alimentation ; au départ de Maubeuge, certains commandants de compagnie avaient réparti les vivres de réserves entre leurs hommes : café, sucre, riz, haricots. Les imprévoyants n'avaient pas voulu se charger de ce poids supplémentaire, mais les sages avaient soigneusement empaqueté ces denrées et les retrouvaient maintenant dans leur sac ; de plus, on avait acheté, par précaution, avant d'être emmenés en captivité, du chocolat ou des boîtes de conserves ; enfin il n'est pas faux d'avouer que les meilleurs garde-mangers ont leur point faible et que plusieurs prisonniers se procurèrent des pommes de terre, soit en les dérobant près des tentes à provisions, soit en les arrachant dans les cultures où les conduisaient les sentinelles des corvées. Enfin, de la ville, les pourvoyeurs quotidiens ramenaient des marchandises qui trouvaient facilement un riche acquéreur. La faim est conseillère bonne ou mauvaise ; que celui-là qui n'a jamais eu faim, entre 20 et 30 ans, disserte de morale et d'abstinence, il abandonnera, en temps de disette, ses formules, et fera fête à la première aubaine venue. Nous en avons vu, qui, plus malheureux

encore, recueillaient les épluchures de légumes, les lavaient soigneusement, les accommodaient du mieux qu'ils pouvaient et les mettaient à cuire.

La cuisine, on ne l'apprend pas à de vieux militaires ; des allumettes, il en reste toujours à un fumeur ; du bois, il en pousse sur les arbres, il en traîne par terre et rien n'échappe à l'œil fureteur ; de la paille, il y en a toujours assez sur les chemins ou près des tentes. Les petits feux s'installèrent, et dès l'aube, on voyait s'élever des fumées qui combinaient leurs maigres volutes aux tourbillons empanachés des fourneaux réglementaires. Naturellement, on évite de placer ces foyers dans le voisinage des barbelés ; inutile d'attirer l'attention

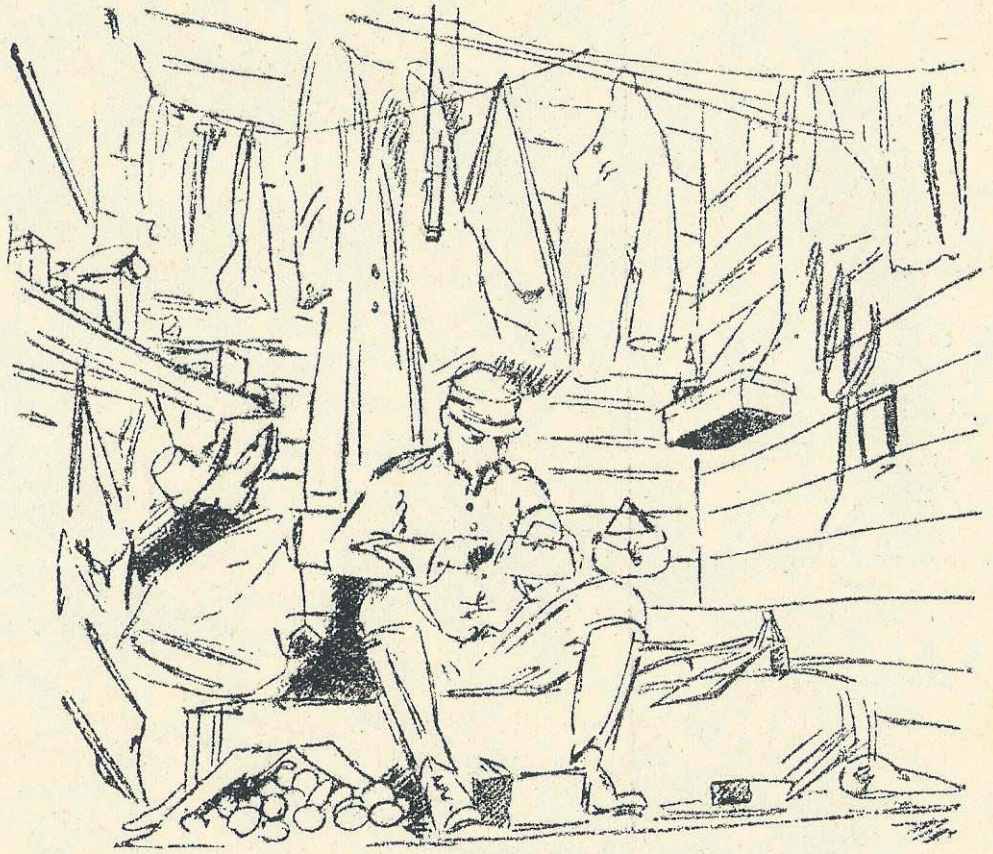


On allume le feu : le bois est mouillé ; le vent ne souffle pas ; en se penchant un peu on active la flamme. Les encouragements ne manquent pas.

de nos gardiens ; on abrita ces feux derrière les tentes, près des huttes et dans le voisinage des cuisines. Des associations se formèrent par régiment ou par région ; l'un fournissait les vivres, l'autre allait quérir le combustible, le troisième prêtait son ustensile de campement ; car c'était désormais sa propriété ; il le portait depuis Maubeuge ! Tous se réunissaient autour du primitif foyer ; les responsables allumaient le feu et s'accroupissaient près de la flamme lente à venir et ils soufflaient à poumons perdus ; les autres prenaient le plus vif intérêt à l'opération ; de son succès dépendait le régal. Un plat ou un boutheyon muni de son couvercle, était posé sur deux briques ou sur deux mottes de gazon et

Çà bout : café, haricots, riz, épluchures de pommes de terre. Heureux qui participera à ce festin.

tout le monde veillait à ce que rien ne vînt troubler la cuisson. Quand les cuisiniers improvisés avaient terminé, on plaçait, avec des précautions d'infirmière, le précieux récipient sur un sol bien aplani et la distribution avait lieu ; y participaient ceux-là seuls qui avaient un droit de propriété sur l'un des éléments du festin ; on y conviait, si c'était du café, celui qui avait prêté son moulin, et si la provision était suffisante, on invitait discrètement et sans donner l'éveil à d'autres, un bon copain. Ces dînettes en plein air rompaient la longueur des jours et aidaient à combattre l'insuffisance de la nourriture allemande; mais ce n'était qu'un faible palliatif à la misère générale ; ces suppléments ne furent que peu nombreux et peu fréquents, et ils cessèrent lorsque furent épuisées les ressources de nos sacs d'une part et l'approvisionnement en combustibles d'autre part.



De jour sous la tente : l'atelier du constructeur d'aéroplanes ; les instruments sont primitifs, mais la vente est sûre. Si le morceau est trop étroit ou si le bois est du merisier, ce sera un fourneau de pipe.

La provision de bois, poteaux de tentes et arbres du clos, qui furent mis en coupe déréglée, s'épuisa peu à peu ; car, outre le bois de feu, comme le désignent les statistiques, il y avait le bois d'œuvre.

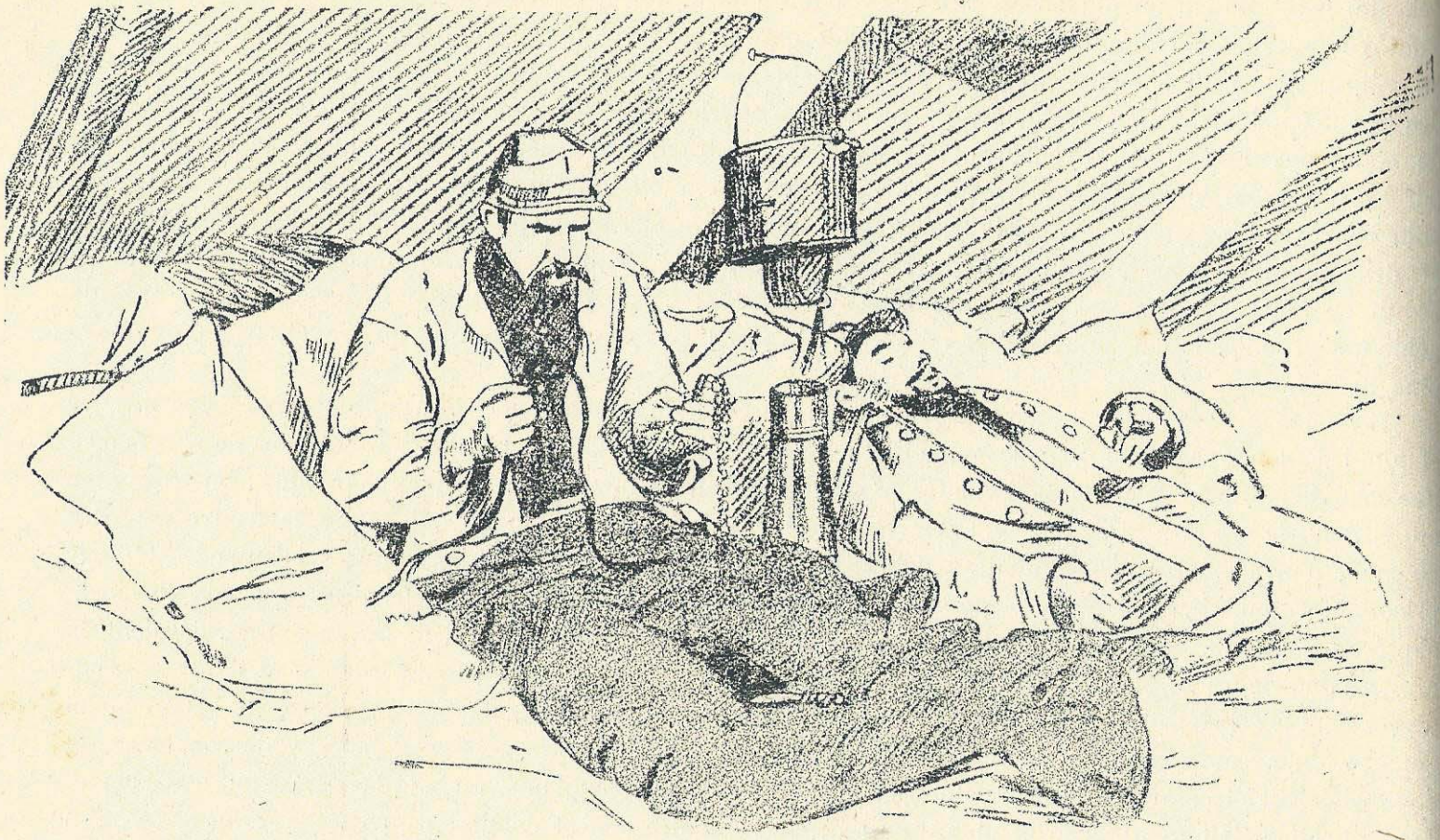
LE PATRON ET SON OUVRIER. — Le magasin est déjà bien fourni : les clients abondent, même en dehors du parc.

Une partie en avait déjà été employée à l'usage des abris, tentes ou huttes; le reste devenait d'utilisation délicate, faute d'instruments assez puissants pour fendre des troncs ou couper de grosses branches. Tout ce qui était de destruction possible avait été arraché : les petites branches couvraient les toits du village nègre ou alimentaient les feux de plein air ; les moyennes et les plus grosses servirent à des travaux industriels. Des soldats du génie ou des ouvriers du bois occupèrent leurs loisirs à la confection de petits ouvrages : les aéroplanes, les canons, de travail grossier ou fini, étaient très recherchés par les quelques Allemands qui rôdaient dans notre camp ou qui, de l'extérieur, demandaient à acheter pour les revendre en ville, ces produits de l'art français. On alla même jusqu'à fabriquer des fume-cigarettes et des pipes, et plus d'un s'étonna de la rapidité avec laquelle un vrai merisier fut dépouillé et réduit en fourneaux à pipes d'un modèle très commode ; n'est-ce pas Robinson Crusoë qui mit tant de peine à s'en confectionner une ; il faut croire qu'il n'aimait pas assez le tabac ou qu'il avait trop d'ouvrages plus pressants.

Il y a des métiers qui sont, de par leur nature, réservés à des prisonniers, dont le temps n'est pas mesuré et dont la patience se développe avec les mois et les années ; de ceux-là nous n'en connaissons pas de plus délicat que celui de fabricant de chaînes de montre en crin de cheval. Le matériel en est peu compliqué ; on trouve les outils dans la trousse à aiguilles du sac et le crin est à la disposition de quiconque se trouve à portée de main d'un cheval. On s'étonnait au début de voir autour des attelages des voitures allemandes tant de prisonniers qui cherchaient à s'approcher des animaux ; quelques-uns, des fermiers ou des éleveurs, s'intéressaient à la ligne, ou à la robe ou à la carrure des chevaux, caressaient les encolures, lissaient la crinière dans leurs doigts (1) ; mais d'autres, plus sournois, s'intéressaient surtout à la queue et, d'un coup sec, arrachaient le crin à petites poignées ; c'étaient les fabricants. Munis de leur matière première, ils se rendaient sous la tente, s'asseyaient commodément sur la paille, entouraient leurs genoux d'une chaude couverture et commençaient à tresser chaînes ou sautoirs ; le point n'était pas compliqué, mais la besogne était absorbante. Leur clientèle était nombreuse et plus d'un a conservé quatre ans et demi et rapporté en France, ce bijou qu'il destinait à sa femme ou à ses enfants.

Le graveur spécule aussi sur un retour que lui et ses camarades croient prochain ; le quart est un

(1) L'un de nos camarades eut même la surprise de reconnaître dans les brancards d'une voiture allemande un cheval qui lui appartenait avant la guerre.



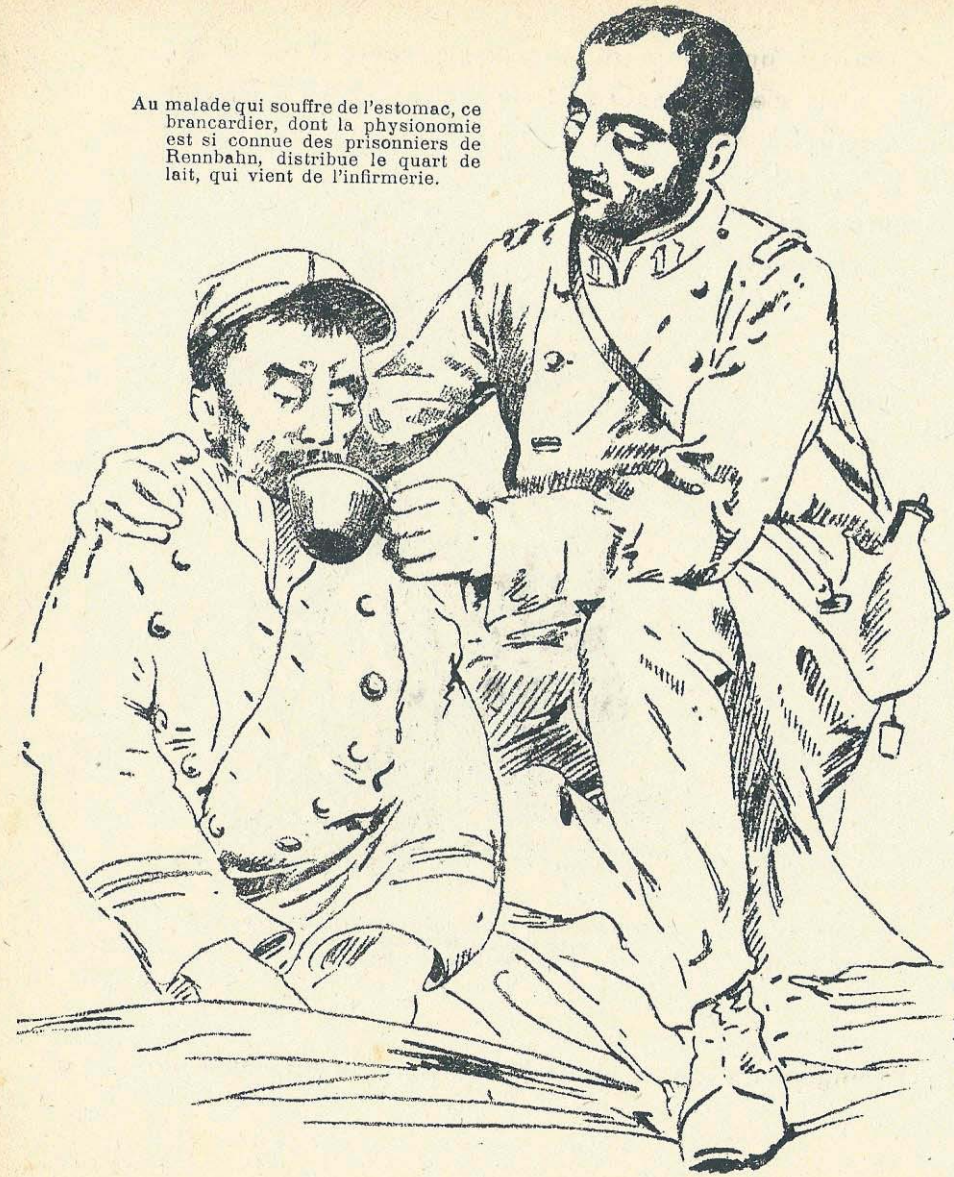
Le fabricant de chaînes de montre. Avec du temps et du crin de cheval, on crée des sautoirs, des chaînes, des bracelets. Les voisins ne dérangent pas le travailleur.

objet si indispensable ; il sert à tant d'usages qu'il est devenu une relique à laquelle on tient ; il est de fer ou d'aluminium, il n'a qu'une faible valeur marchande, mais c'est la tasse du café matinal, c'est l'assiette de la soupe de midi, c'est le plat des macaronis du soir ; c'est aussi la cuvette qui sert au grand nettoyage ; c'est le bol que l'infirmier volontaire portera, rempli de lait, au camarade qui souffre de l'estomac ou de la dysenterie, et comme le fera chanter Motte sur l'air de la *Petite Tonkinoise :*

C'est un tout petit ustensile
Qu'est si dodo
Qu'est si dodo
Qu'est si docile,
Qu'on le met à tout usage
Tant il est doux et bien sage.
C'est un quart, comme on l'appelle,
Qu'est si fifi
Qu'est si fifi
Qu'est si fidèle.
Il ne contient pas beaucoup,
Çà n'empêche qu'i s' prête à tout.

La position n'est pas des plus stables, mais la main tient avec vigueur le couteau qui lui sert à graver les mots typiques.

Après ce refrain du quart vient un poème en l'honneur du quart dont je ne puis m'empêcher de citer ce passage :



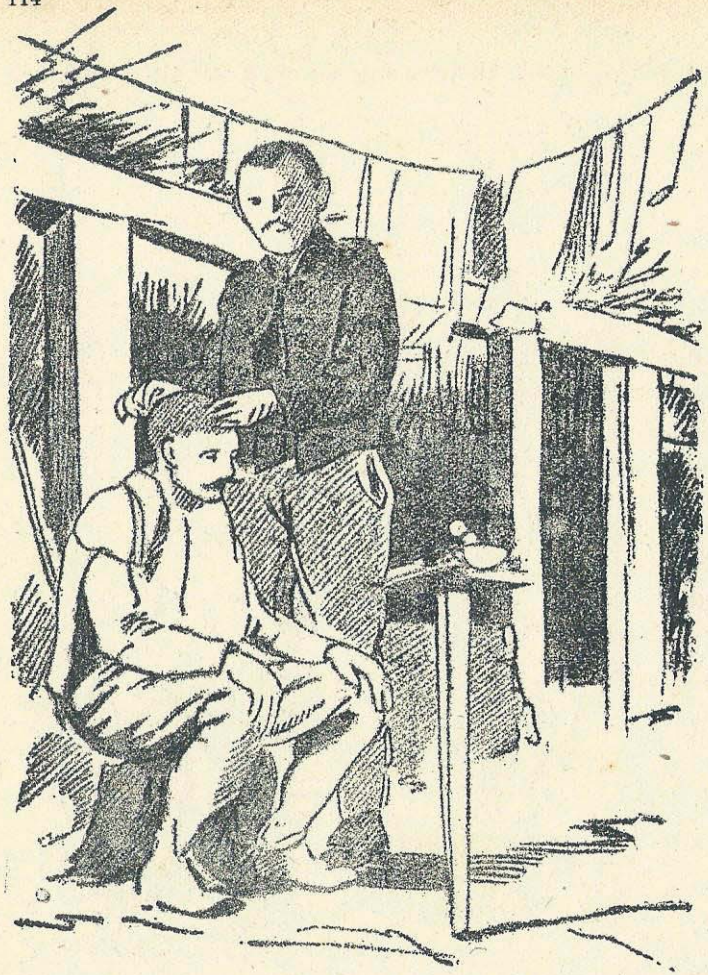
Au malade qui souffre de l'estomac, ce brancardier, dont la physionomie est si connue des prisonniers de Rennbahn, distribue le quart de lait, qui vient de l'infirmerie.

Salut, salut à toi, petit rien de laiton,
Si poli, si brillant sous ta face noircie.
Salut à toi, ô quart, fidèle compagnon
De nos jours de malheur, de notre triste vie.
Je te salue, car si petit rien que tu fus,
Dans la captivité, tu nous fus tout un monde.
Et je voudrais chanter tes services rendus,
O petit quart charmeur, à la carcasse ronde.
Dans ton acier brûlant coula notre nectar,
De l'amère prison, la superbe ambroisie.
Et l'on te remplissait jusques au bord, ô quart,
Pour tromper les ardeurs de notre jalousie !
En ton bol évasé passèrent nos menus,
L'orgie de nos ratas, toutes les céréales ;
Et toutes les cuistances, en tes flancs accourues
Nous offrirent remède aux funestes fringales.
Tu goûtas le plaisir de te voir regorger
De pâtes de safran, dites alimentaires.
Tu connus le plaisir de te sentir baver
Sous le blaireau de bois des Figaros primaires.
Et tu pus voir enfin, dans ton coffre discret,
O sanglante ironie, ô honte positive,
Dans ta mousse plongées nos hardes au complet,
Y rechercher l'éclat d'une blancheur fictive.

Un ustensile aussi indispensable, aux ressources multiples et aux usages variés ne pouvait manquer d'attirer l'attention des artistes. « Si je ne garde rien de mon fourniment à ma rentrée en France, du moins je conserverai mon quart ». Telle était la réflexion de tous ; et pour en faire un bibelot d'étagère, on s'adressait au graveur. L'imagination de ces artistes était inépuisable, parfois un peu funèbre ; des fleurs, des lauriers, des mains entrelacées, un nom chéri, et surtout une inscription : Guerre de 1914, Haus-Spital : quelques-uns, plus sceptiques, ajoutèrent 1914-191..., laissant une place libre pour le dernier chiffre qu'ils n'osaient imaginer ; mais leur prudence fit sourire ; avant Noël, peut-être même à la Toussaint, l'Europe épuisée mettrait bas les armes et les belligérants feraient une paix de lassitude. Et sous les arabesques, les quarts prirent des reflets d'argent et attendirent la vitrine ou le dessus de de la cheminée ; de propriété d'Etat, ils devinrent propriété privée, et le nom fut une sauvegarde contre le vol ou un moyen de les récupérer s'ils s'égaraient.

On se croirait sur le boulevard ; comment ne pas profiter de l'aubaine ? Les boutiques sont si rares que l'enseigne ne peut manquer d'attirer les regards et les clients.

Si le quart reluisait sous le polissage et le grattage, les souliers se maculaient de boue et perdaient leur éclat ; les brosses ne manquaient pas dans les profondeurs du sac, mais le cirage faisait défaut. Les Allemands nous en vendirent ; mais quel désespoir de gâter, dès les premiers pas, tout l'ouvrage de la matinée. On se laissait aller à garder des souliers sales. Un de nos camarades aida les paresseux à conserver leur élégance ; il s'installa cireur de bottes ; et par suite de cette préoccupation constante des prisonniers de reconstituer autour d'eux



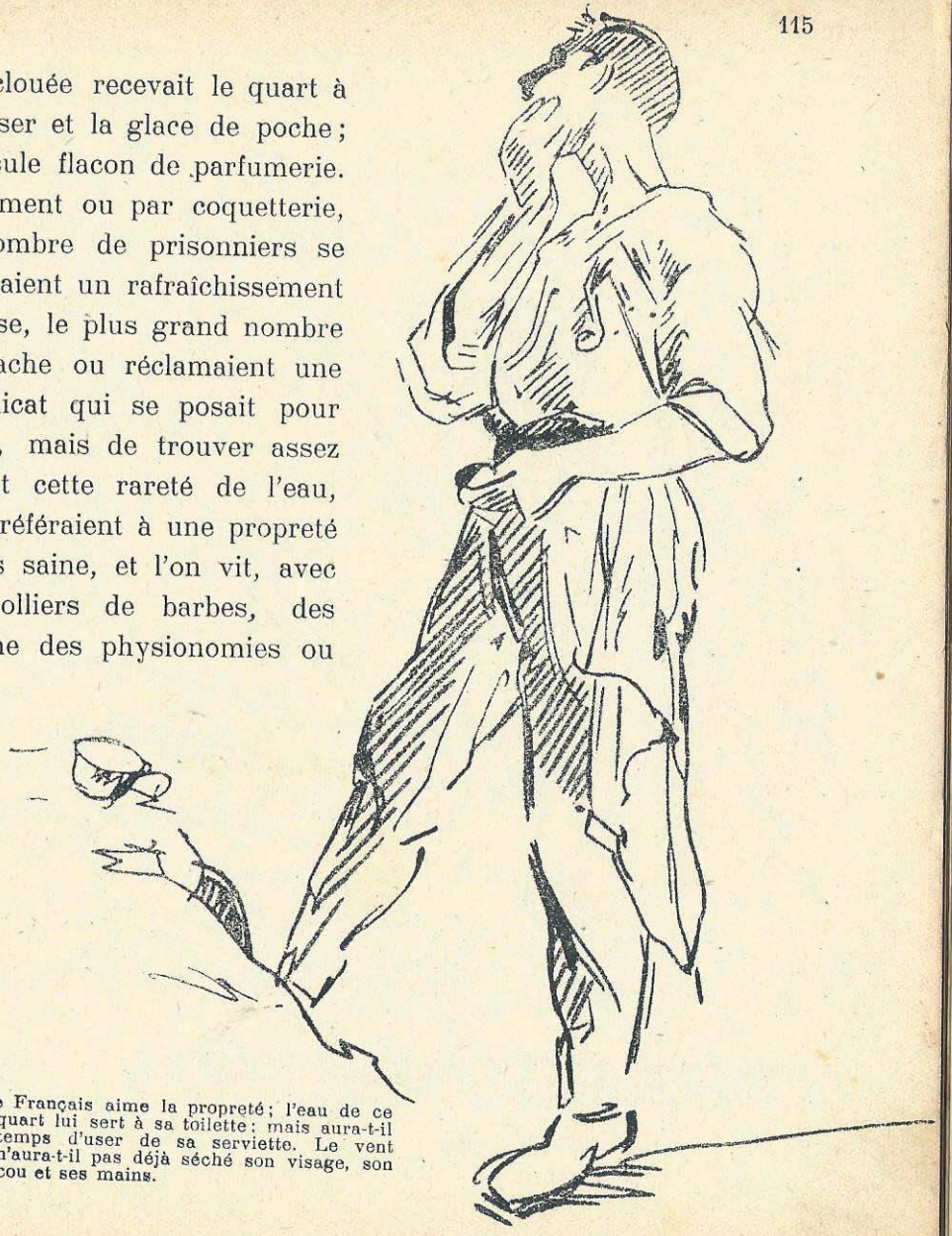
Les cheveux ou la barbe ? — Un peu de coquetterie ne messied pas ! Si la guerre finissait demain. (Octobre 1914).

les habitudes de la vie civile, il eut sa petite boîte, ses brosses à cirage, à reluire et à nettoyer ; il décrottait les chaussures les plus boueuses, les enduisait abondamment de cirage, les faisait reluire à la brosse et au chiffon et donnait un coup au pantalon et à la capote ; il acceptait une rémunération de 10 centimes ou plus, au gré des clients ; et sa boutique ne chômait pas, au grand amusement des badauds qui se pressaient autour de lui et le regardaient travailler. Ce brave garçon se pliait à toutes les nécessités et il acceptait d'échanger des képis ou des capotes, de rechercher des calots à vendre, du linge à acheter ; il était même dégraisseur, et il poussa le zèle jusqu'à détacher les vêtements d'un de ses camarades qui avait glissé au fond de la tranchée « à usage spécial ». Quelle vie d'ange !

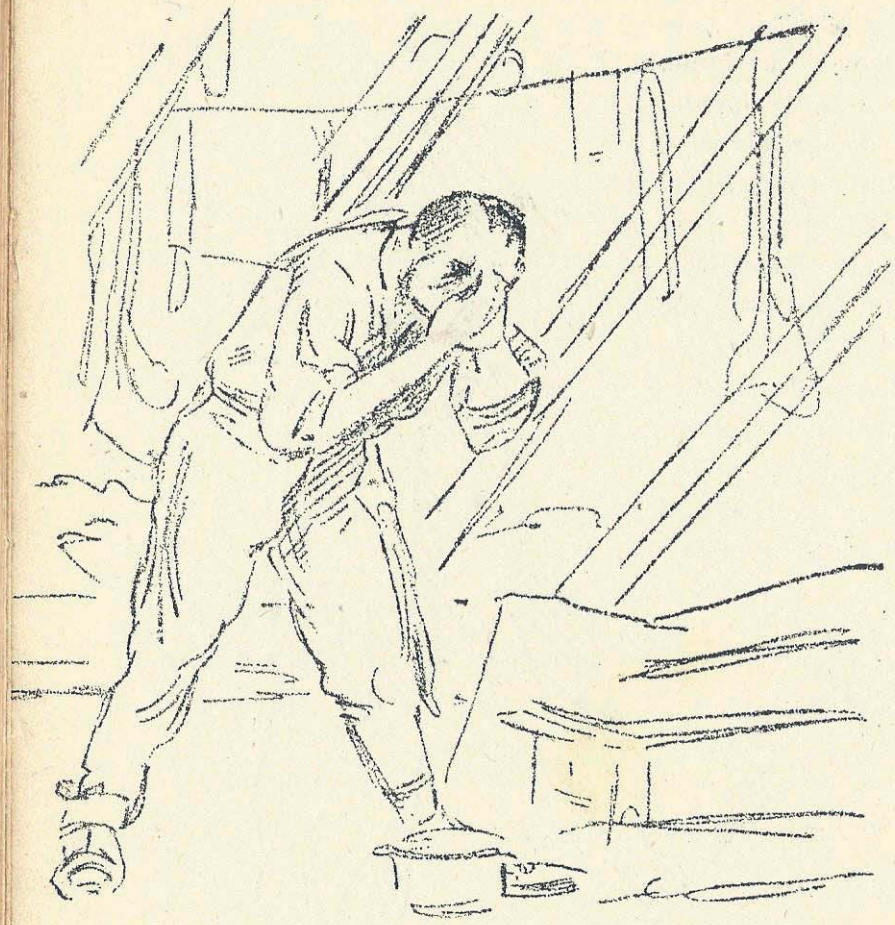
Des autres métiers en plein exercice, on peut citer le barbier. Chaque régiment et chaque compagnie avait son coiffeur ; mais dans la bagarre et dans les fouilles, ils avaient perdu leurs instruments. L'un d'eux, cependant, avait soigneusement remonté, à ses frais, son matériel et l'avait transporté sans encombre en Allemagne. Il s'installa dans une encoignure, au croisement de deux allées du tour de camp ; presque tous les prisonniers défilaient devant sa boutique, et sa réclame consistait à étaler ses appareils au grand jour ; plusieurs mottes de terre servaient de fauteuil sans dossier ; un pieu fiché en

terre et couronné d'une planche-chapiteau clouée recevait le quart à savon, la tondeuse, les rasoirs, les fers à friser et la glace de poche ; on admirait même avec surprise un minuscule flacon de parfumerie. La clientèle était empressée ; par désœuvrement ou par coquetterie, en vue d'un retour prochain, un grand nombre de prisonniers se confiaient à ce barbier. Quelques-uns demandaient un rafraîchissement de leurs cheveux, d'autres voulaient la tondeuse, le plus grand nombre se faisaient raser la barbe, friser la moustache ou réclamaient une coupe à l'américaine. Le problème le plus délicat qui se posait pour le coiffeur n'était pas de trouver des clients, mais de trouver assez d'eau pour leur humecter le visage. Devant cette rareté de l'eau, beaucoup hésitaient à passer au coiffeur ; ils préféraient à une propreté d'un moment une peau plus poilue, mais plus saine, et l'on vit, avec le temps, des poils follets, de maigres colliers de barbes, des broussailles et des crinières changer la forme des physionomies ou accentuer la maigreur des visages. Et l'on était dans le pays du système Kneipp : pas d'eau et trop de boue !

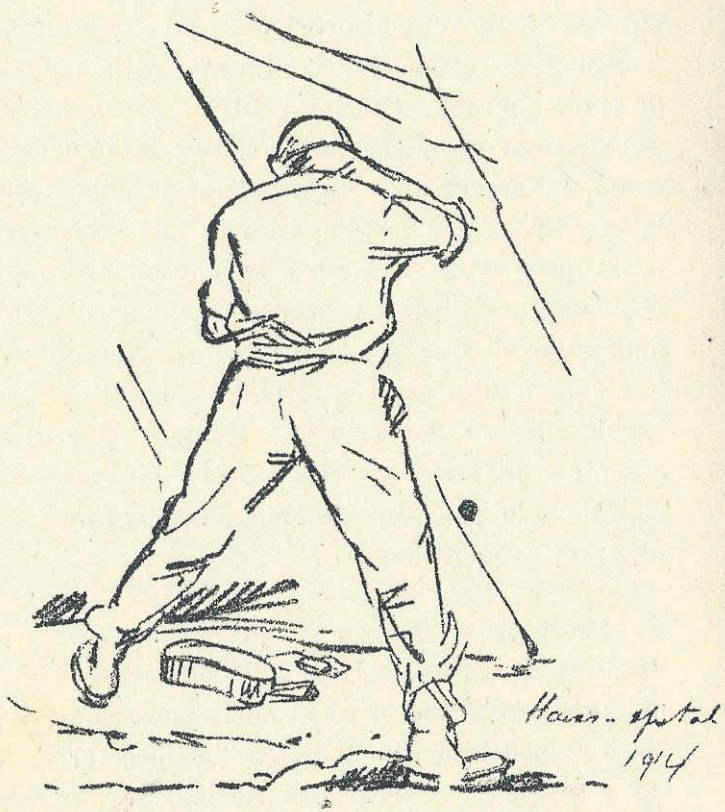
Quelques acharnés s'attaquèrent à nouveau au problème de l'eau ; ils en avaient un pressant besoin. Les marcs de café étaient faciles à obtenir aux cuisines et un « repassage » n'est pas à dédaigner : le linge de corps venait à manquer et il était urgent de lessiver. L'eau argileuse de la tranchée creusée par les mineurs ne



Le Français aime la propreté ; l'eau de ce quart lui sert à sa toilette ; mais aura-t-il temps d'user de sa serviette. Le vent n'aura-t-il pas déjà séché son visage, son cou et ses mains.



Une gamelle n'est pas nécessaire pour les repas : les portions sont trop mesquines. Essayons-la comme cuvette : avec de la patience, on rafraîchira une partie de la figure.

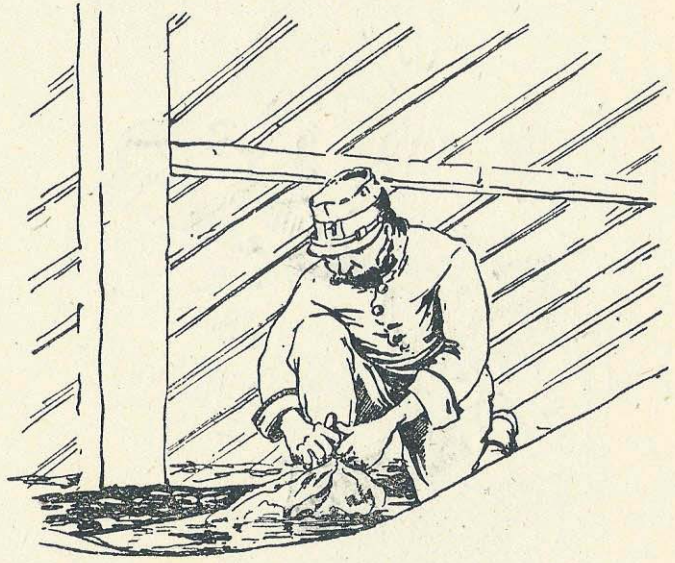


Un couvercle de boutheyon. Quelle aubaine ! La pluie a donné un peu d'eau au bas de la tente ; recueillie prestement, elle fait la joie du prisonnier.

pouvait être
une gamelle
ils étendaien
nettoyées m
Cette eau d
pluie vint y
de tente, o
on disposa
et ce fut une
la propreté
d'avoir vu u
ardent à la
D'enragés co
un café sucr
on ne sait co

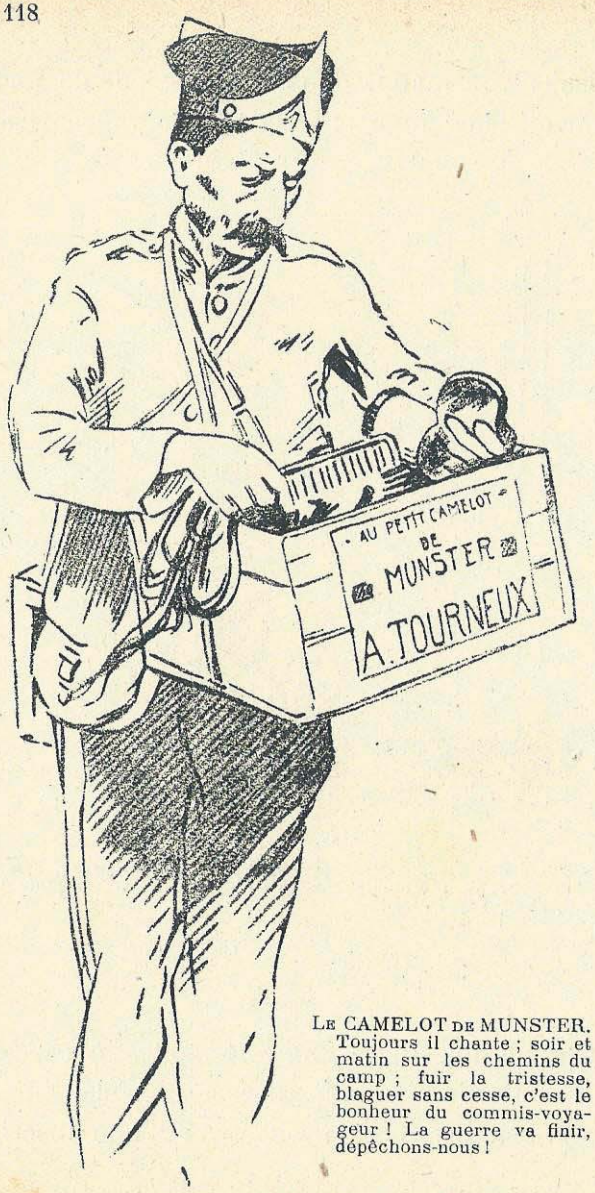
Mais le
le plus popul
C'était un v
qui, très ra
camp. Ancie
toutes ses h
déjà plus cel
il coiffait sa t
galon de cir
papier hygié
la provenanc

pouvait être utilisée que par les blanchisseurs ; ils la puisaient, le matin, dans un récipient de fortune, une gamelle ou un plat, la laissaient déposer, puis lavaient leur linge et celui de leurs camarades ; ils étendaient sur les fils de fer barbelés les pièces nettoyées mais gardant le reflet jaunâtre de l'argile. Cette eau disparut ou se corrompit très vite ; la pluie vint y suppléer ; dans les creux des toiles de tente, on recueillit le liquide si rare, ou bien, on disposa des seaux sous les gouttières multiples et ce fut une ressource nouvelle ; le Français aime la propreté de son linge, il ne me souvient pas d'avoir vu un Russe, ou même un Anglais, aussi ardent à la recherche de l'eau qu'un Français. D'enragés commerçants trouvèrent moyen de vendre un café sucré dont ils avaient recueilli les éléments on ne sait comment, et ils trouvèrent des acheteurs.



Et l'on dira que les hommes ne savent pas laver le linge ; ni brosses, ni cristaux, ni cuvelle ; tout à la main et à l'eau de pluie dans un creux de la toile.

Mais le plus original de tous ces marchands, le plus populaire aussi, ce fut le camelot du camp. C'était un vieux territorial, auxiliaire d'artillerie, qui, très rapidement, devint une des figures du camp. Ancien crieur de journaux, il avait conservé toutes ses habitudes civiles, et son costume était déjà plus celui d'un facteur que celui d'un soldat : il coiffait sa tête d'un calot type fantaisie décoré d'un galon de circonstance. Il avait trouvé moyen de se procurer un lot de peignes, de boîtes à cirage, de papier hygiénique, de lacets et même de savons ; il s'était confectionné un petit casier en planches dont la provenance était aussi mystérieuse que celle de ses marchandises et l'avait orné d'une inscription



LE CAMELOT DE MUNSTER. Toujours il chante ; soir et matin sur les chemins du camp ; fuir la tristesse, blaguer sans cesse, c'est le bonheur du commis-voyageur ! La guerre va finir, dépêchons-nous !

qui lui tenait lieu d'enseigne : « Au Petit Camelot de Münster », A. Tourneux. Il le portait attaché par des courroies de cuir, à l'instar de nos employés des postes, et il avait en sautoir des musettes de réserve, son magasin ambulant ; autour des reins, une ceinture de cuir soutenait une sacoche de sergent-major, son coffre-fort. Il parcourait le camp, offrant sa camelote, plaisantant avec ses camarades et se moquant, avec un bagout de forain, de ceux qui désespéraient de l'avenir. Il songeait à s'assurer le plus rapidement possible un pécule de retour et craignait de n'avoir pas le temps de ramasser une forte somme.

De toute cette activité, il se dégageait un sentiment d'énergie, un désir violent de lutter contre la mauvaise fortune, d'opposer à la misère un visage souriant ou de combattre par le travail le fatal ennui. L'appât du gain était assurément un stimulant, mais l'entrain avec lequel ces ouvriers de la première heure s'attelaient à leur besogne indiquait que la source même de leur gaieté venait de l'exercice de leur intelligence ou du travail de leurs mains. Tout le monde ne pouvait naturellement pas les imiter, et il fallut trouver quelque dérivatif au désœuvrement des journées. A la vie manuelle s'ajoutèrent d'autres genres de distractions.

LE GRAVEUR. — Il s'agit de ne pas oublier le texte de l'inscription ; le quart, décoré, devient objet d'art ce sera le cadeau du retour, le meilleur souvenir du passé.

Comment ne pas gagner les cœurs avec ce bijou

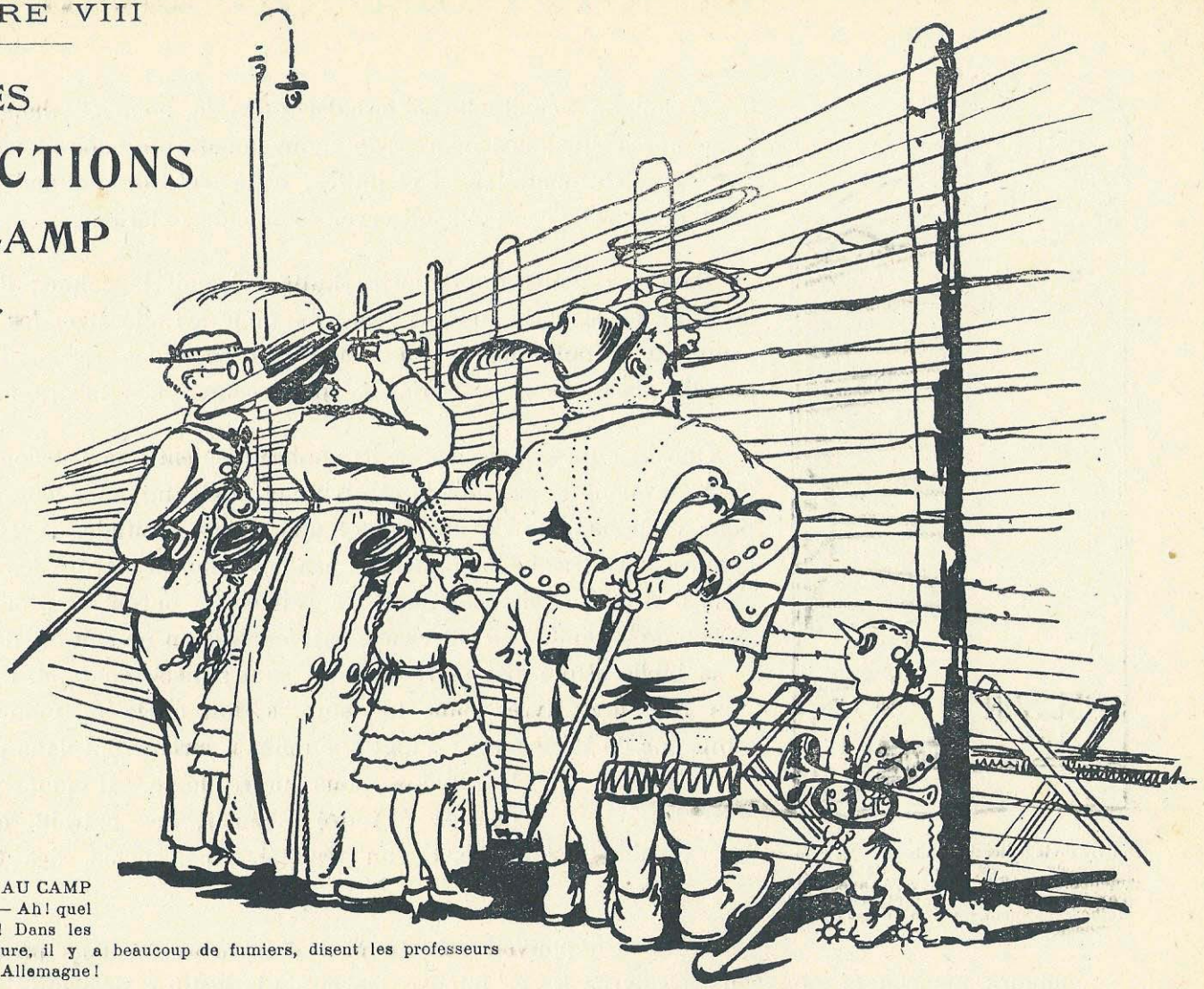
CHAPITR

LES
DISTRAC
DU CA

UNE EXCURSION AU
DES PRISONNIERS. — A
superbe point de vue! D
pays de grande culture,
d'agronomie! Pudique Alle

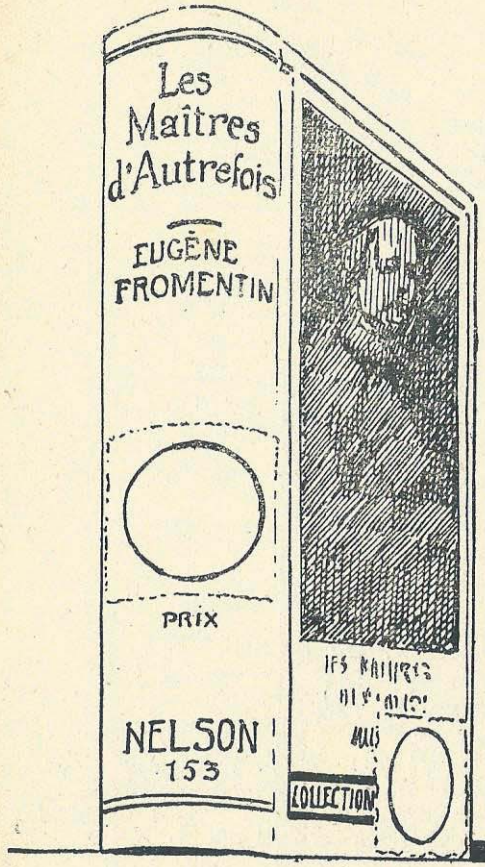
CHAPITRE VIII

LES DISTRACTIONS DU CAMP



UNE EXCURSION AU CAMP DES PRISONNIERS. — Ah ! quel superbe point de vue ! Dans les pays de grande culture, il y a beaucoup de fumiers, disent les professeurs d'agronomie ! Pudique Allemagne !

LES DISTRACTIONS DU CAMP



Un livre de la collection Nelson. — La cantine allemande mit en vente cette nourriture intellectuelle. Elle fut dévorée avec autant d'avidité que si elle avait été comestible. Malheureusement, il n'y en eut pas pour tout le monde.

LA fatigue venait vite à circuler dans la boue et dans la foule ; et après quelques heures de mouvement, on aspirait à regagner son emplacement, tentes et huttes, ou à s'étendre, quand il faisait beau, près des grillages, pour observer le monde extérieur.

Dans les tentes ou dans les huttes régnait le calme ; il semblait que le bruit et les cris fussent réservés pour les allées ou les carrefours du camp. Et à toute heure, qui n'était pas celle des repas, il ne manquait pas de place sous les abris. A quoi occuper ses loisirs forcés ?

Quelques-uns, mais en petit nombre, lisaient : la passion de la lecture s'est développée pendant la captivité, et si elle fut, au début, une nouveauté pour certains, elle devint bientôt une chère habitude. A Haus-Spital, les bonnes volontés ne manquaient pas ; on aurait dévoré les bibliothèques, mais il n'y en avait pas. Quelques privilégiés purent se procurer les livres Nelson de la cantine ; d'autres avaient ramassé, on ne sait où, des exemplaires de la bibliothèque populaire à deux sous ; mais, au total, il n'y avait pas plus de vingt livres dans le camp. « Mon oncle et mon curé », « La campagne de Russie », « Vingt ans après » circulèrent dans presque toutes les mains sous notre tente. Il faut y ajouter les poésies d'André Chénier, des extraits qui se lisaient feuille par feuille, et un résumé, en français, des Géorgiques de Virgile.

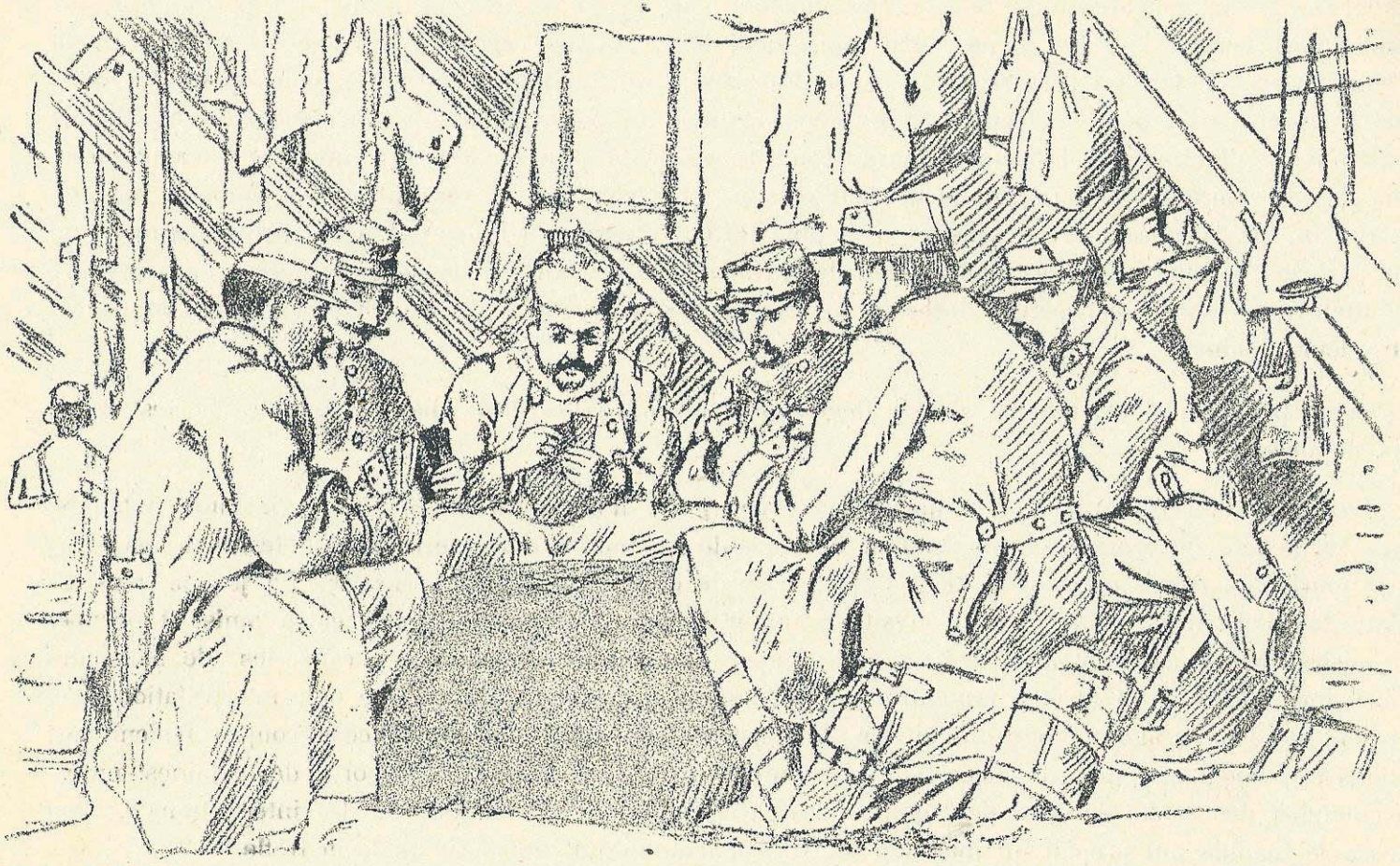
On pouvait voir au pied d'un arbre ou dans un coin de tente, les amateurs anciens et nouveaux se livrer à cet intense plaisir de la lecture, dérivatif de l'ennui. Les

anciens lisaient vite, trop vite même, car ils épuisaient en quelques heures tout leur stock ; les nouveaux avaient des gestes gauches en ouvrant ou en feuilletant leurs livres ; ils avaient, semblait-il, perdu l'habitude même de tourner des pages et de parcourir rapidement des yeux, des caractères imprimés ; au mouvement de leurs lèvres, à la tension de leurs physionomies, on s'apercevait qu'ils faisaient effort, pour épeler des mots, pour comprendre ou pour se rappeler. Les préoccupations du pain quotidien les avaient empêchés depuis longtemps de s'intéresser à la lecture ; leurs débuts furent lents et leur courage connut des intermittences, mais ils se remirent vite aux leçons de leur enfance et découvrirent avec curiosité le monde inconnu du roman, de la poésie et de l'histoire, et, plus tard, ils revinrent à des ouvrages d'enseignement qui leur parurent le plus utiles. A Haus-Spital, ils n'avaient pas le choix et ils se contentèrent de reprendre l'habitude intellectuelle par petites doses et au hasard des publications un peu hétéroclites qui tombaient entre leurs mains.

Cette pauvreté d'instruments devait développer un autre genre de distractions : les cartes et les jeux de hasard.

Les cartes furent un précieux appoint dans ces jours d'inactivité forcée ; ce devint une habitude, entre les heures de promenade ou pendant la pluie de se mettre à couvert sous la tente ou les abris et de jouer aux cartes entre neuf heures et midi et de deux heures à cinq heures. Le jeu le plus en vogue fut d'abord la manille ; on pouvait se réunir à quatre et même à cinq, entre amis, et occuper ses loisirs, tant à enchérir avec ardeur, qu'à couper son jeu de réflexions, de causeries, de souvenirs d'anciennes parties ; on avait à répondre aux questions des partenaires comme aux interpellations qui venaient de l'entourage toujours renouvelé des spectateurs. Quelques-uns de ces groupes étaient fort animés et jetaient une note de gaieté sous la tente, et quand on passait à la porte de certaines huttes, on entendait des éclats de voix, des chiffres de 40, 45, 50, des exclamations ou des interjections ; c'était encore la manille qui prenait un manillon ou le sept d'atout qui ramassait un beau trèfle.

Dans certaines compagnies, il y avait quelques amateurs de bridge ; il ne fut pas difficile de dénicher le paquet des cinquante-deux cartes nécessaires et des parties s'organisèrent. Bridge, disent les

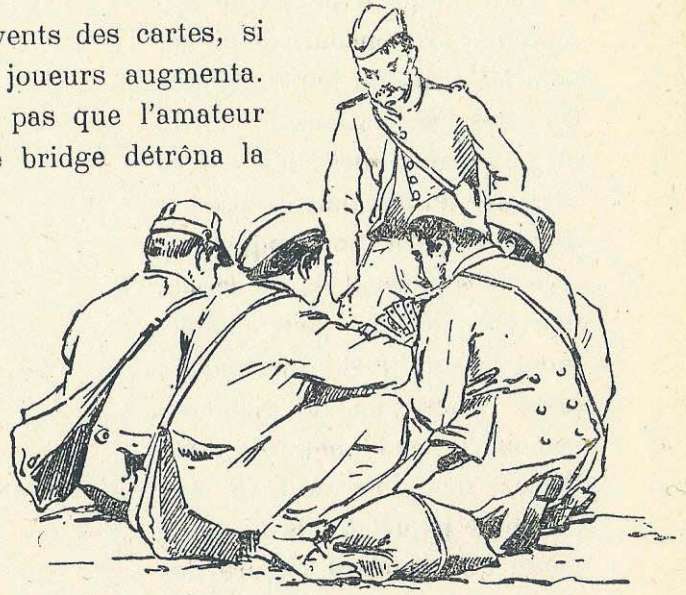


LA MANILLE A CINQ. — Entre camarades du même pays : la paille relevée en tas et munie d'une couverture figure la table ; les sacs servent de sièges ; les pieds sont soigneusement enfouis sous la paille. Quel bon après-midi !

fantaisistes, ve
calme ; mais le
entre partenair

Ce jeu inté
nombreux dans
Les règles esse
de bridge a u
manille. Ce fu
supplémentaire
qui avaient un
un rappel des c
des tactiques
moins loquaces
remarques, ils
combinaisons,
main, aspiraien
et recevaient a
conseils de le
circulait dans
d'une discussio
de bridge jouée
mis sans atou
gardées, très
bridge ne se j
petits, plus tro
treize cartes e

fantaisistes, veut dire silence ; il est de fait que la partie, en son commencement, se déroulait avec calme ; mais le coup achevé, la discussion s'entamait et se continuait jusqu'au coup suivant ; altercations entre partenaires, appel à la compétence d'un arbitre, intervention d'un spectateur.

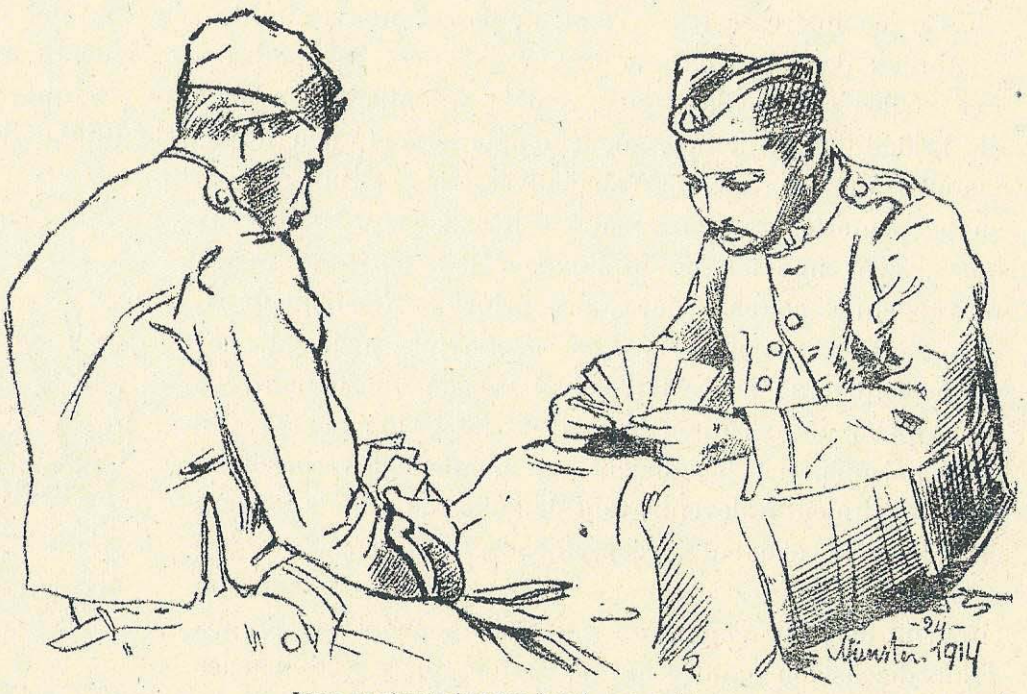


La position n'est pas commode; mais le bridgeur ne connaît pas la fatigue. On remarquera la musette en bandoulière ; on ne la quitte pas pendant le jeu ; cela évite les distractions.

Ce jeu intéressa très vivement, par sa nouveauté, les fervents des cartes, si nombreux dans le Nord, et très rapidement le nombre des joueurs augmenta. Les règles essentielles s'enseignaient volontiers ; on n'ignore pas que l'amateur de bridge a un tempérament d'apôtre : et, peu à peu, le bridge détrôna la manille. Ce fut une agréable diversion et un aliment supplémentaire aux conversations journalières. Entre ceux qui avaient une longue pratique, c'était, après la partie, un rappel des coups curieux, des principes fondamentaux, des tactiques infaillibles. Les néophytes n'étaient pas moins loquaces ; ils ne tarissaient pas de questions et de remarques, ils s'enthousiasmaient sur l'ingéniosité des combinaisons, se plaignaient du nombre des cartes en main, aspiraient à devenir, tout de suite, de grands joueurs et recevaient avec une respectueuse condescendance, les conseils de leurs camarades plus exercés. Quand on circulait dans le camp, on entendait souvent les propos d'une discussion animée qui ne portait que sur les parties de bridge jouées ou à jouer : « Avec ton jeu, tu aurais pu demander deux piques. — Pourquoi n'as-tu pas mis sans atout ? — Mais je n'avais pas d'as ! — Qu'importe, tu avais trois rois et deux dames gardées, très peu de basses ; tu pouvais espérer une rentrée dans le jeu de ton partenaire ; le bridge ne se joue pas à un seul. — As-tu vu ce petit trèfle surcontré ? Quel plafond ! J'en avais cinq petits, plus trois as à côté ; jamais ils ne pouvaient les faire, leurs trèfles ! — Quel imprévu avec ces treize cartes en main ; au début, on a du mal à retenir les couleurs qui sont passées. Problèmes :

la plus basse de ma plus longue ou la plus haute ? Pourquoi jouer toujours l'atout en premier lieu, quand on demande ? La conversation ne tarissait pas et les dernières parties étaient toujours les plus extraordinaires qu'on ait jamais vues. La passion du bridge fut une sauvegarde et un passe-temps.

Le piquet avait gardé ses fervents : les concours de piquet sont à l'ordre du jour de toutes les fêtes locales dans le Nord ; et nos camarades des autres régions n'imaginaient pas le degré de perfection auquel arrivent les passionnés de ce jeu, que l'on désigne peu aimablement du sobriquet « d'asteux » ; nous vîmes, pendant plusieurs semaines, deux fanatiques s'installer, dès le réveil, à une partie de piquet qu'ils ne quittaient que pendant l'heure des repas et qu'ils reprenaient ensuite jusqu'à la nuit. L'enjeu était régulièrement versé à la fin de chaque partie ; mais au bout de la journée, le gain du plus heureux ne s'élevait qu'à un ou deux sous. Les deux copains jouaient très rapidement et très savamment, s'observaient attentivement, se querellaient fréquemment ; ils se souciaient peu des dérangements qui pouvaient venir de l'extérieur. A suivre leur tactique, on prenait autant de plaisir qu'à tenir soi-même les cartes et on ne s'étonnait pas d'apprendre qu'ils avaient remporté souvent des prix

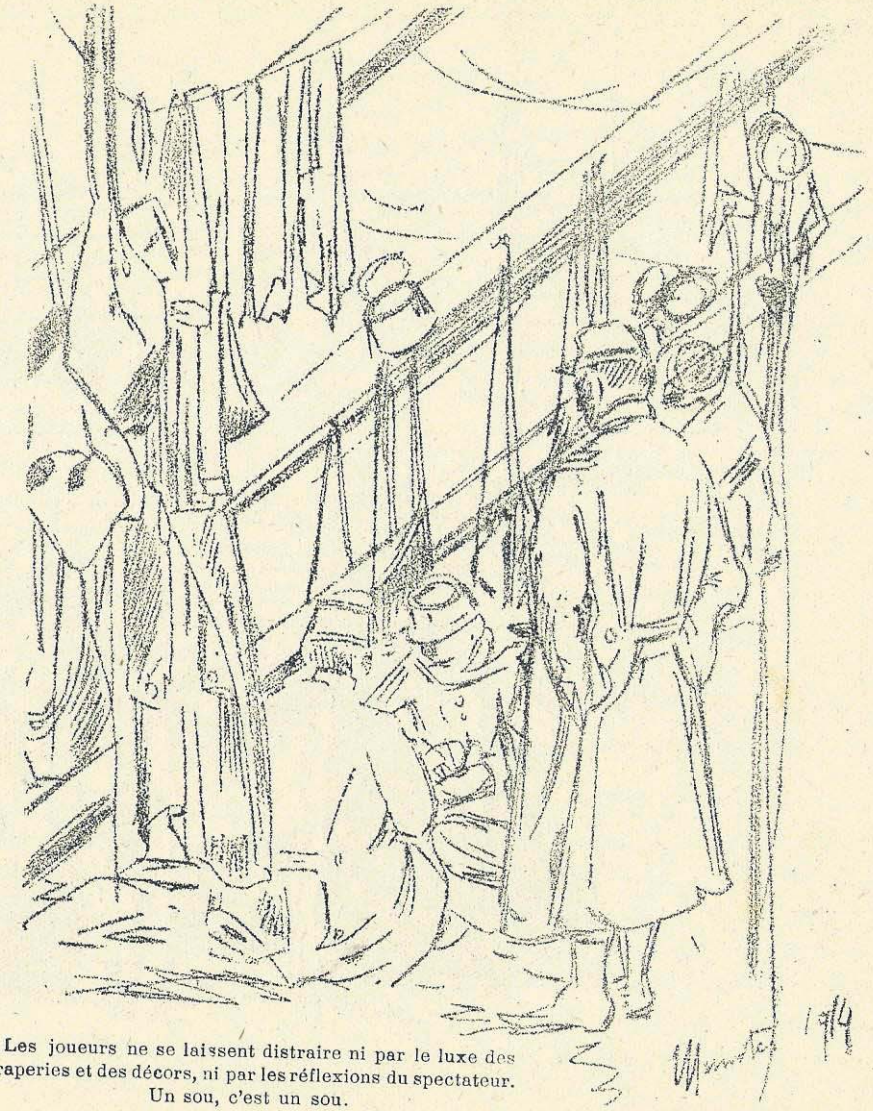


Jouer au piquet n'est pas donné au premier venu ;
le coup est passionnant : la cigarette reste sur l'oreille !

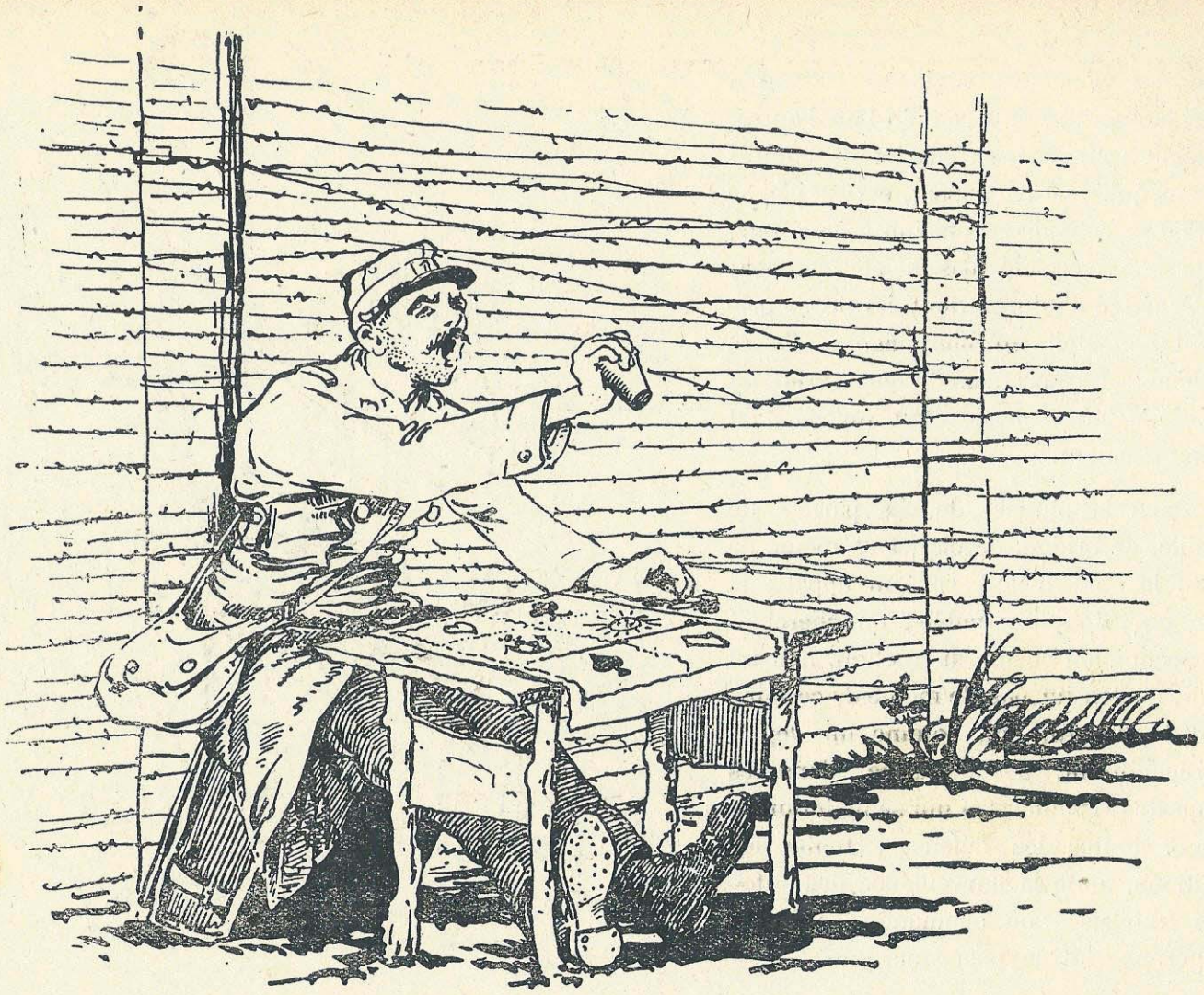
dans des concours régionaux. Comme ils se connaissaient fort bien l'un l'autre, il n'était pas de tricheries et de combinaisons qu'ils ne tentassent, et leur plaisir était de se convaincre chacun à leur tour, qu'ils n'arriveraient pas à se tromper; et l'échange d'injures dont ils ne se privaient pas était un hommage qu'ils se rendaient. Le spectacle de leur âpreté au jeu et de leur science était un régal et un amusement.

Dans la plupart de ces parties de manille, de bridge, de piquet et même de rams, le gain n'était pas un appât ; la mise était toujours faible ; on cherchait une occupation et une distraction, non un profit. Il n'en fut pas de même de certains jeux de hasard, qui, comme une lèpre, se répandirent, dès l'origine, dans les camps de prisonniers et qui se maintinrent malgré toutes les défenses, toutes les punitions, toute la surveillance des autorités françaises ou allemandes. Le plus dangereux, fut le posez-marquez.

Ceux qui ont parcouru la frontière franco-belge, au cours d'un après-midi de



Les joueurs ne se laissent distraire ni par le luxe des draperies et des décors, ni par les réflexions du spectateur. Un sou, c'est un sou.



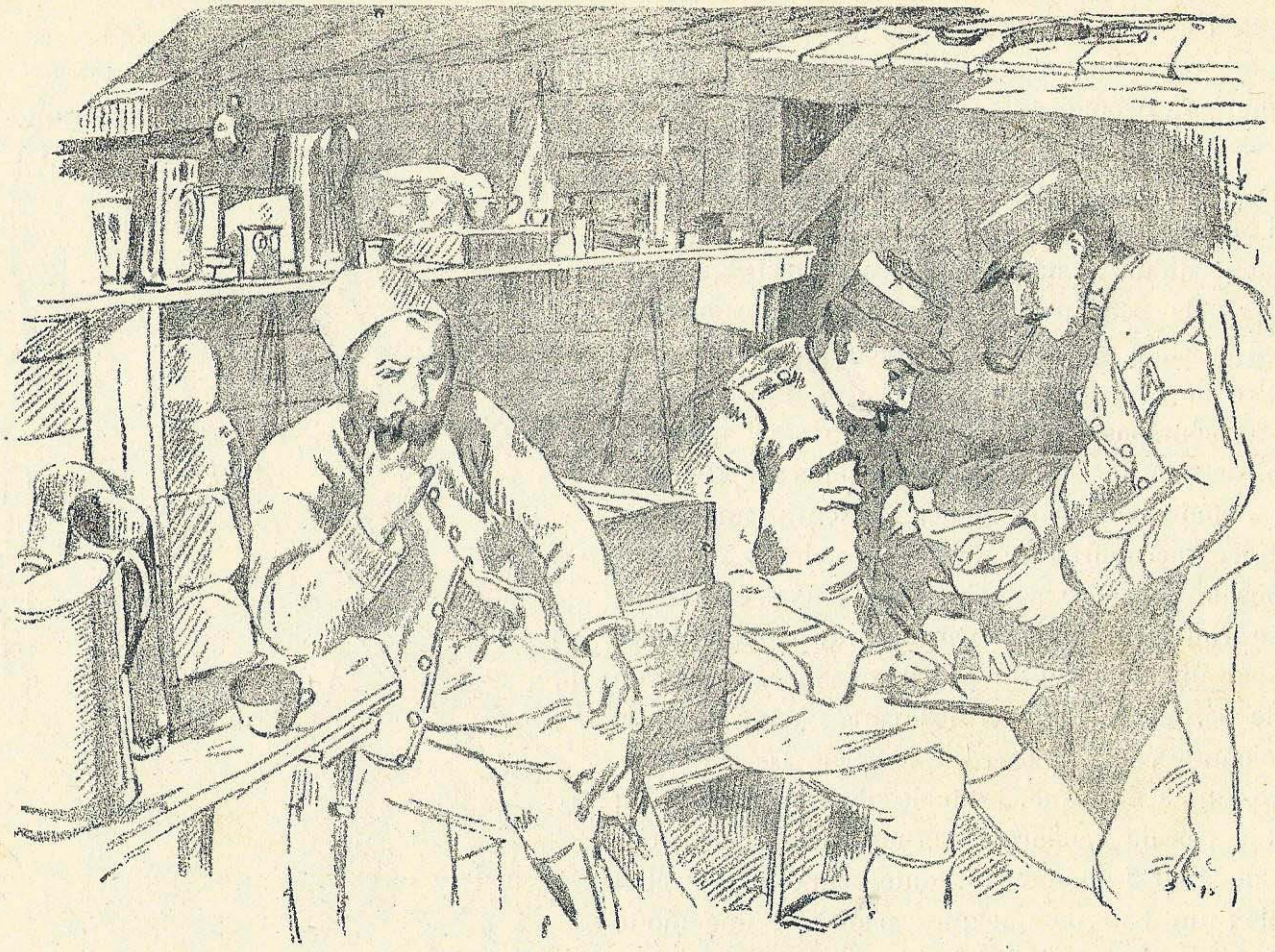
LA PLAIE DES CAMPS. — Autour du tenancier à figure engageante, les joueurs viendront en foule tenter la fortune et risquer leur argent sur les signes cabalistiques de la table de jeu.

dimanche, dans les
et sur la Belgique, ont
d'une petite table plia
de la foule leur évent
dessins variés, agite
crient : « Posez ! Ma
« Posez ! Misez » ! Les
cier, et tant qu'un
tervient pas, le petit
est toujours certain —
propriétaire de la tab
ces dés ne sont pas
brebis galeuses, et mê
que leurs affaires ou
civile, en contact jour
tières. Dès la premiè
les dés se trouvaient,
poches; sur une toile
à l'aniline permit de
s'inscrivaient, le cœur,
une ancre, un as de p
il n'y avait pas de ge
pement de 15.000 h
impossible ; un bâti
de gazon ou simplemen
joueurs, ils furent légi
les autres par appât d

dimanche, dans les villages qui sont à cheval sur la France et sur la Belgique, ont souvent remarqué des individus, porteurs d'une petite table pliante, qui installent brusquement au milieu de la foule leur éventaire, y posent un tapis de couleurs et de dessins variés, agitent des dés dans un cornet de cuir, et crient : « Posez ! Marquez ! à tant la mise ! » ou simplement : « Posez ! Misez » ! Les clients abondent autour du tenancier, et tant qu'un gendarme français ou belge n'intervient pas, le petit commerce continue. Le bénéfice est toujours certain — pas pour le joueur — mais pour le propriétaire de la table, du tapis et des dés, même si ces dés ne sont pas pipés. Notre camp avait quelques brebis galeuses, et même des personnes plus respectables, que leurs affaires ou leur métier mettent, dans la vie civile, en contact journalier avec les rôdeurs de frontières. Dès la première semaine, des jeux s'établirent; les dés se trouvaient, comme par hasard, dans certaines poches; sur une toile ou un pan de chemise, un crayon à l'aniline permit de dessiner les carrés dans lesquels s'inscrivaient, le cœur, le carreau, le soleil, l'as de trèfle, une ancre, un as de pique. La table pliante était inutile : il n'y avait pas de gendarmes, et au milieu d'un groupement de 15.000 hommes, toute surveillance était impossible ; un bâti de quelques planches, une motte de gazon ou simplement le sol furent utilisés. Quant aux joueurs, ils furent légion, les uns par désœuvrement, les autres par appât d'un coup heureux ou impossibilité

On a souvent besoin d'un plus grand que soi. Les allumettes étaient très rares ; mais le feu d'une cigarette allumée le matin aux cuisines suffisait pour entretenir tous les foyers, même ceux des pipes *(voir page 131)*.

Hanapital
oct. 1914



Un des établissements les plus luxueux du camp : le fumoir des infirmiers ; l'atmosphère n'est pas trop chargée de vapeurs, il y a des courants d'air.

de dépenser autrement leur argent. Les banquiers se présentèrent et, devant la certitude du gain, des sociétés anonymes se créèrent : l'un prêtait les fonds, l'autre tenait le jeu, un troisième amorçait les poires. Et le soir, nos compères se partageaient des bénéfices de deux cents ou de trois cents francs et même plus. Le lendemain, ils retrouvaient le même filon et grugeaient ceux qu'une première expérience n'avait pas suffisamment prévenus ou qui comptaient toujours sur un retour de la veine.

Dans une aussi forte agglomération d'hommes, les fumeurs ne manquèrent pas ; après la capitulation, quelques officiers avaient distribué à leurs hommes les réserves en tabac de la compagnie ; les bureaux de Maubeuge et des villages avoisinants avaient vendu tout leur stock, et ces provisions alimentèrent pendant quelques jours les blagues. Mais il fallut bien vite se restreindre ; on connut les amertumes de la disette ; à l'un, manquait sa pipe, à l'autre son papier à cigarettes, au plus grand nombre, le tabac. Des amitiés solides allèrent jusqu'au partage des dernières miettes, et la passion se raviva à mesure que la précieuse drogue diminuait. Celui qui s'était assuré pour la journée une petite consommation ne pouvait voir sans commisération la figure défaite d'un camarade, qui, à tous ses maux, voyait s'ajouter une nouvelle contrariété ; et si dans un recoin écarté, on apercevait deux prisonniers échanger mystérieusement de main en main un petit paquet très mince, on pouvait être assuré que ces deux complices en étaient aux dernières cartouches. Fort heureusement les fumeurs sont aussi ingénieux que des amoureux; les marchands des corvées savaient que leur plus sérieux bénéfice viendrait du tabac, des cigarettes et des cigares qu'ils avaient l'occasion d'acheter en ville ; ils dénichèrent même de grossières pipes à très bon marché, et une contrefaçon de papier Job, fabriqué en Allemagne, et d'achat d'autant plus facile à Münster que les Allemands, engoués de clinquant et d'élégance de nouveau riche, considèrent qu'il est de bon ton de ne fumer que la cigarette roulée mécaniquement et dorée en l'un de ses bouts.

Le retour de la corvée était attendu depuis le matin avec une fiévreuse impatience, et les revendeurs étaient débarrassés rapidement de leurs acquisitions ; on prenait de tout, puis le triage s'opérait ; le fumeur de cigarettes et de cigares trouvait facilement à s'alimenter ; le fumeur de pipe coupait les

cigares, enlevait le tabac des cigarettes, et dégustait le mélange : il avait parfois l'occasion d'acheter le gros tabac que les Allemands bourrent dans leurs longs fourneaux de porcelaine et il s'acclimatait peu à peu à son faible arôme. Les gradés allemands interdisaient, sous les peines les plus sévères, de fumer dans les tentes, et, le cigare à la bouche, venaient exposer les dangers d'incendie. Ils défendirent même,

— Est-ce qu'il te reste encore beaucoup de tabac ?
— Je fume les poussières.

par brimade, de fumer dans tout le camp. On prit des précautions pour soi et contre eux, et on ne cessa pas de fumer ; les cuisines et les petits feux offraient un alibi suffisant, et les brouillards du

matin et du soir garantissaient de la surveillance des gardiens grognons. On rencontrait, dans la prairie de réserve, des prisonniers soigneusement emmitouflés dans des couvertures roulées autour de leur cou à la manière d'un cache-nez ; et si l'on s'enquérait de l'état de leur gorge, ils découvraient un des plis de leur ample foulard, et vous montraient coquettement posé sur la laine ou sur le coton, un petit culot de pipe courte hollandaise dont ils tiraient des bouffées délicieuses. Celui qui avait trouvé du tabac n'hésitait jamais à fumer en toute occasion et en toute sécurité, et si les premiers jours furent de privations, les derniers procurèrent plus de satisfactions à cet égard.

Les Anglais, étroitement gardés, purent également, à la faveur de la nuit, obtenir de leurs camarades français, des paquets de tabac ou de cigarettes qu'on leur lançait par-dessus les fils barbelés spéciaux et supplémentaires dont on les avait entourés. Plusieurs d'entre eux, employés à retirer la boue des allées du camp, acceptaient avec dignité et avec joie l'offrande qu'ils recevaient de leurs alliés français, et sans savoir l'anglais, on devinait le sens de leurs remerciements.

Lorsque le parc fut au complet, nous eûmes d'autres sujets de distractions ; les habitants de Münster manifestaient une certaine curiosité à notre endroit : les promeneurs choisissaient comme but d'excursion, le camp des prisonniers français, et nous reconnaissions qu'il était dimanche à la foule qui se pressait autour de nos fils barbelés, et que les sentinelles à pied et à cheval maintenaient à une certaine distance. Quelques privilégiés obtenaient la faveur d'approcher jusqu'à notre clôture, liaient conversation avec ceux d'entre nous qui se trouvaient près des fils et allaient même jusqu'à émettre, en mauvais français, des phrases de consolation : « Malheur, la guerre ! Combien d'enfants ? Quel âge ? Bientôt la fin ! C'est la faute à l'Angleterre ! etc., etc. ». Les familles composées du père, de la mère et de deux ou trois petits enfants s'apercevaient un peu plus loin ; on distinguait des costumes voyants, un chapeau volumineux, un parapluie, des ombrelles, et, en sautoir, des lorgnettes ; ces bons Allemands ne voulaient rien perdre du spectacle gratuit, et leurs investigations, à coups de lorgnettes, allaient jusqu'à l'indécence.

Le côté le plus visité de notre camp était la bordure Nord le long de laquelle les prisonniers étaient

naturellement le plus nombreux ; car c'était la fameuse tranchée où obligatoirement ils devaient sacrifier aux exigences de leur intestin. On se serait cru, à certains jours, à une représentation dramatique en plein air ; les spectateurs ajustaient leurs jumelles, regardaient longuement, puis passaient leur instrument à toute la famille, même aux petites filles, et de loin, on voyait leurs convulsions de rires grossiers ; et chacun de se demander avec stupeur quelle pouvait être la mentalité des pères et des mères qui osaient conduire leurs enfants dans des lieux pareils. Plusieurs d'entre nous attendaient stoïquement qu'il fît plus obscur ou que la foule fût moins dense avant de satisfaire leurs besoins pressants. Cette goujaterie allemande, qui nous surprenait si étrangement, n'était pas exceptionnelle ; dans les magasins de la ville, on vendait des cartes postales représentant des soldats allemands accroupis, culotte bas, vus de dos et alignés, et sous cette rangée de fesses en plein vent, se lisait cette aimable devise : « Nos braves 420 Morser, les plus gros canons allemands de l'époque ».

Si de telles visites provoquaient des réflexions de mépris de la part de ceux qui en étaient les victimes, d'autres manifestations du caractère allemand excitaient un sourire de pitié. Autour de nos fils barbelés, les jeunes recrues allemandes faisaient l'exercice ; les officiers et les sous-officiers les menaient à coups de gueule et chaque commandement retentissait avec une telle vigueur que les bleus allemands avaient l'air d'être projetés en avant ou par terre, suivant l'ordre donné, comme s'ils avaient reçu un coup de botte. La marche, la reptation sur le ventre, l'avance par bonds s'exécutaient successivement sous nos yeux ; puis l'officier réunissait sa troupe et l'épée au vent, il la lançait avec des cris affreux à l'assaut des fils de fer ; il les arrêtait au pied même de nos poteaux et les laissait insulter les prisonniers avec de sauvages ricanements ; la vue du pantalon rouge excitait une colère qui ne se remarque que chez les bêtes à corne. Parfois, ils mettaient en batterie leurs mitrailleuses et nous servions d'objectif à leurs cartouches à blanc. Ces niaiseries provocantes servaient d'intermèdes comiques à nos déambulations ; nous en eûmes d'autres d'un caractère moins divertissant.

On réclama des ouvriers électriciens, des charpentiers, des menuisiers et des maçons ; les premiers furent employés à édifier dans le couloir qui séparait les deux rangées parallèles de poteaux de la

clôture principale un courant électrique à haute tension. « Danger de mort » fut inscrit, en allemand et en français sur cette nouvelle barrière, qui, pendant la nuit, était électrifiée.

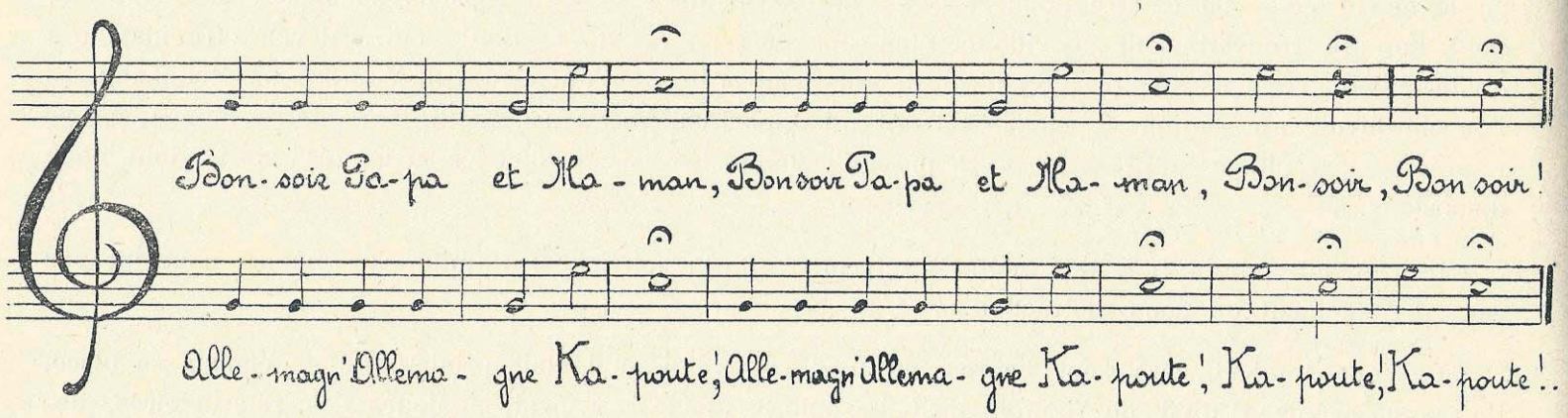
Les autres ouvriers furent employés, au bord même du camp, à construire des bâtiments en bois ; ils bâtissaient leur propre prison et la nouvelle se répandit que ces nouvelles constructions serviraient au logement de 5.000 d'entre nous et que les 10.000 autres seraient répartis en deux autres endroits, dont l'un se trouvait dans la ville et était une caserne neuve, et dont l'autre devait être installé à quatre kilomètres de Münster, vers l'Ouest, sur l'emplacement d'un champ de courses ou Rennbahn. Si l'on éprouvait un sentiment pénible à l'idée que nos geôliers envisageaient une guerre longue, on se réjouissait par ailleurs de n'avoir pas à passer la mauvaise saison sous les misérables abris dont nous disposions.

Il semblait que la nuit dut mettre un terme à notre activité ; les nuits elles-mêmes n'étaient pas sans dérangement ou sans distraction.

Le jour tombait vers sept heures, et nous avons vu qu'il était prudent de se choisir sa place, de se caser avant qu'il ne fît tout à fait sombre, mais il y avait toujours des retardataires, des noctambules. L'obscurité durait de sept heures du soir à sept heures du matin ; douze heures de sommeil, d'immobilité sous les tentes et sur une terre que ni la paille, ni les couvertures ne rendaient moins dure, c'est une épreuve pénible. Dormir, c'est réparer ses forces ; mais qu'avions-nous dépensé dans la journée d'efforts ou de mouvements : l'habitude se prend difficilement de régler sa vie sur celle des poules, et si l'on ressentait un certain plaisir à s'étendre et à se couvrir, l'on n'était pas depuis un quart d'heure installé que déjà on se croyait éveillé. Rêver n'était pas une joie : trop de souvenirs et trop de regrets s'amassaient dans les cerveaux. Causer ? mais de quoi ! des mêmes sujets que dans la journée. Alors on fredonnait à voix basse, on demandait à un camarade une chanson ; sur un air connu, on adaptait des paroles de circonstance, et chacun, en sourdine, reprenait le refrain. Des Roubaisiens ou des Tourquennois narraient, en patois, des contes de leur pays et y mêlaient cette note savoureuse de l'ironie du Nord et de l'accent du « chti mi » ; le fonds de toutes ces histoires était

matière de vieux fabliaux que l'on s'étonnait de retrouver si précisément inscrits dans des mémoires d'hommes du XXe siècle.

A ceux qui chantaient à voix basse parvenait l'écho de sonorités plus bruyantes, un ténor dans une tente voisine, craignant que l'effet de ses harmonies ne fût arrêté par la toile, poussait ses notes avec



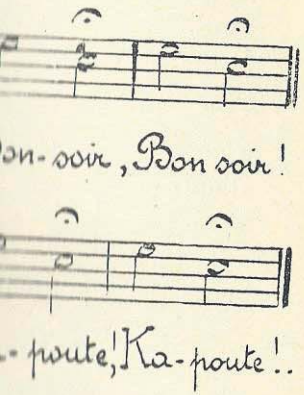
LA MUSIQUE DE TENTE. — La Berceuse allemande.

vigueur et criait sa romance ou son air d'opéra ; un moment, on se taisait pour l'écouter, puis on revenait à des tons moins élevés et on continuait le petit concert. On répétait quelques chansons achetées au camp dans la journée et dont l'air avait été enseigné par l'auteur lui-même ; car dans le courant de l'après-midi, un jeune chanteur avait l'habitude de parcourir les tentes, comme il aurait parcouru les rues d'une ville ; il débitait sa petite production quotidienne, et en vendait des exemplaires copiés par lui et par ses amis sur de petites feuilles de carnet et au crayon encre. Les plus en vogue de cette littérature de guerre étaient les romances sur le retour au foyer.

Ces divertissements duraient jusqu'à neuf heures. A ce moment, l'Allemand venait faire sa partie

lans des mémoires

un ténor dans une
ait ses notes avec



'écouter, puis on
uelques chansons
même ; car dans
comme il aurait
des exemplaires
s plus en vogue

faire sa partie

dans la symphonie du captif ; il sonnait avec sa trompette l'extinction des feux ; par deux fois il lançait sept coups de langue bien détachés, dont les deux derniers sur un rythme traînant ; cette aubade à la nuit était lugubre. Par habitude, les prisonniers de 1914 firent comme leurs ancêtres de 1870 ; ils mirent des paroles sur la sonnerie. En 1870, comme nous le racontait le fils d'un combattant de Sedan, les Français prisonniers chantaient :

Bon soir pa pa et ma man !

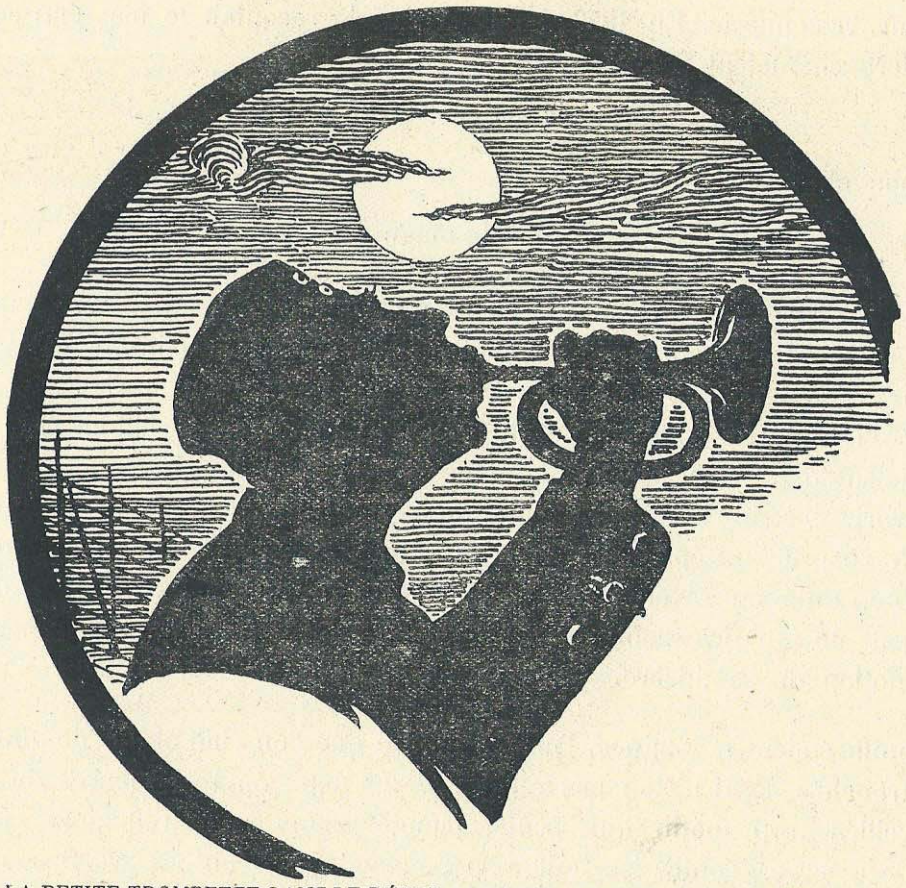
et nous, en 1914, nous chantions :

Alle magne Alle magne Ka pout !

Il semblait que cet appel allemand dut mettre fin à nos conversations et à nos chansons. Et en effet, peu à peu, le silence descendait sous les tentes ; chacun se repliait en soi-même et adressait sa prière aux siens. Sur tous ces corps étendus dans la paille ou comptant de leurs os les bosses de la terre flottait la douce image de la France et des chers visages de la famille. Au milieu de tous les souvenirs, se détachaient avec une netteté étonnante, certains traits d'une physionomie aimée, certain coin de paysage favori, certain ruban de route, quelque part, là-bas vers l'Ouest, bien loin ; brusquement remontait à l'esprit un épisode parfois banal du passé et une envie vous prenait au cœur de revoir tout et vite. Puis on revenait à la conscience du présent, et après une vive douleur aux tempes, un déplacement de tous les membres, une secousse de l'être physique, on perdait progressivement dans le sommeil la notion de sa misère.

Et pourtant les nuits étaient si longues, l'air si humide que l'on était obligé de quitter sa tente ne fut-ce que pour aller à la tranchée. Et il n'était pas rare, vers les deux ou trois heures du matin, de rencontrer des promeneurs réveillés trop matin qui, seuls, plongés dans leurs réflexions, arpentaient les allées désertes ou le parc de réserve. Toutes les nuits, on pouvait apercevoir un grand sous-officier d'infanterie, qui, de trois heures à six heures, rôdait ainsi à travers le camp endormi se tenant à une distance prudente des barrières pour éviter d'être interpellé par les sentinelles. « C'est un philosophe », disaient

les uns ; « un piqué », pensaient les autres. Non, mais un prisonnier qui avait froid au corps, encore plus froid au cœur, et qui cherchait dans l'exercice et dans la solitude un réconfort physique et un soulagement moral.

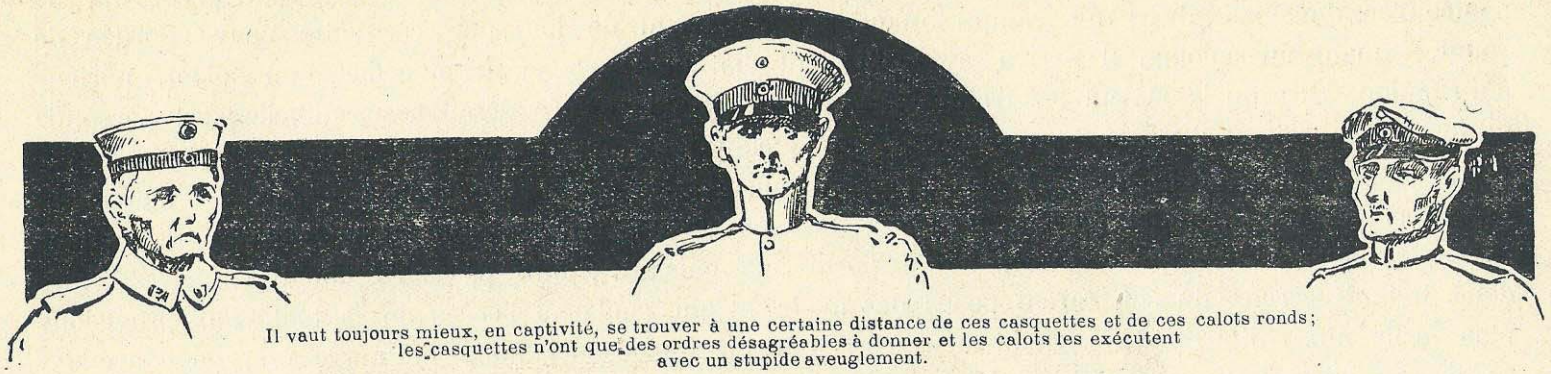


LA PETITE TROMPETTE DANS LE DÉCOR LUNAIRE. — Peut-on verser tant d'amertume dans le cœur des prisonniers avec un si petit instrument. Qui aime le son de la trompette, le soir, au fond de l'Allemagne ?

AL

LE contact d
instants. I
journellen
des Anglais. Le
corvées du mati
être que de pass
jours de tranquil
indifférents ou
prussienne, revé
notre impassibilit
il y était dit qu

CHAPITRE IX



Il vaut toujours mieux, en captivité, se trouver à une certaine distance de ces casquettes et de ces calots ronds ; les casquettes n'ont que des ordres désagréables à donner et les calots les exécutent avec un stupide aveuglement.

ALLEMANDS ET PRISONNIERS

Le contact des prisonniers de Haus-Spital avec les autorités militaires allemandes ne fut pas de tous les instants. Les sentinelles étaient aux portes ou autour des fils barbelés ; des hommes de corvée rentraient journellement pour l'approvisionnement et un soldat se trouvait de permanence à l'entrée du parc spécial des Anglais. Le feldwebel, qui avait la surveillance de la porte et qui présidait au départ des corvées du matin ne se montrait que très rarement à l'intérieur du camp, et les officiers ne semblaient être que de passage. Pourtant, nous n'étions pas oubliés par l'administration militaire ; après quelques jours de tranquillité, nous commençâmes à voir circuler des figures nouvelles au milieu de nos groupes indifférents ou à peine curieux, des militaires à casquette bordée de rouge et ornée d'une cocarde prussienne, revêtus de grandes pèlerines en drap fin de couleur gris-bleu. Ils paraissaient vexés de notre impassibilité, et nous en eûmes l'explication par une note que nous communiquèrent nos chefs de tente ; il y était dit que les prisonniers devaient le salut aux officiers allemands et que le colonel viendrait

visiter le camp. Le premier résultat de cet ordre fut que les prisonniers évitèrent avec soin de se trouver dans les allées du camp, lorsqu'ils apercevaient de loin une casquette neuve bordée de rouge ; quant au colonel, il arriva avec un petit état-major et se fit précéder d'un soldat, porteur d'un fanion. Dire quels étaient les traits de ces messieurs de l'armée serait assez difficile ; car personne ne les dévisageait et il ne nous en reste que les quelques croquis de notre dessinateur. Cette première visite eut plusieurs conséquences : le colonel donna l'ordre de nettoyer chaque jour les marécages du camp, et la corvée de quartier eut pour mission de déplacer les lacs de boue et de tracer dans le sol spongieux une rue centrale, de la porte aux cuisines ; aux passages dangereux, c'est-à-dire dans tous les creux du sol, furent posés des madriers qui rendaient l'accès de la tente aux provisions plus facile aux voitures de ravitaillement ; mais il fut impossible, faute de matériaux, de consolider ce terrain spongieux, surtout aux abords de la tranchée qui recevait plus de 30.000 visiteurs par jour.

Le colonel défendit de fumer à l'intérieur des tentes comme dans le camp tout entier : cette mesure fut absolument inutile ; l'interdiction visait ceux qui se faisaient voir ou prendre ; on redoubla de précautions et l'habitude se créa vite de ne fumer qu'en cachette des Allemands, et cette coutume était si ancrée dans la vie des prisonniers que longtemps après l'armistice de 1918, ils jetaient encore les regards autour d'eux lorsqu'ils allumaient une cigarette.

Le colonel porta à la connaissance des prisonniers que des officiers allemands étaient affectés à chacun des groupes de 1.000 hommes et que toutes les demandes ou les réclamations devaient leur être adressées. De ces officiers nous n'en vîmes qu'un seul, qui, huit jours après sa nomination, fut envoyé au front ! C'était un officier de réserve, d'allure toute civile, qui se montra plutôt poli ; jamais on ne l'entendit crier, il ne réclama aux prisonniers de son groupe, qu'une seule chose : une attestation, écrite en français, qu'il s'était montré prévenant à leur égard. Et comme nous nous étonnions de la singularité de sa demande, il nous expliqua qu'il allait en France et que cette pièce pourrait lui être utile s'il était prisonnier à son tour.

Le colonel annonça par voie d'affiche que des nouvelles de la guerre seraient, chaque jour, communiquées au camp ; en effet, pendant quatre ou cinq jours, sur l'une des planches de la cantine, on colla une feuille imprimée, sur laquelle étaient relatés quelques événements d'une rare insignifiance.

Enfin, le colonel fit savoir que les prisonniers seraient tenus de se réunir chaque jour, par groupe, pour répondre à un appel et qu'il leur serait remis, au premier appel, une carte postale qui serait envoyée à leur famille ; et il indiquait la formule à employer. Ces cartes furent distribuées dans la journée même et tous les prisonniers s'empressèrent de rédiger, chacun suivant son idée, ce premier souvenir à leur famille ; nous étions sans aucune nouvelle des nôtres depuis le 17 Août, date de l'investissement de Maubeuge ; on se demandait avec inquiétude si ces cartes arriveraient à destination, et deux mois plus tard, nous apprenions, par une réponse, qu'elles étaient parvenues vers le 11 octobre.

La question des appels fut plus compliquée ; les Allemands savaient approximativement par le nombre de rations journalières quel était le chiffre de leurs prisonniers ; ils tentèrent de le préciser par des appels. Les premiers appels se firent par groupes, au milieu du camp ; nous étions convoqués,

Il rédige la première carte aux siens. Dix lignes seulement ; que peut-on bien mettre qui expliquera ce que l'on ne doit pas dire ? Un peu de patois ou d'argot et une signature de mots composés déguiseront la vérité.

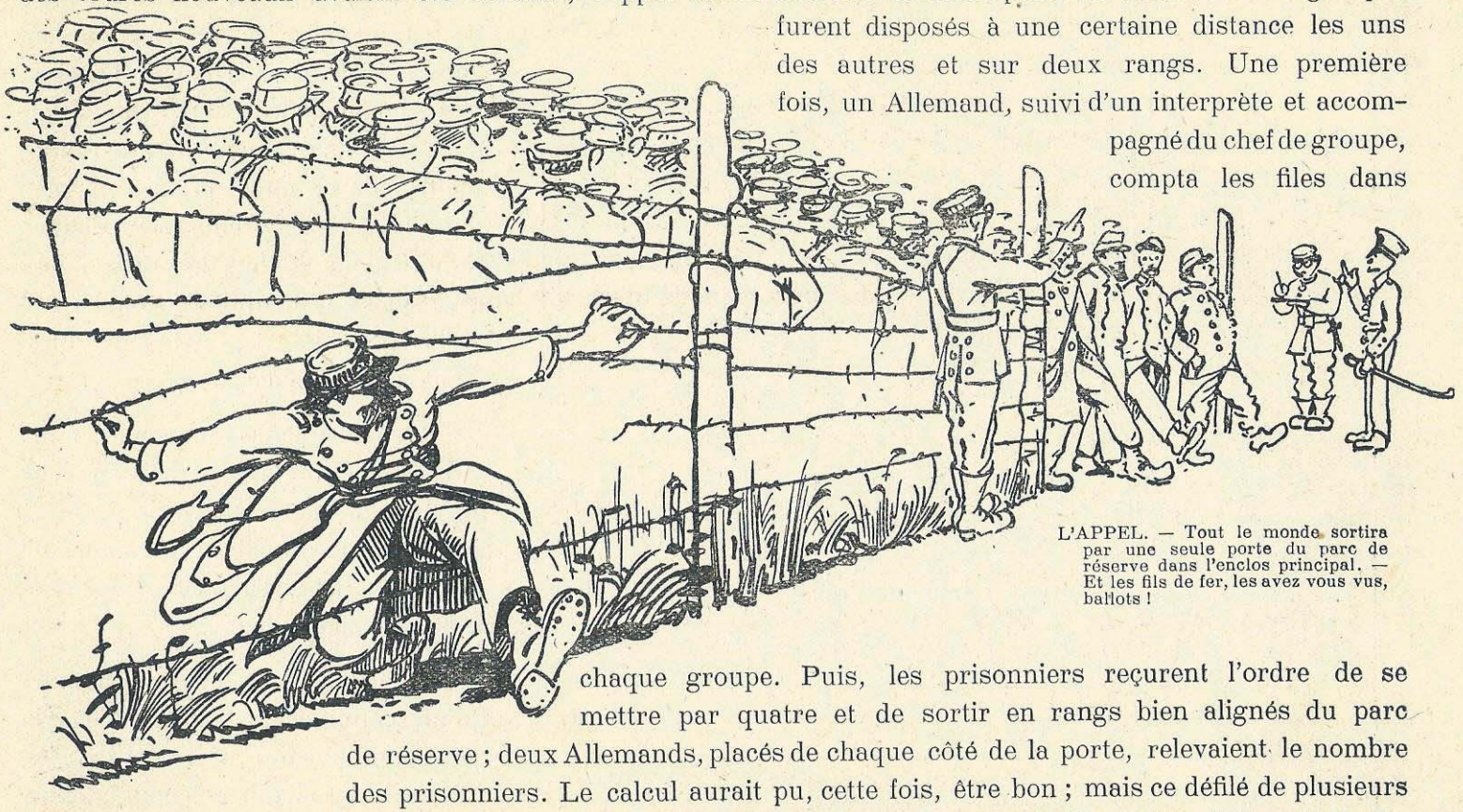
au son d'une trompette française qu'un artilleur avait gardée dans son bagage et dont il jouait remarquablement. A ces premières réunions, les chefs de groupe, réunis autour de quelques officiers allemands recevaient, par l'intermédiaire d'un sergent français interprète, les instructions du jour et les communiquaient ensuite à leurs hommes : c'était le rapport. Quelques-uns de ces chefs de groupe s'acquittaient de leur transmission avec un zèle touchant ; on écoutait avec curiosité, le boniment d'un adjudant d'artillerie qui déclamait d'un ton solennel les prescriptions du jour, et qui commentait avec une intonation pédagogique les ordonnances allemandes. Mais il y avait comme une répugnance à admettre que les Allemands puissent nous imposer une ligne de conduite : nous garder, nous loger, nous alimenter, voilà quel était, à notre avis, leur rôle ; nous ne voulions pas croire qu'au XXe siècle, un prisonnier pût être traité en esclave, et des ordres nous n'en voulions recevoir que de nos gradés, et encore, sur ce point, nous nous inclinions plus volontiers devant les gradés qui nous avaient commandés pendant notre courte campagne, et nous discutions du droit des autres à se faire obéir. Aussi, à ces premiers appels, ni alignement, ni silence, ni soumission : la présence était obligatoire, en ce sens, que les autorités allemandes envoyaient leurs hommes parcourir les tentes et les abris, où ne devaient rester qu'un gardien ou les camarades que leur état de santé empêchait de se lever ; on préférait se rendre à l'appel plutôt que de risquer un contact trop intime avec la voix ou la botte d'une sentinelle allemande.

Les Allemands avaient reçu des listes numériques, dressées par les soins des chefs de groupe ; ils voulurent, à leur tour, contrôler ces listes et constater par eux-mêmes, si elles étaient exactes.

Cette opération déjà délicate en temps normal, l'était encore plus avec les Français qui n'y mettaient pas de bonne volonté, et dans l'emplacement du camp où se faisaient les appels ordinaires, l'essai primordial fut négatif : il y avait des prisonniers employés aux corvées, à la construction des baraquements voisins, aux cuisines, à l'infirmerie — impossible d'obtenir des chiffres exacts et concordants : les groupes serrés les uns contre les autres, se mêlaient pendant que les Allemands avaient le dos tourné ; quelques prisonniers furent comptés deux fois, d'autres, pas du tout.

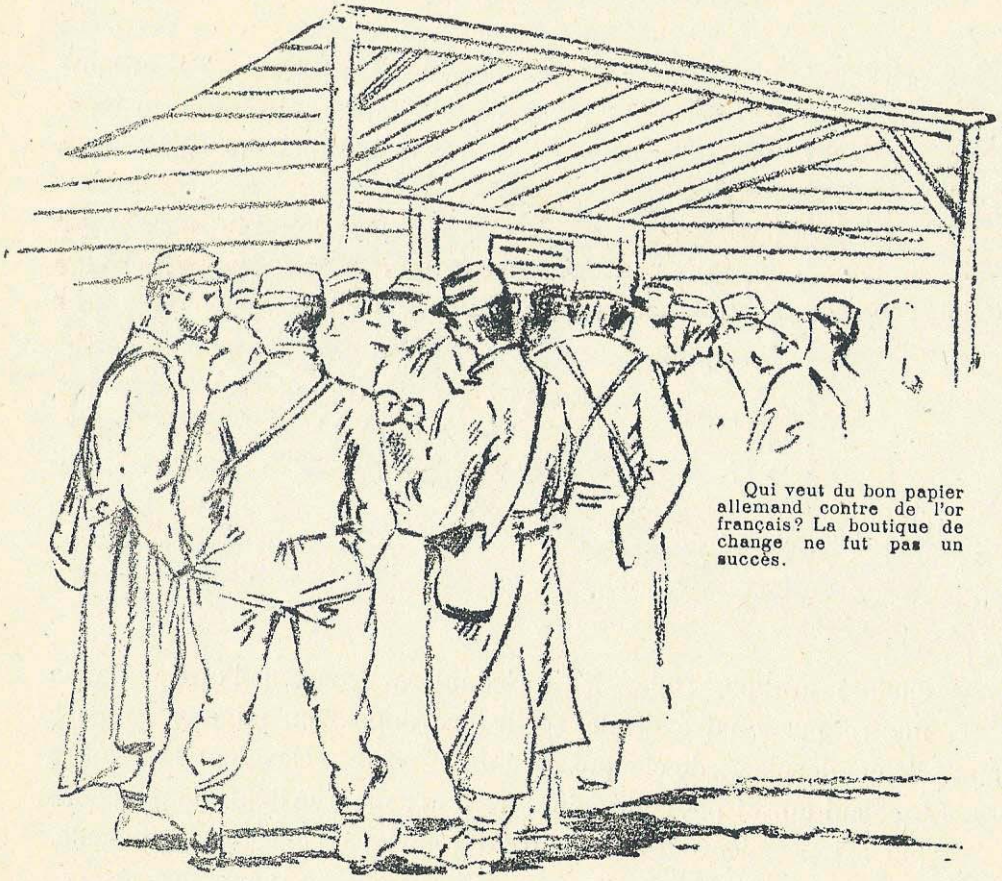
Un autre procédé fut employé : un dimanche, après la soupe du matin, la trompette sonna le

rassemblement ; avec une sage lenteur, on s'achemina vers le lieu habituel de cette cérémonie ; mais des ordres nouveaux avaient été donnés ; l'appel devait être fait dans le parc de réserve. Les groupes furent disposés à une certaine distance les uns des autres et sur deux rangs. Une première fois, un Allemand, suivi d'un interprète et accompagné du chef de groupe, compta les files dans chaque groupe. Puis, les prisonniers reçurent l'ordre de se mettre par quatre et de sortir en rangs bien alignés du parc de réserve ; deux Allemands, placés de chaque côté de la porte, relevaient le nombre des prisonniers. Le calcul aurait pu, cette fois, être bon ; mais ce défilé de plusieurs milliers d'hommes était trop long, et lorsque les premiers groupes eurent réintégré l'enceinte principale, des hommes des derniers groupes soulevèrent les fils barbelés qui délimitaient le parc de réserve et le camp et se dispensèrent du défilé. A partir de ce moment, les Allemands renoncèrent à tout appel exceptionnel d'hommes ; ils se contentèrent d'appels de fonds.



L'APPEL. — Tout le monde sortira par une seule porte du parc de réserve dans l'enclos principal. — Et les fils de fer, les avez vous vus, ballots !

Les prisonniers de Maubeuge ayant eu, d'après les termes de la capitulation, droit à leurs sacs, il n'y avait pas eu de fouille corporelle et chacun avait pu garder ses objets personnels. Après un mois de campagne, les bourses étaient encore bien garnies d'or et d'argent. Les Allemands le savaient, et par voie d'affiches, ils essayèrent de se rendre maîtres de ce métal précieux à plus d'un titre. Une première proclamation ordonna à tous les prisonniers de déclarer la quantité de numéraire qu'ils possédaient ; cette invitation n'eut pas de succès.



Qui veut du bon papier allemand contre de l'or français? La boutique de change ne fut pas un succès.

Une deuxième proclamation invita les prisonniers à déposer leur argent, en lieu sûr, à la Banque populaire de Münster ; personne ne voulut marquer sa confiance à une banque allemande.

Une troisième affiche annonça qu'un comptoir de banque s'ouvrirait dans le camp même, et que les prisonniers pourraient échanger leurs espèces en monnaie allemande. On vit, en effet, le lendemain, des hommes de corvée qui, dans le parc de réserve, installèrent une petite baraque de foire ; deux Allemands à lunettes prirent place au comptoir, et plusieurs d'entre nous échangèrent leurs billets ou leurs pièces

de monnaie d'argent. Ce bureau de banque ne fonctionna que quelques heures, juste le temps nécessaire aux prisonniers pour se procurer quelque monnaie allemande qui pût leur permettre d'effectuer des achats en ville.

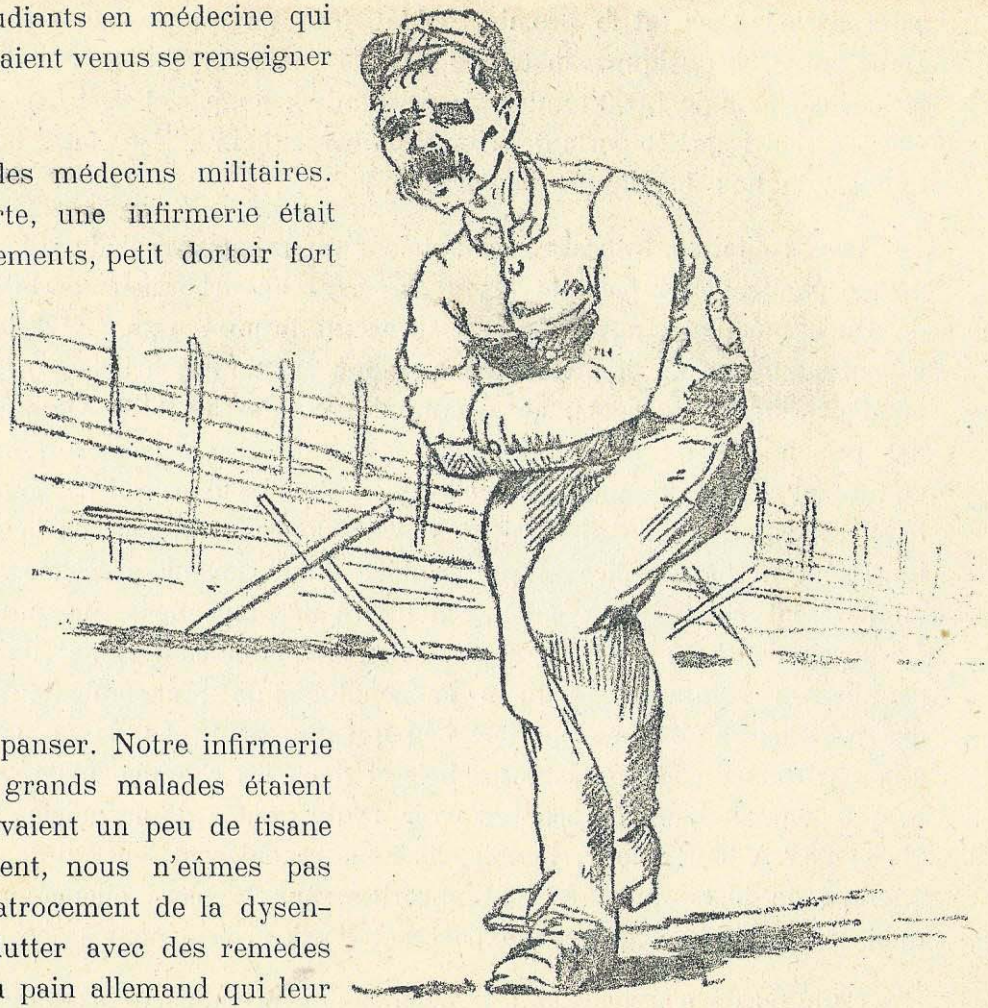
Les Allemands n'avaient pas réussi à draîner l'or ; et les prisonniers, dont la défiance était éveillée, commencèrent à utiliser toutes les ressources de leur ingéniosité et à imaginer des cachettes sûres et des procédés nouveaux pour garder leur or ou le mettre en lieu sûr. On peut affirmer que l'or, entré en Allemagne dans les poches des prisonniers de Haus-Spital, en est sorti et est revenu en France après un temps plus ou moins long ; tels de nos camarades ont dépensé, à leur rentrée en France, après quatre ans et demi de captivité, le louis d'or qui avait échappé à toutes les demandes ou à toutes les fouilles de l'autorité allemande (d'autres, rapatriés comme sanitaires, ont employé des trucs spéciaux : l'un des plus originaux fut celui d'un ecclésiastique soldat ; il fit creuser un rouleau de bois de cinquante centimètres de long, le remplit de louis bien tassés et le reboucha avec soin ; autour de ce rouleau, il mit plusieurs chromos religieux de peu de valeur, et aux Allemands qui le fouillaient, il disait avec une piété pleine d'onction : « Pastor ! Souvenir ». Et les Allemands lui rendaient ses images pieuses enroulées ; il passa de même sous le nez des Allemands, un crucifix monté sur un beau socle de bois bruni ; à l'intérieur du socle, truqué avec soin, se dissimulait un minuscule appareil photographique qui avait servi à prendre au vol quelques scènes de sauvagerie allemande).

La curiosité allemande à notre endroit, fut souvent marquée d'un caractère comique ; nous avons servi de sujets d'expérience à de jeunes étudiants allemands, qui, avec l'autorisation de l'administration militaire, vinrent un jour dans notre camp, passer les prisonniers en revue. Un appel extraordinaire nous avait réunis dans le parc de réserve; chaque groupe était sur un rang, on se serait cru à un exercice d'école de bataillon. Deux civils, escortés d'officiers, passaient devant le front, dévisageaient chaque prisonnier et regardaient quelques-uns d'entre nous dans le blanc des yeux ; cette expression n'est pas employée au figuré : ils s'arrêtaient devant nous et de leur doigt abaissaient et élevaient la paupière du prisonnier légèrement stupéfait. Quand ils eurent terminé leur inspection, on nous permit de rentrer dans nos tentes. Aux explications que nous demandâmes sur cette singulière cérémonie, on nous

Tous à la vaccination ! Une piqûre de plus, c'est une sécurité. Cinq piqûres, c'est une assurance contre la mort et les risques des voisins.

répondit que ces civils étaient des étudiants en médecine qui préparaient une thèse d'oculistes et qui étaient venus se renseigner « de visu ».

Aux étudiants civils succédèrent les médecins militaires. A l'entrée du camp, près de la porte, une infirmerie était installée ; salle de visites, salle de pansements, petit dortoir fort étroit, et à l'extérieur, cuisine privée : une marmite et un fourneau sous un pan de toile. Les médecins militaires ordonnèrent une visite générale et procédèrent à une première vaccination ; puis tous les matins et tous les après-midi, ils examinèrent les malades. Pendant notre séjour d'un mois, les maladies les plus répandues furent la dysenterie, les crampes d'estomac et les bronchites ; quelques blessés de guerre venaient régulièrement se faire panser. Notre infirmerie ne disposait d'aucun médicament, les grands malades étaient transportés à l'hôpital ; les autres recevaient un peu de tisane et un peu de lait. Fort heureusement, nous n'eûmes pas d'épidémies ; mais combien souffrirent atrocement de la dysenterie, contre laquelle ils ne pouvaient lutter avec des remèdes efficaces, ou de la mauvaise qualité du pain allemand qui leur torturait l'intestin et que la faim les incitait cependant à consommer. Un seul de nos camarades, un Lillois, mourut pendant

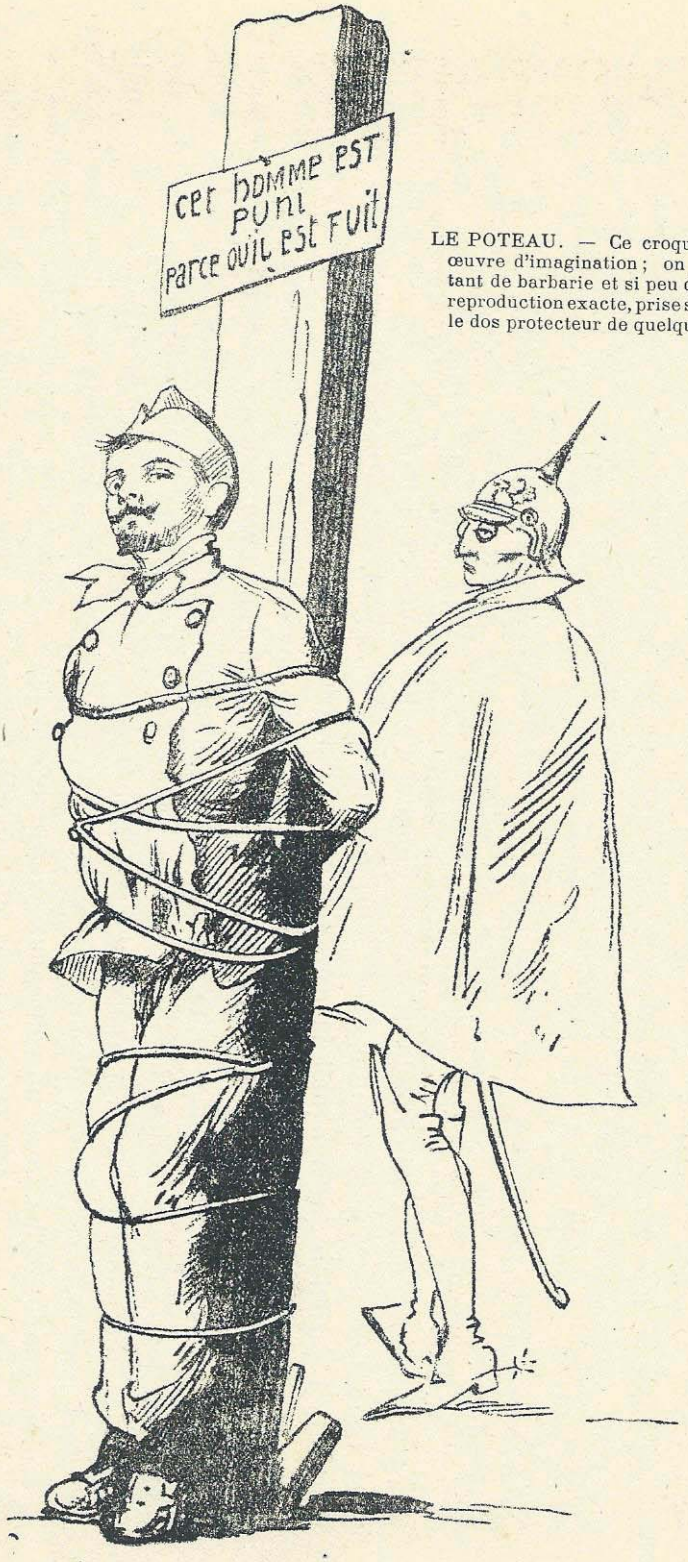


Que faire contre la dysenterie ! Nul remède dans ce camp humide. Nul médicament. Il y bien la diète ; c'est le moyen idéal. Il est facile à employer, mais ne supprime pas la douleur, ni les appréhensions.

cette période ; ce fut le premier soldat français qui reposa en terre ennemie sur le terrain même de Haus-Spital, à quelques mètres de notre camp où fut établi le cimetière des prisonniers, qui, en 1918 renfermait plus de 1.000 tombes de prisonniers anglais, belges, français, italiens et russes. Un monument, élevé à nos frais, et portant les armes des nations alliées, fut édifié quelques mois plus tard devant les tombes de nos infortunés camarades.

Les sanitaires français escomptaient un retour prochain ; ils connaissaient les règlements militaires du corps de santé pendant les guerres, et ils arboraient le brassard de la Croix-Rouge, qui, insigne de leurs fonctions, devait leur assurer un prompt retour. Leurs espérances ne nous paraissaient pas ridicules ; nous en étions encore au souvenir de cet article paru à Maubeuge, dans un journal local, pendant l'investissement ; ce communiqué nous avait renseignés sur la condition matérielle et morale des prisonniers de guerre, et nous étions fondés à penser que les Allemands qui se piquaient d'une culture plus perfectionnée que celle des autres peuples qui ne sont que civilisés, mettraient à honneur de tenir les engagements du droit des gens. Et ce sentiment de la première heure parut se confirmer : les infirmiers et brancardiers furent l'objet d'une faveur spéciale vers la mi-octobre : les Allemands les autorisèrent à sortir du camp, sans être accompagnés, sur parole, pour une promenade d'après-midi. Le corps de santé se montra particulièrement satisfait et fier de cette mesure bienveillante : il l'accepta comme un hommage rendu à la condition de non-combattant et se crut au-dessus du commun des prisonniers. Il y en eut fort peu qui n'usèrent pas de la permission ; les plus sages s'en allèrent aux environs du camp, dans les bois et dans les champs, mais la majorité tourna ses pas vers la ville, et qui pourrait leur reprocher d'avoir voulu goûter d'une cuisine plus abondante et des douceurs de la vie civile ? A leur retour, le soir, ils nous racontèrent leurs découvertes, insistèrent sur la qualité et la quantité de plats qu'ils avaient absorbés, sur la bière allemande qu'ils avaient savourée, sur le tabac qu'ils avaient fumé, et nous exposèrent leurs projets pour la sortie prochaine.

Cette sortie n'arriva pas ; le lendemain, au rapport, le général commandant la ville de Münster, fit part de la pénible impression qu'avait produite en ville la présence de soldats français se promenant librement, entrant dans les magasins, s'attablant dans les restaurants, et interdit, pour l'avenir, toute

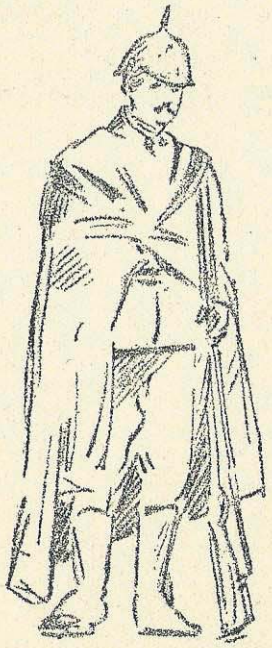


LE POTEAU. — Ce croquis n'est pas une œuvre d'imagination ; on n'inventerait pas tant de barbarie et si peu de style ; c'est une reproduction exacte, prise sur place, derrière le dos protecteur de quelques camarades.

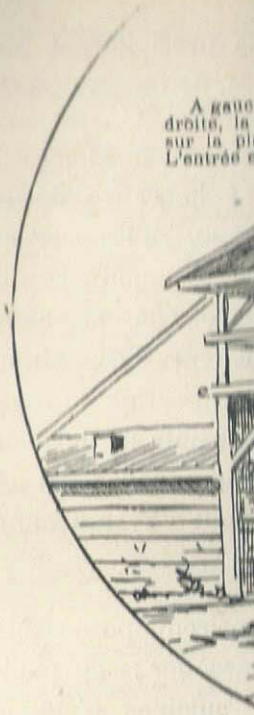
promenade de ce genre. Il trouva le prétexte de cette interdiction dans le fait que, paraît-il, les sanitaires avaient défense d'aller en ville et n'avaient reçu permission que de circuler aux alentours du camp. Les brassards rouges devinrent moins nombreux aux manches des capotes.

Une sortie que les Allemands n'avait pas autorisée ce fut celle de deux de nos camarades, qui, profitant adroitement du désarroi qu'occasionnait, au voisinage du camp, la construction des nouveaux baraquements, tentèrent de s'évader vers la Hollande, dont ils savaient que le chemin était au Nord-Ouest. Leur audacieuse aventure n'eut pas de succès ; après plusieurs heures de marche, ils s'étaient terrés dans des bois pour éviter des chasseurs ; ils furent dépistés par les chiens et forcés de se rendre. On les ramena au camp ; nous ignorions qu'ils s'étaient enfuis et leur retour eût passé inaperçu, si les Allemands n'avaient imaginé de les punir à leur façon. Ils les condamnèrent à 24 heures de poteau, et comme dans l'ancien supplice du pilori, ils attachèrent au-dessus de leur tête cette inscription qui indiquait la cause de leur condamnation : Cet homme est au poteau parce qu'il est fuit ! *(sic)*. L'inscription prêtait à rire, mais le prisonnier, attaché avec des cordes au poteau, souffrait de cette immobilité et de cette station droite ; il supportait avec courage cette honteuse brimade et nous étions loin de penser que ce genre de punition était d'usage courant dans les camps de prisonniers. Nous eûmes à le constater plusieurs fois encore à Haus-Spital ; un de nos camarades fut mis au poteau parce qu'il avait fumé, un autre parce qu'il avait répondu à un gradé allemand sur un ton qui avait déplu. Les moindres vétilles exposaient à ce châtiment disproportionné à la faute commise. Plus tard, un courageux interprète sut faire comprendre aux autorités allemandes la barbarie de leurs procédés et le poteau fut supprimé dans nos camps et remplacé par le cachot, la cellule ou la marche forcée avec un sac de quinze kilogs. L'expression « au poteau » resta dans la langue du prisonnier, et fut employée jusqu'au jour où les camarades pris à Verdun, nous apprirent la formule à la mode dans les tranchées : « Tue-le ! ». Chaque fois qu'un revendeur abusait de la vie chère, qu'un camarade rentrait trop tard sous la tente ou se présentait trop souvent au rabiot, immanquablement éclatait le cri fameux : « Au poteau ! au poteau ». Inutile de dire que le poteau n'était pas un gibet d'infamie, et que, en passant devant nos compatriotes ainsi punis, nous

ne manquions pas de leur adresser une expression émue de notre cordialité. Les punitions, en captivité, paraissent d'autant plus injustes que l'autorité qui les distribue y met une acrimonie souvent insolente ; et c'était le plus souvent, le cas des gradés allemands, tant subalternes que supérieurs. Les sentinelles elles-mêmes paraissaient comprendre cette intention de leurs supérieurs, car souvent, pendant la nuit, elles desserraient les liens qui auraient pu blesser les membres du prisonnier et grommelaient ces mots plus ou moins français : Krieg ! Kapitalistes !



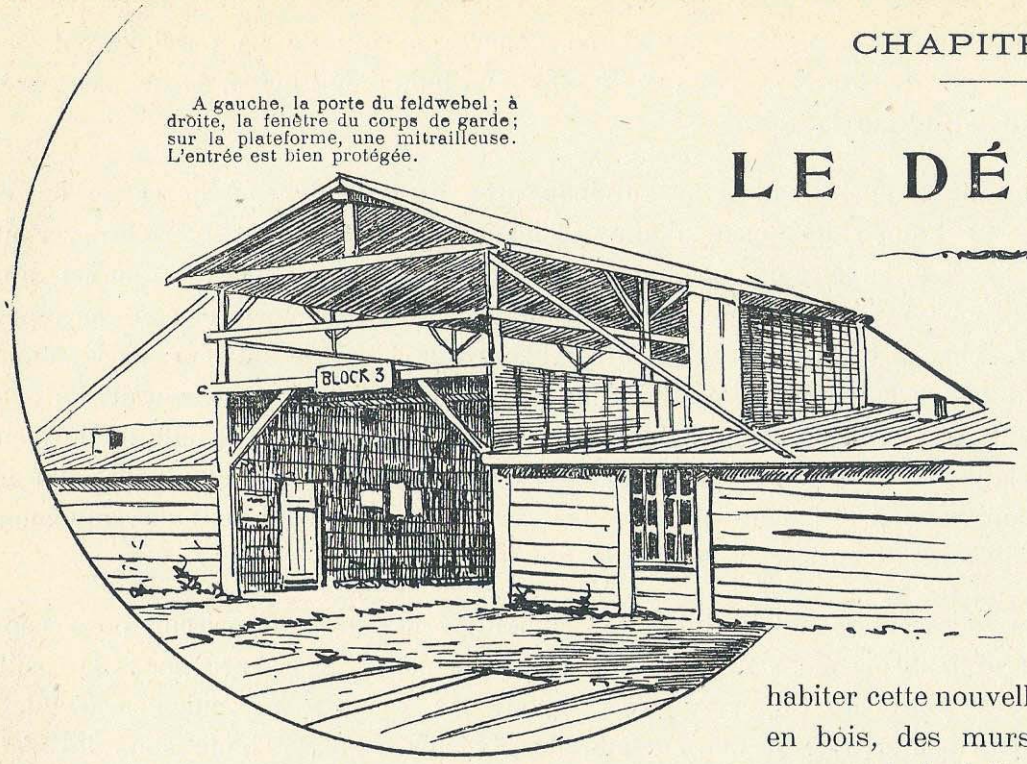
Cette tenue de guerre indique que la sentinelle est désignée pour aller au front ; cette perspective donnait toujours aux Allemands de Münster un air songeur.



poteaux de soutie
sec sous ces plan
et des portes livre
de tant d'agrément
des courants d'ai
sans doute, mais
des pourparlers s
demandes de mut

CHAPITRE X

LE DÉPART



A gauche, la porte du feldwebel ; à droite, la fenêtre du corps de garde ; sur la plateforme, une mitrailleuse. L'entrée est bien protégée.

LES bâtiments en bois que nos camarades édifiaient à la bordure même du camp, prenaient tournure, et nous apprenions par eux, dans les conversations du soir, leur destination. Une partie des prisonniers de Haus-Spital devait habiter cette nouvelle demeure : il y avait un plancher en bois, des murs en bois, un plafond en bois recouvert de toile goudronnée ; à l'intérieur, les poteaux de soutien ou les solives du toit étaient la seule décoration et l'unique mobilier. Mais il faisait sec sous ces planches ; la pluie ne les transperçait pas, et donnant sur une cour intérieure, des fenêtres et des portes livraient accès à la lumière et à l'air, mais seulement quand il en était besoin. La description de tant d'agréments donnait envie à ceux qui couchaient sur la terre, pataugeaient dans l'humidité, souffraient des courants d'air : on aspirait à être de ces heureux qui, bientôt, jouiraient du confortable, restreint sans doute, mais par comparaison, luxueux de ces baraquements. Les premières tentes furent désignées ; des pourparlers s'engagèrent ; les chefs de groupe furent circonvenus ; les hésitants furent harcelés de demandes de mutations, et avant que la liste définitive fut établie, la diplomatie la plus ingénieuse se

donna libre cours. Il y en eut qui ne bougèrent pas d'une semelle et qui ne se précipitèrent pas sur ce mieux : ce furent ceux qui, partout, trouvent préférable, en temps de guerre, de ne pas forcer la destinée, et qui préfèrent l'attendre que la devancer.

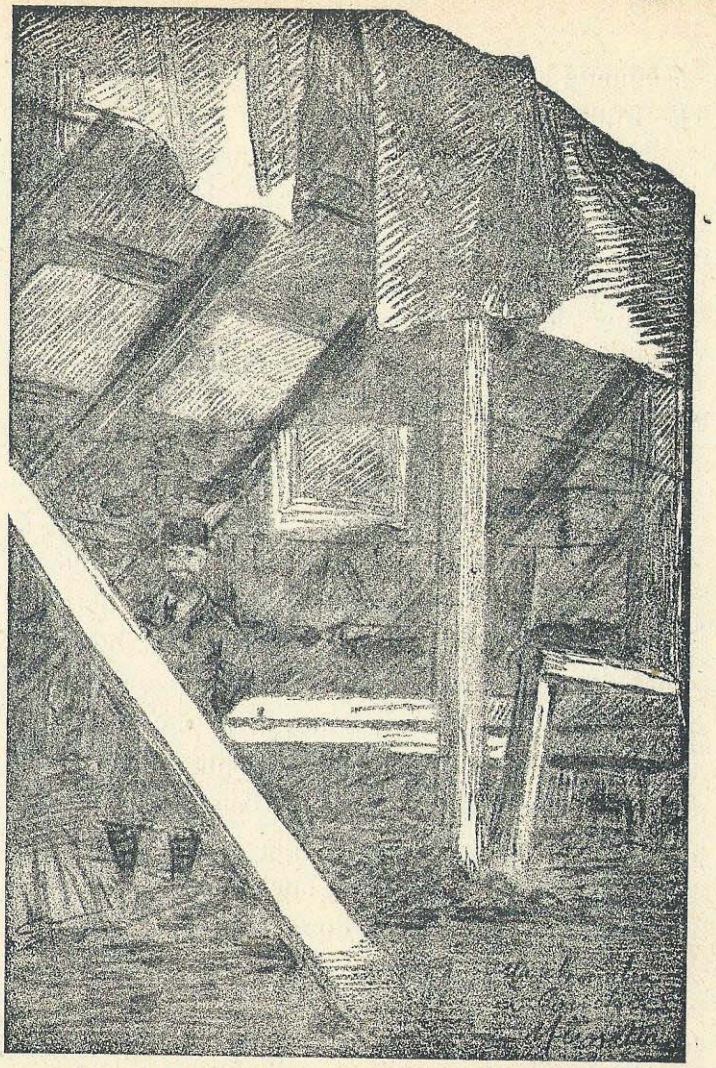
Les élus commencèrent par être appelés, de jour, à inaugurer leur résidence ; la cause de ce traitement de faveur provenait de l'idée ingénieuse d'une Allemande. Cette personne, d'un certain âge, c'est-à-dire entre 40 et 50 ans, fille d'un colonel, voulait apprendre un métier manuel aux prisonniers inoccupés ; elle avait obtenu l'autorisation d'ouvrir un atelier de bonneterie et elle enseignait aux Français l'art de tricoter des chaussettes ; à ceux qui prétextaient que leur âge ou leurs occupations antérieures ne les prédisposaient pas à ce travail féminin, elle répondait que la guerre serait longue, que le temps ne leur manquerait pas pour se perfectionner, que les tâtonnements des débuts ne devaient pas les rebuter ; et les territoriaux écoutaient avec une douce ironie ces prophéties auxquelles ils ne croyaient pas et ces conseils dont ils ne voulaient pas profiter. Ils se réjouissaient tout physiquement d'être à l'aise au-dessus d'un plancher bien sec et sous un toit solide.

Le lendemain soir eut lieu la première migration : les habitants du camp I prirent possession de leurs logements : ils passèrent leur première nuit à battre la semelle et à se secouer : la paille manquait. Ils revinrent plusieurs jours de suite au groupe pour les repas ; les cuisines n'étaient pas encore achevées. Ils n'osaient pas avouer à leurs camarades, restés dans la boue sous la tente et sous la hutte qu'ils étaient satisfaits, malgré le froid, de leur nouvelle demeure, et qu'ils attendaient impatiemment la soupe du soir pour retourner chez eux. Quelque temps après, on ne les revit plus : ils étaient installés et enfermés.

Sous les tentes, on se desserra ; on ramassa en tas plus épais la paille ; des huttes peu résistantes et trop humides on passa sous les tentes et on attendit un nouveau départ : ce fut le camp II qui se déplaça ; il allait, nous dit-on, en ville, dans une caserne neuve. Et ceux qui étaient désignés se félicitaient de leur sort prochain : des murs, c'est plus solide, une caserne, c'est plus sain, la ville, c'est plus gai.

Où donc allaient les derniers occupants du parc ? Les rapports les plus fantaisistes circulaient. On va au vélodrome ; non, c'est un cirque ; non, c'est un champ de courses. Est-ce loin ? De l'autre coté de Münster, vers l'Ouest. Les mieux informés rapportaient qu'une équipe de charpentiers était déjà sur les lieux, accompagnée d'interprètes et de gradés ; on se demandait avec inquiétude, au lendemain de nuits pluvieuses et froides, si les travaux dureraient encore longtemps. Enfin on apprit qu'une partie du camp était presque achevée et que les prisonniers de Haus-Spital seraient partagés en deux convois de 4.000 et de 1.000 hommes qui partiraient à quelques jours d'intervalle.

Enfin, le jour du départ fut fixé ; l'heure aussi, mais l'heure militaire çà n'existe pas toujours en Allemagne. Notre chef de groupe nous réunit, nous distribua d'après nos formations de campagne (c'était notre ancien adjudant de bataillon), nous compta, et nous attendîmes. Nous étions contents de quitter ce lieu de misères et de privations, et nous aussi, nous aspirions à moins de boue et à plus de confort. Chacun s'était muni de son sac, de sa couverture, et l'on s'était partagé des provisions de café et de sucre que notre chef de cuisine ne voulait pas laisser derrière lui. Notre escorte arriva : un détachement nombreux de territoriaux allemands, les soldats de la landsturm, sans sac, le fusil en bandoulière, la longue pipe à la bouche, et sur la tête, la



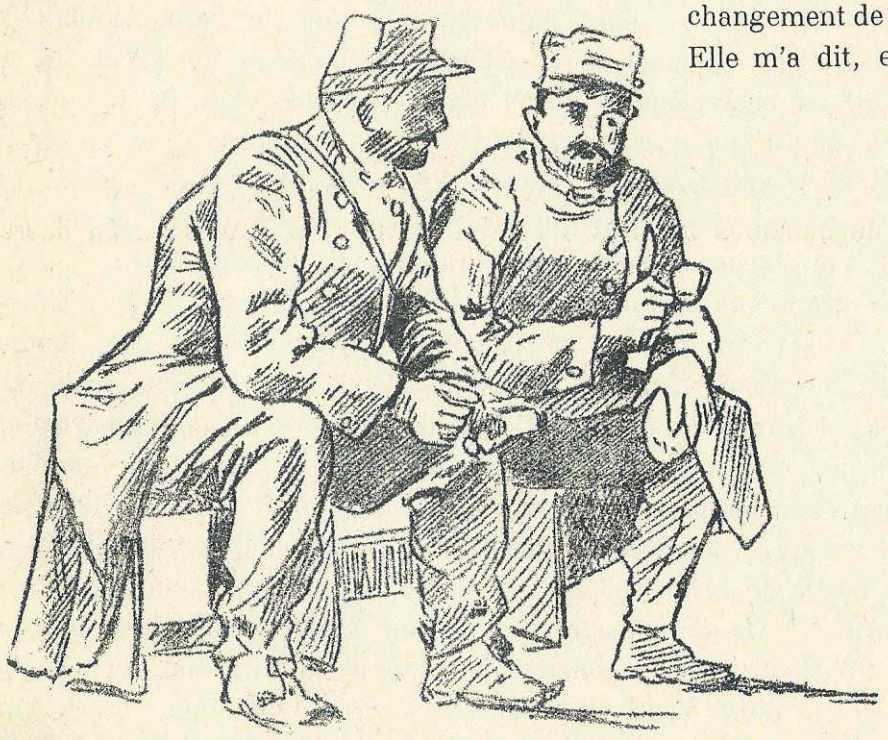
Pendant que les camarades sont à la promenade la tente reste sous la surveillance d'une sentinelle française ; il y a trop de richesses à garder. Une erreur est si vite commise.

casquette de cuir bouilli, portant au centre de la visière, la croix de fer (en cuivre) avec la devise chère à Guillaume II : « Gott mit uns ».

Nous étions par files de quatre et nous marchions au pas de route assez lentement. L'alimentation insuffisante et le poids du sac dont nous avions perdu l'habitude, rendaient l'allure moins vive qu'en campagne. De plus, certains camarades n'avaient pas voulu se séparer de leurs petits bancs ou de quelque ustensile aussi encombrant et les à-coups étaient nombreux. Et pourtant, on était satisfait de remuer les jambes et d'aller vers des horizons nouveaux. Du camp, par un terrain inculte et marécageux, nous arrivâmes rapidement à la route qui menait à Münster ; on regardait de tous côtés : les maisons, les femmes, les petits enfants, les voitures, les bicyclettes ; chaque détail avait son intérêt. Après trois kilomètres, on fit une halte de quelques minutes à l'entrée de la ville dont on avait aperçu seulement jusque-là les toits et clochers ; la route était pavée, et malgré la dureté du sol, on éprouvait un plaisir discret à ne pas patauger dans la boue. La traversée de la ville dura près d'une demi-heure, mais la nouveauté du spectacle, l'animation des rues, la vue des tramways électriques, des magasins, des hôtels privés nous étaient une distraction telle qu'on ne s'apercevait pas de la longueur du chemin. On nous conduisait par les boulevards extérieurs, et nous eûmes la surprise d'admirer un magnifique château de style français au milieu d'une esplanade plantée d'arbres magnifiques ; l'une des sentinelles nous renseigna : c'est le siège du général commandant le corps d'armée, et l'un de nos camarades ajouta : « C'est l'ancienne demeure du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte ». Nous longeâmes ensuite un jardin zoologique, l'établissement des Cadets dont toutes les fenêtres étaient garnies d'élèves aspirants officiers, et par une rue assez tranquille, nous arrivâmes à l'extrémité de la rue principale, à l'emplacement d'une des anciennes portes de la ville. Un beau jardin public, orné de statues un peu lourdes et d'animaux domestiques sculptés à la manière allemande terminait la ville ancienne, et par une avenue bordée de villas puis encadrée de vieux ormes, nous nous trouvâmes à la sortie de Münster.

Pendant toute la traversée de la ville, la foule était assez dense sur les trottoirs, foule de vieillards, de femmes et surtout d'enfants. De la curiosité plus que de la haine : quelques regards insolents, surtout de la part des civils que leur âge désignait pour un service militaire actif. Les enfants

s'amusaient de voir tant de soldats ; les plus jeunes souriaient, battaient des mains ; d'autres interpellaient les prisonniers avec quelques mots de français appris à l'école. Nous eûmes la surprise de voir une pètite fille de huit ans s'approcher d'un de nos camarades, lui serrer la main et lui dire quelques mots à l'oreille. Comme notre camarade semblait fort ému, on lui demanda la raison de son changement de physionomie : « Que t'a dit cette petite fille?» Elle m'a dit, en français, et tout bas : « Vive le France, Mossieur » ! nous répondit-il.



— Pour la Toussaint, nous serons chez nous !
— Penses-tu que çà durera encore si longtemps ?
(Octobre 1914)

Le coup de l'étrier : le veinard ! il a trouvé de l'eau.

Deux kilomètres après avoir dépassé les dernières maisons de la ville, on fit halte : nous étions sur un pont de chemin de fer et on apercevait une gare en contre-bas. C'est là que nous nous embarquerons d'ici peu pour le retour, pensions-nous. Mais le convoi reprit sa route, et dans un

creux de plaine, au milieu des bois de sapins et de chênes, nous aperçûmes le champ de courses, le camp II ou camp de Rennbahn. Les tribunes du public avaient été converties en bureaux allemands, le guichet d'entrée servait de loge au portier militaire du camp ; la double rangée de poteaux reliés par des fils barbelés et flanqués en leur milieu du courant à haute tension limitait l'ancienne piste des chevaux ; et à l'intérieur de cette clôture, quatre cours entourées chacune de baraquements de bois disposés en carrés formaient ce que les Allemands appelèrent le Block I, le Block II, le Block III, le Block IV. Vraiment, nous étions bien bloqués et l'enceinte électrifiée était de plus sûre défense que les fortifications du Moyen âge ; nous commençions à nous habituer à ce voisinage périlleux. Le block I était terminé ; le block II était à moitié achevé ; les blocks III et IV étaient en construction. Une allée centrale de 20 mètres de large séparait les entrées de ces quatre blocks qui, chacune, était surmontée d'un échafaud à mitrailleuses, et une allée transversale séparait le block I du block III, le block II du block IV. Les bâtiments n'étaient qu'en rez-de-chaussée et les ouvertures donnaient sur les cours intérieures. Dans ces cours, l'herbe assez haute et quelques fleurs des champs résistèrent deux jours au piétinement des nouveaux venus. L'habitation n'était pas luxueuse, mais elle marquait un progrès ; on était à l'abri et éclairé ; des cuisines et des lavabos étaient en construction au milieu des cours ; les latrines étaient à couvert. Se laver à grande eau et passer sa première nuit sous un toit, cela suffisait à prouver que le temps des épreuves physiques était peut-être terminé. Nous étions le 17 octobre ; et quelques jours après, les derniers résidents d'Haus-Spital nous rejoignirent à Rennbahn, bien contents eux aussi de sortir de la boue et de l'humidité et de trouver sinon le vivre, du moins le couvert. Nous avions terminé notre vie de sauvages, mais nous étions désormais en contact étroit avec les barbares : un feldwebel, plusieurs gradés allemands avaient la direction de chaque block, et la porte était gardée par un poste de douze sentinelles sous les ordres d'un unter-offizier. Aux prisonniers de guerre, on donnait des geôliers. Combien de temps encore durerait cette captivité ? Telle est la question que l'on se posa chaque matin au réveil pendant quatre ans et demi ! Car ce n'est que le 27 novembre 1918 que les premiers détachements des anciens de Haus-Spital quittèrent ce camp où ile étaient entrés en octobre 1914. Mais le 25 décembre 1918, les prisonniers purent redire à leurs familles les paroles du Noël célèbre qu'Alphonse Motte avait composé en 1914 :

433